

L'ENNEMI DE NOS ENNEMIS : UNE CRITIQUE DE « L'ENNEMI DE L'EUROPE » DE FRANCIS PARKER YOCKEY

**par le Professeur Revilo P. Oliver (commentaire du livre de Francis Parker
Yockey, *The Enemy of Europe* ; Liberty Bell Publications, 1985)**

TABLE DES MATIERES

PARTIE I

La rétroversion.....
Historiosophie.....
Histoire cyclique.....
La grande pseudomorphose.....
Spengler contre Yockey.....

PARTIE II

Une seule Europe.....
L'Europe d'outre-mer.....
Le Heartland.....
Le casse-noix.....
Le paradoxe.....
La troisième face de la pièce de monnaie.....
Devant le Mur des Lamentations.....
Tod und Verklärung.....
Les mourants et les morts.....
L'épithaphe.....
Epilogue, les Erinyes.....

L'ENNEMI DE NOS ENNEMIS

PARTIE I

Quand Francis Parker Yockey termina et publia *Imperium* en 1948, il écrivit une suite ou un pendant comparativement court à son ouvrage majeur. Cette suite, qu'il intitula plus tard *L'ennemi de l'Europe*, est aujourd'hui perdue, mais il avait son manuscrit avec lui lorsqu'il était en Allemagne en 1953, et après avoir révisé deux passages pour prendre en compte les événements depuis 1948, il l'avait traduit en allemand et imprimé à Francfort dans une édition de deux cent exemplaires. L'ouvrage de Yockey déplut aux Juifs, qui ordonnèrent donc à leurs acolytes de faire une descente dans l'imprimerie, de punir l'imprimeur, de briser les matrices, et de détruire tous les exemplaires du livre. Yockey s'échappa et avait heureusement

déjà expédié plusieurs copies à l'étranger, et c'est à partir d'une photocopie de l'une d'elles que Mr. Francis a tenté de restaurer le texte anglais de Yockey, dans la mesure du possible.

L'ennemi de l'Europe est un ouvrage d'une grande importance philosophique, historique, et politique parce que :

1) Dans celui-ci, Yockey applique à la situation contemporaine du monde la philosophie de l'histoire qu'il élaborait dans *Imperium*, de même que Spengler dans *Années décisives* appliqua au monde de 1933 la théorie philosophique qu'il avait exposée dans son *Déclin de l'Occident*.

2) C'est la première expression cohérente d'une attitude politique en Europe qui commença à devenir manifeste pour les Américains à la fin des années 50 et qui à l'époque actuelle détermine largement la conduite des diverses nations européennes dans leurs relations avec les Etats-Unis et l'Union Soviétique. Cette attitude, qui est généralement mal comprise parce que, pour la plupart, les Européens utilisent prudemment en public des termes équivoques ou vagues pour suggérer ou masquer ce que Yockey disait explicitement et sans subterfuge diplomatique, fut rapidement imitée dans d'autres parties du monde et est communément désignée par des termes comme « neutralisme », « nations non-alignées », et « Tiers-Monde ».

3) L'analyse de la situation par Yockey lorsqu'il écrivait pose aujourd'hui la question la plus urgente aux Américains intelligents et, en effet, à tous les autres membres de notre race – une question d'un fait politique que chacun de nous doit résoudre, au moins provisoirement, avant de pouvoir évaluer les chances de survie de notre espèce sur ce globe.

Il conviendra donc d'examiner, aussi succinctement que possible, chacun des trois aspects de *L'ennemi de l'Europe*. Avant de le faire, cependant, nous désirons dire quelque chose sur le seul texte dans lequel l'ouvrage de Yockey est aujourd'hui disponible.

LA RETROVERSION

Le manuscrit de Yockey, comme je l'ai dit, a disparu et doit être présumé perdu (1). Nous pouvons supposer qu'il était à Francfort lorsque la Police de la Pensée des Allemands subjugués (2) brûla, ainsi qu'elle le crut, toutes les copies de l'édition allemande, et qu'elle le trouva et le brûla en même temps. Autant que je le sache, l'identité du traducteur, qui réalisa le travail pour un salaire modique (3), est aujourd'hui inconnue, peut-être même des Juifs qui, en dépit de l'efficacité de leur service d'espionnage, qui est de loin le meilleur et le plus formidable du monde entier, ne semblent pas avoir su que quelques copies de *Der Feind Europas* avaient échappé à la destruction qu'ils avaient ordonnée.

(1. Yockey ne semble pas avoir fait de copie carbone, une omission malheureuse. Le distingué correspondant à l'étranger du *Chicago Tribune*, Donald Day, écrivit, sur la base de ses propres observations, un livre, *Onwards, Christian Soldiers* [En avant, soldats du Christ], pour dire la vérité au sujet des événements en Europe du Nord pendant les années où les préparatifs furent faits pour faire attaquer l'Allemagne par les dupes des Juifs en 1939. Ses manuscrits dactylographiés semblent avoir été détruits en relation avec la persécution haineuse à laquelle Day fut soumis par le gouvernement des Juifs à Washington, l'empêchant même de revenir dans son propre pays. Il conserva une copie carbone, cependant, à partir de laquelle la plus grande partie de son livre fut finalement publiée, d'abord dans une

transcription en fac-similé, et ensuite dans un volume imprimé. Pour les détails, voir *Liberty Bell*, janvier 1983, pp. 27-34. Une traduction suédoise du livre de Day fut publiée en 1944, à partir de laquelle les chapitres et sections manquants dans l'édition incomplète du livre de Day aujourd'hui disponible furent retraduits en anglais par Paul Knutson et publiés dans *Liberty Bell*, juin 1984, pp. 1-40.)

(2. La descente fut officiellement menée par une agence du gouvernement nominale allemand qui fut établi dans la partie occidentale du territoire conquis et qui reçut une « souveraineté virtuelle » en 1952, le Bundesnachrichtendienst Abteilung K-16, un homologue (ou une filiale) de « notre » CIA. Ses fonctions officielles sont de contrôler les communistes, travail dans lequel il a notoirement échoué, de terroriser les Allemands qui semblent ne pas avoir compris qu'ils doivent vénérer les Juifs, et d'aider le Peuple de Dieu à traquer les Allemands qui furent loyaux à leur pays avant qu'il soit détruit en 1945 et qui refusèrent donc de s'humilier devant la Race Supérieure à laquelle Yahvé, par une Alliance (*B'rith*) fameuse, donna possession du monde entier et de tous les animaux inférieurs qui s'y trouvent, incluant bien sûr les stupides Aryens.)

(3. On raconte qu'un homme, non-nommé mais identifié comme un Allemand, fut arrêté à Francfort et puni en tant que traducteur de la pensée interdite. Comme il est difficilement croyable, ainsi que je le mentionnerai bientôt, que le traducteur était un Allemand de naissance, nous pouvons conjecturer que l'homme qui fut peut-être arrêté avec le manuscrit de Yockey en sa possession accepta la responsabilité pour protéger le véritable traducteur (peut-être une femme), facilitant peut-être ainsi le départ de Yockey de Francfort. Un mémorandum de la main de Yockey indique que quand le livre alla sous presse, il devait encore 45 dollars au traducteur ; à partir de cela on peut inférer que le salaire total n'était pas élevé, peut-être le double de cette somme. Un homme dont la connaissance de la carrière de Yockey excède de loin la mienne pense que le mémorandum était mensonger et que c'est Yockey lui-même qui réalisa la version allemande, et appuyant son opinion par une analyse stylistique qui montre que, selon toute probabilité, la traduction fut faite par un Américain. Comme il admet que la seule preuve est « indirecte et circonstancielle », je choisis d'accepter le mémorandum de Yockey comme valable et je laisse la décision au futur biographe de Yockey. Les détails de la vie d'un auteur peuvent être intéressants en eux-mêmes, mais sont rarement utiles pour un travail littéraire ou philosophique. Comme disait Flaubert, « L'homme n'est rien, l'œuvre est tout ».)

Les Juifs sont presque toujours précis dans les faits vérifiables qu'ils incluent dans la documentation compilée pour l'usage des cow-boys qui mènent le troupeau de leur bétail aryen. Je note que dans une telle compilation, datée de mai 1969, ils se vantent que le « pamphlet pour distribution aux Etats-Unis » de Yockey fut manifestement imprimé mais « confisqué par les autorités fédérales » et que le manuscrit de son livre non-terminé, *The American Destiny*, fut saisi lorsqu'il fut arrêté par leurs agents fédéraux (4). Puis suit, dans la liste des écrits du *goy* détesté, cette entrée bizarre :

Ennemi de l'Europe (livre terminé mais jamais publié alors que le manuscrit devait être traduit en allemand).

Il semblerait, par conséquent, qu'ils étaient satisfaits que toutes les traces de l'édition imprimée aient été effacées avec succès.

(4. Yockey, dont le passeport avait été confisqué par le Département d'Etat pour l'empêcher de revenir aux Etats-Unis, entra dans le pays avec un faux passeport à San Francisco, où il était l'invité d'un Juif en lequel il avait, pour quelque raison, placé sa confiance. Il fut arrêté, jeté en prison, retenu sous une caution rancunière et exorbitante, et découvert mort dans sa cellule, un suicide paraît-il. Le Juif dans la maison duquel il avait séjourné disparut après la mort de Yockey, et on découvrit qu'il était entré aux Etats-Unis sous un nom d'emprunt avec un faux passeport, mais personne, assurément, ne serait « antisémite » au point de supposer que les Elus de Dieu sont soumis aux lois qui sont imposées aux races inférieures. Vous pouvez être tout à fait certain, bien sûr, que le manuscrit de *The American Destiny* ne sera jamais retrouvé, qu'il ait été brûlé ou qu'il se trouve maintenant dans les dossiers du Bureau Fédéral d'Intimidation. Un court essai intitulé « The Destiny of America », qui pourrait être un extrait du livre non-terminé, fut reproduit en fac-similé et distribué en privé en 1955 ; par une action de plagiat audacieuse mais pas sans précédent, un prétendu « leader » de la « droite » américaine le publia ensuite, avec des ajouts, sous son propre nom. Le thème du livre de Yockey peut être déduit à partir d'un essai, « Le monde en flammes », qui fut publié sous forme de brochure par ses amis en 1961, peu après sa mort. Les deux essais sont reproduits dans la brochure *Four Essays*, à présent disponible chez les éditions *Liberty Bell*.)

Je remarque en passant que les « Libéraux » américains sont prompts à aboyer contre les « autodafés de livres », mais c'est simplement une hypocrisie caractéristique. Chacun sait que les « intellectuels » bien conditionnés, leurs petits esprits imbibés des superstitions dégradantes qui sont injectées aux enfants blancs dans les écoles maternelles, comme des chiens bien dressés, n'aboient jamais quand leurs maîtres leur ont ordonné le silence. Il est difficile de croire, cependant, que les « intellectuels », à la différence des chiens, ne perçoivent jamais l'incohérence de leur conduite – pas même lorsqu'ils s'abstiennent de protester contre la destruction totale des livres qui sont désapprouvés par les Juifs.

A partir d'une photocopie d'une copie survivante du livre en allemand, une tentative pour restaurer le texte anglais de Yockey a été faite par Mr. Francis que je connais seulement par une correspondance et quelques conversations au téléphone. Personne ne s'attendra à ce que la reconstitution soit exactement ce que Yockey écrivit, mais nous devons bien noter que Mr. Francis s'est acquitté d'une tâche très difficile.

Tout ce qui reste de l'original de Yockey sont cinq paragraphes qui n'apparaissent pas dans la traduction allemande. Il semble que lorsqu'il envoya son livre pour impression, il préleva ces paragraphes dans sa « Note introductive » et prévoyait de les imprimer en tant que préface signée par un ami qui allait contribuer pour la moitié du coût de l'impression (5). L'ami déclina manifestement cet honneur : il peut avoir craint de s'exposer à la punition par les Juifs ou il peut avoir décidé de ne pas remettre les 210 dollars que Yockey attendait selon sa promesse (6). Mr. Francis a restauré ces paragraphes dans leur emplacement logique dans l'introduction de Yockey. Pour tout le reste du livre, il a dû travailler à partir de la traduction allemande.

(5. Yockey ajouta, pour la préface proposée, une phrase d'introduction, qu'il inséra en haut de la page dactylographiée. Dans le premier paragraphe, la phrase « Ayant vécu pendant plusieurs décennies en Amérique » devait à l'origine se référer à lui-même, étant strictement exacte (il était né à Chicago, le 18 septembre 1917), mais était destinée à dissimuler la nationalité de l'auteur d'*Imperium* et de *Der Feind Europas*, qui furent publiés sous le pseudonyme de Ulick Varange. Dans son introduction à l'édition américaine d'*Imperium*, Willis A. Carto explique le pseudonyme ainsi : « Ulick est un prénom irlandais... et signifie

‘récompense de l’esprit’. Varange, bien sûr, se réfère aux Varègues, cette bande de héros du Nord voyageant au loin, conduite par Rurik qui... vint pour civiliser la Russie au IX^e siècle... Le nom, par conséquent, étant tiré des antipodes Est et Ouest de l’Europe, signifie une Europe unie ‘des promontoires rocheux de Galway à l’Oural’ ». Peut-être, mais les Varègues sont surtout connus comme étant les mercenaires nordiques qui formaient le *corps d’élite* des armées byzantines, et « Ulick » est la première adaptation irlandaise du latin *Ulixes*, d’après le nom du grand héros arien, célébré pour son courage et sa sagesse pratique, qui, au tout début de l’épopée, est décrit comme ayant erré pendant de nombreuses années après la chute de la cité sacrée d’Ilium, que ses compagnons Grecs détruisirent, et ayant vu de nombreuses cités étrangères et observé les caractères de nombreuses tribus d’hommes. Les deux noms, par conséquent, signifient un étranger dans un pays étrange. Yockey se sentait lui-même étranger dans une Amérique qui avait perdu sa culture occidentale d’origine et qui était devenue une colonie dirigée par ses maîtres juifs (voir la Partie II plus bas). Il serait vain de spéculer si Yockey se rappelait de l’étymologie de « Odyssée » dans l’épopée (XIX, 407 sqq.) ou avait à l’esprit le fait que l’Empire byzantin était habité par des gens divers surtout abâtardis et était infesté par les Juifs.)

(6. Les faits pourraient sans doute être vérifiés, mais ils sont sans importance pour la signification philosophique et politique du livre de Yockey, et je laisse la tâche de les vérifier à un futur biographe.)

Je ne peux pas croire que l’allemand ait été la langue maternelle du traducteur. Ses erreurs occasionnelles dans la syntaxe ne sont pas celles qu’on pourrait attendre d’une personne jeune dont l’instruction avait été interrompue par la catastrophe européenne, et si certaines des maladresses de sa traduction suggèrent la tendance du pire journalisme allemand, elles correspondent bien plus aux paraphrases et aux circonlocutions auxquelles nous nous adonnons quand nous parlons une langue étrangère dans laquelle nous n’avons pas été habitués à penser, ne pouvons pas trouver un équivalent précis à une expression anglaise, et tentons de rendre notre pensée aussi claire que possible. Et nous pouvons être certains que la maîtrise de l’allemand par Yockey n’était pas suffisante pour lui permettre de corriger et de peaufiner une traduction qui est toujours prosaïque et parfois pire. Il pouvait sans doute parler l’allemand suffisamment pour la conversation ordinaire et pour écrire de courtes lettres, mais il est significatif qu’il lut et cita Spengler dans la traduction anglaise de Charles Francis Atkinson. Il est vrai que Atkinson était un grand traducteur dont les versions de Spengler et de Friedell transposent l’allemand dans un anglais si impeccable, si limpidement idiomatique, et à l’occasion, si éloquent qu’elles représentent un standard que peu de traducteurs d’une langue dans une autre peuvent espérer approcher ; mais néanmoins, il est difficile de croire que Yockey n’aurait pas fini par lire les textes d’origine, s’il s’était senti à l’aise avec l’allemand littéraire et philosophique. Qu’il ne l’ait pas fait peut raisonnablement être déduit du fait que, comme Mr. Francis l’a découvert, dans le manuscrit que Yockey donna au traducteur allemand, il cita Spengler dans la traduction de Atkinson, et que le traducteur, au lieu de donner le texte correspondant de Spengler en allemand, retraduisit simplement l’anglais d’Atkinson en allemand, déformant quelque peu le sens d’une manière qui ne nous donne pas une haute estime de sa compétence dans les deux langues (7).

(7. Un exemple bon et probant est l’épigraphe préfixée au chapitre 1, ch. 4 (p. 29 de l’édition allemande), qui est une traduction assez imprécise du livre d’Atkinson, *The Hour of Decision*, p. 205, qui est une traduction exacte du livre de Spengler, *Die Jahre der Entscheidung*, p. 148 dans la première édition (1933). Même si le traducteur allemand de Yockey était mal payé, il

peut difficilement être pardonné pour une telle négligence, à moins qu'il n'ait dû travailler en grande hâte ou dans des conditions très difficiles.)

La reconstitution de Mr. Francis est l'accomplissement d'une tâche ardue. Il devait décider à quel endroit le traducteur allemand s'était contenté de donner une approximation du sens du texte anglais devant lui plutôt que de le rendre précisément, ou même d'altérer une séquence logique d'idées pour éviter le travail de transférer un argument d'une langue à une autre dans laquelle l'ordre normal des mots et des propositions est très différent. Une comparaison entre quelques passages de la reconstitution et le texte allemand correspondant me convainc que Mr. Francis est parvenu le plus près possible du texte original de Yockey dans les circonstances présentes. Dans ce qui suit, je ferai référence aux pages de son travail.

HISTORIOSOPHIE

Je n'ai pas besoin de remarquer que la formulation, ou la critique, d'une philosophie de l'histoire est une tâche qui convient seulement aux esprits comparativement rares, qui se trouvent probablement seulement dans notre race, qui peuvent atteindre une attitude objective parfaitement dépassionnée et constante de détachement intellectuel par rapport à leurs souhaits, sympathies et mêmes loyautés instinctives personnelles, du moins durant leur examen des problèmes impliqués. Les gens qui font des fixations psychiques sur des dieux ou d'autres puissances surnaturelles dans l'existence desquels ils trouvent réconfortant de croire, ou qui ressentent une impulsion incontrôlable pour faire l'éloge de la « plus grande nation sur terre » ou de quelque sauveur idéologique, ou dont la vanité doit être sauvée par la foi en l'excellence immortelle de leur race, caste ou clique, doivent savoir qu'ils ne devraient pas perturber leurs glandes avec des lectures qui ne peuvent manquer d'affecter défavorablement leur humeur et leur tension.

Il est moins évident, peut-être, que tout homme qui tente de tirer des lois naturelles à partir des archives de l'histoire humaine fera *inévitablement* des erreurs de détail qui n'entament pas la validité de sa théorie générale. Une vision synthétique de l'histoire humaine ou de l'histoire de notre race doit être basée en grande partie sur des sources secondaires, puisque aucun homme ne peut apprendre toutes les langues nécessaires ni trouver le temps, dans la courte durée de la vie humaine, de lire et de méditer tous les rapports et études archéologiques et philologiques presque innombrables qui peuvent (ou non) altérer d'une certaine façon notre compréhension du passé. Demander à une vaste construction théorique et philosophique une exactitude absolue dans tous les détails, comme l'auraient voulu les petits hommes qui aboyaient depuis longtemps aux talons de Spengler, est aussi absurde que de demander que chaque centimètre carré de Saint-Pierre à Rome ou de l'abbaye de Westminster soit fini avec la précision d'un diamant bien taillé. Même si un homme n'est pas trahi, l'*humanitus*, par la labilité de sa propre mémoire lorsqu'elle est chargée de détails presque infinis, il doit, pour une grande part de son étude, dépendre de spécialistes qui sont réputés être des experts dans l'histoire d'une région ou d'une culture particulière et dont les résumés et les interprétations de données peuvent ne pas être approuvées par des contemporains de réputation égale dans le même domaine, de sorte que, assez souvent, un homme doit acquérir une connaissance très considérable de chaque sujet avant de pouvoir décider à quelle autorité il faut faire confiance, même provisoirement. De plus, dans de nombreuses zones de l'histoire et de la préhistoire, notre connaissance est si fragmentaire que les conclusions généralement acceptées aujourd'hui peuvent devenir obsolètes demain en résultat de quelque nouvelle découverte (comme, par exemple, la découverte que le rayonnement solaire a autant fluctué récemment

que durant les dix mille dernières années, ce qui a rendu nécessaire le calibrage des déterminations chronologiques faites à partir de l'isotope radioactif du carbone) ou même en résultat de la fausseté de preuves précédemment acceptées (comme dans l'exemple pris dans *L'Ennemi de l'Europe* que je mentionnerai plus loin) (8).

(8. Bien que ce ne soit pas strictement nécessaire pour un jugement de son œuvre, nous pouvons, en ce qui concerne l'intérêt humain, nous souvenir que Yockey était un homme étonnamment jeune, âgé de seulement trente ans, lorsqu'il s'installa en Irlande pour écrire *Imperium*, et seulement de vingt-quatre quand ses études furent interrompues et qu'il fut amené dans l'armée pour servir la Guerre de Roosevelt. Quand nous voyons l'intelligence que Yockey exhiba dans sa jeunesse, nous ne pouvons que nous demander ce que son esprit incisif et versatile aurait accompli s'il avait vécu à une époque plus heureuse et s'il avait pu terminer la longue étude et la longue méditation requises pour la grande tâche intellectuelle devant lui. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'au moment où il écrivait dans un hameau sur la côte solitaire de la Mer d'Irlande au sud de Dublin et Wicklow, il n'avait probablement pas à sa disposition même les ouvrages de référence les plus basiques que tout auteur sérieux garde sur son bureau.)

Quand je présentai l'édition américaine d'*Imperium* en 1963, j'attirai l'attention sur une étonnante erreur de mémoire. Yockey dit (p. 288) :

« Quand Charles d'Anjou fit décapiter Conradin, le dernier empereur Hohenstaufen, en 1267 [octobre 1268], l'Allemagne disparut de l'histoire occidentale, en tant qu'unité d'importance politique, pendant 500 ans... Durant ces siècles, la haute histoire de l'Europe fut faite par d'autres puissances, principalement avec leur propre sang. Cela signifia qu'en comparaison avec l'énorme dépense de sang consentie par les autres puissances pendant ces générations, l'Allemagne fut épargnée. »

Yockey, écrivant de mémoire (d'où la grossière erreur de date) et percevant l'importance de l'éclipse du Saint Empire Romain en tant que puissance européenne, fit une généralisation excessive, oubliant à ce moment la guerre de Trente Ans (1618-1648), dans laquelle, d'après les meilleures estimations d'historiens prudents, *les deux tiers* de la population de l'Allemagne périrent et une grande partie du pays fut transformée en désert où combattaient les protestants et les catholiques, chacun cherchant à exterminer l'autre pour la gloire de Dieu et le profit des Juifs.

L'Ennemi de l'Europe contient (p. 80) une erreur combinée qui est à la fois évidente et une excellente illustration de ce que j'ai dit plus haut :

« Au XVI^e siècle av. J.C., des barbares nordiques [*nordische*] envahirent la culture pétrifiée des Egyptiens, pour ouvrir le chapitre de l'histoire qui est appelé ère des 'Hyksos'. »

En-dehors de la référence superficielle à la culture égyptienne comme étant pétrifiée, ce qui ne pourrait être défendu qu'en référence à une période beaucoup plus tardive de l'histoire de l'Egypte, il y a deux erreurs. La première est clairement un trou de mémoire de la part de Yockey : il a confondu les invasions successives de l'Egypte au XIII^e siècle av. J.C. par les « Peuples de la Mer » qui étaient principalement nordiques (et qui furent finalement vaincus et expulsés par Ramsès III au siècle suivant) avec l'invasion antérieure de l'Egypte au XVII^e siècle (9) par les « Hyksos », qui étaient principalement sémitiques – une confusion facilitée par les spéculations de certains historiens qui tentèrent de réconcilier des preuves

contradictoires en postulant que les Hyksos étaient les Hittites, qui étaient classés comme Aryens (10) parce qu'ils étaient gouvernés par une aristocratie (qui vint manifestement de l'est pour envahir et conquérir le pays) et que leur langue officielle était basée sur l'indo-européen.

(9. La référence de Yockey au XVI^e siècle av. J.C. désigne le recouvrement de l'indépendance égyptienne. Le règne des « Hyksos » dura un peu plus d'un siècle. Les dates sont ici assez sûres, bien que la précision chronologique dans l'histoire égyptienne ne puisse être atteinte avec certitude qu'avec la 18^e dynastie.)

(10. Le mot « Aryen » est habituellement évité ces jours par les auteurs qui craignent que les Juifs les punissent pour l'avoir utilisé, mais nous avons besoin d'une désignation spécifique pour notre race, et une qui nous permettra de limiter le terme « Indo-européen » à un usage linguistique, puisque, comme chacun sait, la race et la langue sont des choses tout à fait différentes, et la langue n'est pas une indication de race ni même de nationalité (les Juifs ne sont pas des Allemands, bien que beaucoup d'entre eux parlent yiddish, qui est fondamentalement une corruption d'un bas dialecte de l'allemand, et les Congoïdes résidant aux Etats-Unis ne sont pas des Anglo-Saxons, bien que leur seule langue soit un anglais dégradé). Le grand pionnier de l'anthropologie sociale, Vacher de Lapouge, aurait préféré restreindre le terme « Aryen » historiquement à la partie de notre race qui conquiert l'Inde et la Perse et qui s'autodétruisit à un moment ou un autre en se métissant aux aborigènes qu'elle avait soumis (il suffit de penser à la population abâtardie de l'Iran moderne, dont le nom, dérivé de *arya* par l'intermédiaire du zend *airyana*, signifie « pays des Aryens » !). Il aurait préféré que nous utilisions la classification biologique de Linné, *Homo Europaeus* et *Homo Alpinus*, qui correspondent à « Nordique » et « Alpin » dans la terminologie plus commune, mais la maladresse de ces termes est évidente. Le sanscrit *arya* n'est pas seulement la désignation par laquelle les conquérants de l'Inde et de la Perse s'identifiaient, mais aussi un mot signifiant « noble », ce qui désigne les qualités d'héroïsme, de chevalerie et de magnanimité pour lesquelles notre race a toujours eu une admiration caractéristique et distinctive, et est par conséquent meilleur que tout néologisme que nous pourrions inventer. Aussi longtemps que nous désirons examiner objectivement les phénomènes du monde réel, nous ne devons pas être dissuadés par les menaces de nos ennemis biologiques et encore moins par les aboiements d'imbéciles de notre propre race.)

La seconde erreur dans cette affirmation n'était pas une erreur en 1948, au sens où la supposition de Yockey que les « Hyksos » ont conquis l'Egypte aurait pu être appuyée par des références aux travaux de certains des plus distingués égyptologues de l'époque, bien que de graves doutes concernant la supposée conquête s'étaient accumulés depuis 1892 (et peut-être plus tôt), alors que les divergences entre le seul récit ancien connu (le défunt historien égyptien, Manéthon, cité et interprété par Josèphe) d'une part, et les inscriptions égyptiennes et les preuves archéologiques d'autre part devenaient toujours plus évidentes. Il est maintenant établi qu'il n'y eut pas de conquête par la force des armes – pas d'invasion soudaine par des barbares d'une race quelconque (11). Ce qui arriva est que des Asiatiques (12), dont la plupart ou la totalité portaient des noms sémitiques et venaient de la région d'Asie Mineure qui est aujourd'hui appelée Palestine, par une immigration graduelle à travers la péninsule du Sinaï, infiltrèrent l'Egypte et utilisèrent, consciemment ou instinctivement, les techniques de la subversion, incitant ou exacerbant la lutte des classes, les différences régionales, et l'avidité ou l'ambition des Egyptiens mécontents jusqu'à ce que la nation soit réduite à un chaos révolutionnaire, fragmentée sous de nombreux dirigeants locaux, dont beaucoup étaient des fantoches égyptiens natifs, puis consolidée sous des chefs suprêmes

auxquels les diverses provinces payaient tribut. Les Asiatiques régnèrent sur l’Egypte pendant plus d’un siècle avant qu’un tributaire natif ose se révolter, et les Egyptiens appelèrent leurs maîtres sémitiques, que beaucoup d’Egyptiens respectaient volontairement et par intérêt, leurs « souverains étrangers » – dans la translittération moderne des hiéroglyphes, qui ignorent les voyelles non-écrites, les ***** [impossible à reproduire, NDE], d’où le terme longtemps mal compris de « Hyksos ». Donc beaucoup de choses sont maintenant certaines, bien que de nombreux détails demeurent obscurs, et nous notons l’ironie que Yockey, à quelques années près, ait manqué une détermination historique qui aurait été de la plus grande valeur pour la formulation de sa propre théorie – le premier exemple clair de conquête par l’immigration et la subversion (13).

(11. Les faits, dans la mesure où ils ont maintenant été vérifiés, sont bien présentés par le livre du Pr. John Van Seter, *The Hyksos*, Yale University Press, 1966. Bien que les données cruciales viennent d’une stèle égyptienne trouvée en 1954 et d’un papyrus qui fut publié pour la première fois l’année suivante, les preuves venant des sources archéologiques et épigraphiques s’étaient accumulées pendant la meilleure partie du siècle, mais une claire compréhension de ce qui est connu sous le nom de Seconde Période Intermédiaire dans l’histoire égyptienne était impossible aussi longtemps que les historiens se sentaient obligés de tenter de réconcilier les preuves avec les déclarations de Josèphe, un Juif qui écrivait au premier siècle de notre ère et qui affirmait qu’il citait Manéthon, un très regretté prêtre égyptien, qui écrivait en grec au III^e siècle av. J.C.. Josèphe, qui naturellement se plaint de ce que sa race appelle maintenant « antisémitisme » (c’est-à-dire, résistance à sa domination masquée), pense que ce qu’il dit s’imposera aux *goyim*, mais est, naturellement, un falsificateur et un menteur. Ses affirmations concernant une conquête militaire de l’Egypte par les vaillants Juifs doivent être rejetées.)

(12. La révolution prolétarienne est décrite dans les *Admonestations d’Ipuwer*, l’une des œuvres les plus connues de la littérature égyptienne, aujourd’hui datée de la période de soulèvement social qui précéda la domination ouverte des « Hyksos ». Nous ne savons pas quel était le nombre de ces Asiatiques, ni dans quelle mesure leur subversion de l’Egypte fut menée par un plan conscient et concerté, distinct d’un parasitisme instinctif. Il est peut-être significatif que certains d’entre eux se déguisaient sous des noms égyptiens, un peu comme les Juifs aujourd’hui se cachent souvent sous des noms anglo-saxons (par ex. Ashley Montagu !), et que les « Hyksos », bien qu’étant des adeptes fanatiques de leur propre dieu asiatique, feignaient souvent la « conversion » aux cultes égyptiens natifs. Il est donc souvent difficile de dire si certains des gouvernants subordonnés au pouvoir suprême asiatique étaient des Asiatiques se déguisant sous des noms égyptiens ou des collaborateurs égyptiens qui profitaient de l’exploitation de leur propre peuple. Les Asiatiques promouvaient manifestement une société « multiraciale » comme moyen de destruction et peut-être même une sorte d’« anticolonialisme », puisque les Noirs de la colonie égyptienne en Nubie devinrent « indépendants », et, en fait, la révolte égyptienne contre la domination asiatique réussit seulement parce que les Nubiens « libérés » négligèrent de suivre les instructions des « Hyksos » les appelant à attaquer les Egyptiens insurgés dans le dos. La politique de métissage réussit si bien que nous avons même entendu parler de l’un des fantoches des Asiatiques, supposément l’héritier légitime d’un roi égyptien, qui était connu comme Le Noir. La ruine génétique de l’Egypte fut ainsi commencée, bien que l’Egypte, après l’expulsion des souverains « Hyksos » (bien que de nombreux membres de leur race restèrent sans doute en Egypte), connut une période de grandeur impériale sous la 18^e dynastie jusqu’à l’accession en 1379 av. J.C. d’un fanatique religieux dément, Akhenaton, qui, bien qu’au moins deux de ses

grands-parents étaient des Aryens blonds, était, comme cela apparaît dans ses portraits, une sorte de métis.)

(13. Les Egyptiens ne distinguaient pas clairement entre les diverses espèces d'Asiatiques, et par conséquent les preuves disponibles n'autorisent pas à en déduire qu'ils étaient juifs ou dirigés par des Juifs, aussi tentante que soit cette déduction. Il n'y a pas d'identification historique des Juifs à une date aussi précoce. Josèphe tenta de relier les « Hyksos » à l'histoire de Joseph dans l'*Ancien Testament* (Ge., 39-50), qui n'est bien sûr qu'un récit populaire daté par des allusions à une époque bien plus tardive. Il n'est pas impossible, cependant, que certains événements réels aient pu suggérer la fiction exemplaire d'un Juif qui entra en Egypte, se fraya un chemin jusqu'au sommet par une adroite supercherie (supposément avec l'aide de son dieu tribal), profita de la bonne nature d'un roi égyptien non-nommé pour importer un essaim de ses frères de race, exploita les stupides superstitions du roi pour l'oniromancie, prit le contrôle de toute la nation, et, agissant au nom de sa royale dupe, accapara toute la nourriture et tout l'argent de l'Egypte (voir particulièrement 47, 14-21), puis affama les stupides *goyim* jusqu'à ce qu'ils soient obligés de troquer leur bétail et leur pays contre de la nourriture et finalement qu'ils se vendent comme esclaves, après quoi l'habile Juif chassa son bétail à deux pattes de ses maisons pour l'envoyer dans d'autres parties du pays afin de détruire le sens communautaire que ses esclaves auraient pu conserver avec leurs anciens voisins.)

Une philosophie de l'histoire n'est pas invalidée par de telles omissions, pas plus que l'astronomie copernicienne ne fut invalidée par la connaissance inadéquate et largement erronée des orbites planétaires de la part de son auteur.

L'analogie nous rappelle incidemment que le mot anglais le plus communément appliqué aux efforts pour formuler les lois de l'histoire, *historionomy*, est trompeur, puisqu'il suggère une possibilité de déterminations et de prédictions aussi précise et certaine que dans l'astronomie. Ceci est manifestement absurde, et le terme français, *métahistoire*, avec son analogie implicite aux doctrines notoirement spéculatives et vaporeuses de la métaphysique, est préférable, bien qu'il puisse inversement exagérer le degré d'incertitude et de non-substantialité. Quel que soit le nom donné à ce domaine d'étude comparativement nouveau (14), il doit être considéré comme une philosophie, pas comme une science au sens strict de ce mot. Il y a donc une grande différence entre la théorie philosophique et la perception pratique des réalités contemporaines, bien que les deux soient combinées dans l'œuvre de tout auteur traitant du sujet. La théorie n'est ni renforcée ni affaiblie par la vision accompagnante des événements contemporains.

(14. En pratique, on peut dire qu'elle commença avec le livre de Théodore Funck-Brentano, *La civilisation et ses lois*, publié en 1876. Cette étude est maintenant obsolète mais ne doit pas être oubliée. Son auteur vit clairement l'absurdité de nombreuses fictions contemporaines, telle que la notion de l'existence de « droits humains » (qui est encore utilisée pour faire jacasser les cervelles d'oiseaux), et comprit que les nations pourrissent inévitablement lorsqu'elles tombent sous la domination de pacifistes bêlants ; et il prévit même l'extension du pouvoir russe sur les nations plus civilisées de l'Europe.)

Le prestige encore grand de Spengler aujourd'hui ne dépend pas de la morphologie de l'histoire qu'il élaborait dans *Le Déclin de l'Occident*, car s'il serait prématuré de porter un jugement final avant 2000 ou même 2100, il apparaît que le cours de notre propre civilisation s'est radicalement écarté de ce que sa théorie prédisait (14a). En fait, à moins qu'il ne se

produise une inversion totale et marquante des tendances actuelles dans les deux prochaines décennies, il sera possible de réconcilier les faits avec sa théorie seulement en affirmant que la civilisation faustienne fut, comme la culture inca du Pérou, interrompue et détruite avant d'avoir atteint la maturité – une affirmation exclue par la propre analyse de Spengler concernant les forces historiques. Pour le moment du moins, la théorie spenglerienne semble avoir été fallacieuse et être mémorable seulement comme une vaste construction intellectuelle, comparable à la philosophie de Kant, respectable en tant que monument de pouvoir intellectuel, bien qu'erronée dans ses conclusions, et en tant que donnée essentielle concernant la période historique durant laquelle elle fut construite. Mais même si nous rejetons catégoriquement l'historiosophie de Spengler, nous devons cependant reconnaître et admirer la sagacité d'un esprit qui percevait les réalités contemporaines beaucoup plus clairement que ceux qui étaient réputés les plus sages de ses contemporains, comme cela est prouvé par les nombreuses observations incidentes dans son œuvre majeure (15) et, surtout, par *Années Décisives*, dans lequel il vit, en 1932, avec une clarté et une précision qui est maintenant indubitable, les sinistres réalités du monde à cette époque et les dangers imminents pour notre civilisation, dont presque personne n'était alors conscient. L'exactitude essentielle de sa prévision est rendue évidente par les désastres qui sont tombés si terriblement sur nous (16).

(14a. L'historiosophie de Spengler, telle qu'elle est présentée dans ses œuvres majeures et, en fait, dans tout ce qu'il publia avant sa mort en 1936, prédisait que, par une nécessité historique inéluctable, la future guerre serait menée pour l'hégémonie de l'Occident, et les nombreux hommes hautement intelligents qui furent convaincus par son analyse attendaient avec confiance que la guerre décide quelle serait la nation dans notre civilisation qui deviendrait l'analogue de Rome dans le monde antique. Quand la guerre survint, cependant, elle fut menée pour le Suicide de l'Occident, comme préliminaire nécessaire à la réalisation du rêve millénaire des Juifs visant à la subjugation du monde entier. Dans aucune œuvre publiée, Spengler ne montra la moindre conscience de la terrible puissance de la race internationale ni n'anticipa la domination juive maintenant non-dissimulée sous laquelle l'Occident est conduit vers le précipice où les nations et les races disparaissent de l'histoire. Certains de ses admirateurs soulignent aujourd'hui qu'il ne négligea pas le pouvoir des grands prédateurs de la finance internationale, dont certains sont des Aryens qui ont assimilé les attitudes juives envers leur propre race, mais en 1921 il assurait à ses contemporains qu'ils vivaient « au moment où l'argent célèbre ses dernières victoires, et le césarisme qui doit lui succéder approche d'un pas tranquille et ferme » (vol. II, p. 507). Aujourd'hui, plus d'un demi-siècle plus tard, y a-t-il une indication que « les légions de César reviennent à la conscience » ? Le présent est évidemment le résultat de forces que Spengler ignorait, et quoi que contiendra notre futur problématique, les événements ont montré que sa « morphologie de l'histoire » était, en définitive, radicalement défectueuse (Cf. pp. 23 ff. plus loin).)

(15. Par ex. sa perception en 1921 (vol. II, p. 457, n.2) que la Constitution de Weimar conduirait presque automatiquement au règne illimité de la majorité, comme celui du régime hitlérien après sa consolidation en 1934-35.)

(16. *Années décisives* est incomplet, et la compréhension de Spengler était peut-être plus complète que nous ne le pensons aujourd'hui. Un aspect déplaisant du régime hitlérien était une atmosphère, peut-être inévitable dans tous les mouvements de masse, qui empêcha Spengler de publier, et peut-être d'écrire, le second volume projeté. Il n'y avait pas d'hostilité officielle envers lui, et ses livres restèrent constamment disponibles jusqu'à la conquête juive en 1945, mais un lecteur anglais peut suffisamment percevoir les essentiels de la situation

d'après la traduction des *Spengler Letters, 1913-1936*, choisies et radicalement révisées par Arthur Helps (Londres, 1966), aux pages de laquelle mes nombres entre parenthèses se référeront. Bien que les ventes du premier volume enchantèrent son éditeur (291) et que certaines librairies remplirent leurs vitrines de ses œuvres (285), et bien qu'il eut une entrevue manifestement amicale avec Hitler (290), son livre fut, comme il dit, « incompris par une section du parti dominant en Allemagne, et attaqué en conséquence » (196), et, d'après l'un de ses amis, le nouveau livre tout comme le *Déclin* furent attaqués d'une « manière infondée, personnellement malveillante et rancunière » par des auteurs qui étaient comme des vautours (300f.). Spengler protesta officiellement auprès du Dr. Goebbels concernant la publication dans l'un des organes du Parti, le *Kreuzzeitung*, de deux articles « dans lesquels j'étais décrit, entre autres choses, comme un traître à mon pays ». Il ajoutait : « Il est impossible d'apparaître en public au nom de l'Allemagne quand des articles de ce genre paraissent en même temps. Personnellement ils me sont indifférents. Pendant les quinze dernières années j'ai subi tant d'injures que je suis suffisamment endurci. Mais en regard de mes efforts de travailler pour l'Allemagne, ils sont un obstacle qui doit être éliminé » (290). Le Dr. Goebbels fut apparemment incapable de supprimer les attaques, qui continuèrent. Il y eut des rumeurs selon lesquelles il était un opposant au régime (304) et des rapports invérifiables selon lesquels le régime était opposé à lui (297, 308), et bien que le second volume était « anxieusement attendu » (301, 308), il ne parut jamais, et Spengler consacra ses dernières années à étudier l'histoire ancienne. Il semble improbable qu'il ait écrit seulement le volume publié d'*Années décisives*, mais nous ne pouvons pas aller plus loin que l'affirmation de sa nièce et exécutrice littéraire, le Dr. Hildegard Kornhardt, selon qui aucune partie d'un second volume ne fut trouvée parmi les *Nachlass* [Œuvres posthumes] après sa mort.)

La théorie de l'histoire que Yockey élaborait dans *Imperium*, qui est essentiellement une révision de Spengler à la lumière des événements ultérieurs et de sa propre lecture et observations, est séparable de son estimation de la situation mondiale, et il n'est pas impossible que sa réputation dans notre avenir problématique dépendra plus de *L'Ennemi de l'Europe* que de son ouvrage majeur.

Bien que *L'Ennemi de l'Europe* soit formellement présenté comme une suite à *Imperium*, nous devons être certains que la perception du présent par Yockey n'était pas déduite de la théorie historique. Il était un homme d'esprit aigu et de discernement, comme il le prouva dans un article publié en 1939, alors qu'il avait vingt-et-un ans (17). A cet âge précoce il vit beaucoup de choses qui étaient invisibles pour presque tous ses contemporains, tout expérimentés ou instruits qu'ils étaient. Il perçut que la soi-disant « Dépression économique », qui marqua si profondément les Américains et les rendit dociles, avait été combinée par nos ennemis en faisant usage du Système de Réserve Fédéral, qui avait été imposé à cette nation lors d'une campagne manigancée par un Warburg importé d'Allemagne en 1902, pendant que sa tribu restait sur place pour assurer la défaite de cette nation dans la guerre européenne qui commença, sans doute comme prévu, en 1914. Il prévit – et cela, notez-le, avant que les hostilités ne commencent en Europe en 1939 – que la « Dépression », qui fut habilement prolongée pour subjuguier le peuple américain, « briser leurs esprits », et « rendre le plus grand nombre possible dépendant du gouvernement », culminerait avec une guerre planifiée dans laquelle « les jeunes Américains seront enrôlés par millions dans l'armée pour être envoyés en Asie et en Europe combattre pour le Communisme mondial » (cela, souvenez-vous, était deux ans et un tiers avant que notre grand Criminel de Guerre parvienne à pousser le bétail américain dans la guerre que lui et ses maîtres avaient provoquée en Europe). Yockey comprit – ce que beaucoup d'individus ne font pas, même aujourd'hui – que l'imposition graduelle de l'esclavage communiste aux Américains commença lorsque Warburg, Baruch, et

d'autres gardiens de troupeau juifs les poussèrent à la gaffe consistant à mettre leurs nuques sous le joug du Décret de l'Esclave Blanc, officiellement appelé le Seizième Amendement, qui imposa la recette marxiste bien connue d'un impôt sur le revenu. Il perçut, comme peu d'hommes supposés avoir le sens financier le firent, que les bons du trésor émis par le gouvernement étranger de Washington étaient frauduleux et ne seraient jamais remboursés à leur juste valeur en argent réel, bien que leurs possesseurs pourraient recevoir quelque devise de contrefaçon imprimée par le Trésor à Washington et progressivement dépréciée. Et il perçut aussi que la quasi-totalité du système éducatif était tombé sous le contrôle d'« éducateurs » et d'« intellectuels » américains typiques, qui diraient ce qu'il faut en échange d'un bon dollar, pendant que la presse, y compris la plupart des journaux et des périodiques populaires, était encore plus directement contrôlée et souvent possédée par les étrangers, qui l'utilisaient pour souiller et pervertir les esprits des jeunes et les préparer pour les utiliser comme des animaux sacrificiables à l'étranger ou comme des zombies obéissants sur le plan intérieur.

(17. *La tragédie de la jeunesse* parut, à la date du 21 août 1939, dans *Social Justice*, un hebdomadaire qui était publié par un ecclésiastique catholique, le père Charles Coughlin, jusqu'à ce que les Juifs corrompent ou intimident ses supérieurs vénéraux dans l'Eglise pour supprimer une publication qui mécontentait certains des serfs. Dans l'article, Yockey utilise des termes comme « une vision du monde conservatrice, chrétienne », peut-être une politesse envers l'éditeur. Le terme « chrétien » à cette époque et dans les décennies suivantes était une désignation commode pour distinguer les traditions établies de notre civilisation d'avec les influences juives, que le mot était destiné à exclure, et il ne véhiculait pas d'implication nécessaire de croyance religieuse.)

Tout cela est évident à présent – sauf pour les perroquets « intellectuels » verbeux qui vont chercher dans le *New York Times* et ses filiales quelle sorte de discours leur permettra de rester des candidats à la mode et prometteurs pour les *bakhshish* de leurs maîtres – mais si nous parvenons à retrouver le climat de l'opinion à l'époque où il écrivait, nous ne pouvons qu'être puissamment impressionnés par la perspicacité d'un adolescent de vingt et un ans. Je reconnaitrai franchement que durant l'été de 1939, bien que j'étais plus âgé que Yockey et que j'avais mené mes études dans de nombreuses régions de l'histoire humaine qu'il n'eut jamais le loisir d'examiner, et bien que je n'avais pas d'illusions concernant la fétide masse de traîtres, d'étrangers ennemis et de pillards à Washington, je sous-estimai grossièrement la puissance et même la solidarité raciale des Juifs. Et je ne connais personne qui ait estimé notre triste situation d'une manière plus précise. Si j'avais lu l'article de Yockey lorsqu'il fut publié, je l'aurais écarté comme une appréhension alarmée d'éventualités futures improbables plutôt que comme une description de ce qui était déjà arrivé.

Pour l'acuité de perception qu'il manifesta alors, Yockey n'eut pas besoin d'une théorie historique. Mais puisque *L'Ennemi de l'Europe* est écrit en termes d'histoire, il sera nécessaire d'examiner brièvement cette structure philosophique.

HISTOIRE CYCLIQUE

Imperium, comme je l'ai dit, est basé sur *Le Déclin de l'Occident*. En grande partie, ses prémisses sont les conclusions de Spengler. Une critique de la philosophie de l'histoire que les deux ouvrages ont en commun nécessiterait un gros volume ; il suffira ici d'indiquer quelques considérations qui sont cruciales pour en faire une estimation.

L'idée que l'histoire est cyclique au sens où les nations et les empires naissent et tombent par quelque étrange fatalité, en succession constante, est un lieu commun depuis la première étude rationnelle des sociétés humaines et fut spécifiquement exprimée par Hérodoté. L'opinion selon laquelle la fatalité est quasi-biologique – que les sociétés civilisées sont elles-mêmes des organismes qui passent nécessairement par le cycle de vie de toutes les choses vivantes, naissant, grandissant jusqu'à la maturité, et progressant inéluctablement vers la sénilité et la mort – est sans doute beaucoup plus ancienne que Sénèque l'ancien, à qui nous devons la première claire déclaration sur celle-ci (18).

(18. Consultable le plus facilement dans *Fragmenta historicorum Romanorum* de Pierre ; dans l'*editio minor* (Lipsiae, Teubner, 1883), pp. 292f.))

Il est indubitable que les diverses espèces humaines ont produit plus d'une civilisation. Il y a eu de nombreuses sociétés organisées et puissantes (par ex., les Huns) que nous pouvons classer comme barbares plutôt que comme civilisées, mais, aussi stricts que soient nos standards, nous devons au moins reconnaître que les cultures de Sumer-Babylone, d'Egypte, de Chine et d'Inde sont des civilisations au plein sens de ce mot, et aussi des civilisations séparées de la nôtre par un gouffre infranchissable : nous pouvons observer leurs actions, dans la mesure où les faits peuvent être établis par des archives écrites ou des recherches archéologiques, et nous pouvons lire ce qui subsiste de leur littérature, mais nous devons observer ces peuples de l'extérieur, et plus notre connaissance de leurs cultures est grande, plus notre conscience est grande que nous étudions le fonctionnement d'esprits et d'instincts fondamentalement différents des nôtres (19). Sans doute, nous pouvons observer leur comportement et même l'expliquer, puisque, *mutatis mutandis*, nous étudions le comportement des éléphants ou des babouins, mais nous ne pouvons pas plus établir un rapport avec la conscience profonde de ces gens que nous ne le pouvons avec la conscience des animaux, excepté par un envol de l'imagination sentimentale comme le fit James Oliver Curwood pour rapporter si vivement les pensées des loups.

(19. Pour une claire distinction entre deux sortes de mentalité, dont chacune est fondamentalement incompréhensible pour l'autre, voir l'ouvrage fondamental du Pr. William S. Haas, *The Destiny of the Mind, East and West*, New York, 1956. Voir aussi l'étude socio-psychologique de Gryke Young, *Two Worlds, Not One*, London, 1969. L'identification de deux types presque antithétiques de mentalité ne signifie pas, bien sûr, qu'il ne peut pas y avoir d'autres types, aussi nombreux que les civilisations ou même plus nombreux. Quand nous imaginons que les esprits des autres races fonctionnent de la même manière que les nôtres, nous nous trompons simplement nous-mêmes dangereusement.)

Etant donné la pluralité des civilisations et l'analogie biologique, il restait pour Spengler à identifier un certain nombre de civilisations distinctes et à postuler que chacune traversait un cycle de vie qui pouvait être défini chronologiquement, de même que nous savons avec une assez bonne précision à quel âge un être humain deviendra adolescent, atteindra la maturité, et deviendra sénile. Les synchronismes que Spengler établit entre les diverses civilisations ont été le sujet de discussions et de controverses sans fin, mais il nous suffit ici d'examiner celle de ses prémisses sur laquelle la structure entière repose et par laquelle cette structure doit tenir ou tomber.

Spengler identifie comme deux civilisations entièrement séparées et distinctes la civilisation antique (« apollonienne »), entre 1100 av. J.C. et 300 apr. J.C., et la civilisation occidentale

(« faustienne »), entre 900 et 2200 apr. J.C. Ce sont les deux pour lesquelles nous avons l'information la plus complète, et entre elles Spengler établit quelques-uns de ses plus brillants synchronismes (par ex., Alexandre le Grand correspond à Napoléon). Même un siècle plus tôt, cette dichotomie aurait semblé presque folle, car chacun savait et prenait comme allant de soi que quoi qu'il puisse en être des cultures étrangères, la nôtre était une continuation, ou du moins un renouveau, de l'antique. Le rejet par Spengler de cette continuité était l'aspect le plus radical et le plus étonnant de sa synthèse historique, mais son influence écrasante a été si grande que cet aspect a été accepté par une majorité des nombreux auteurs ultérieurs sur la philosophie de l'histoire, dont nous pouvons mentionner ici seulement Toynbee, Raven, Bagby et Brown (20). L'antique, nous dit-on, était une civilisation comme les Egyptiens, maintenant morte et enterrée et sans lien organique avec la nôtre.

(20. Chacun connaît le grand ouvrage de Toynbee, *A Study of History*, et je pense que je n'ai pas besoin de souligner que les douze volumes contiennent *deux* conceptions distinguables du processus historique, puisque les conceptions sur lesquelles étaient basés les quatre premiers volumes deviennent incertaines et fluctuantes dans le cinquième, après quoi son examen de l'histoire prend une nouvelle direction, presque à l'opposé de la première. Les autres ouvrages que j'ai cités ici sont moins connus : Alexander Raven, *Civilisation as Divine Superman*, London, 1932 ; Philip Bagby, *Culture and History*, London, 1958 ; Lawrence A. Brown, *The Might of the West*, New York, 1963. J'énumère ces quatre ouvrages comme particulièrement importants, puisque chacun part de Spengler et prend une direction différente. Toutes les études historiosophiques après Spengler sont soit des commentaires sur son œuvre, soit des tentatives pour la réfuter, et une simple énumération des plus importantes demanderait une douzaine de pages ou plus.)

Spengler (que Brown suit particulièrement à cet égard) appuie sa dichotomie drastique en opposant d'une manière impressionnante les mathématiques et la technologie gréco-romaines aux nôtres ; à partir de cette opposition, il déduit des différences dans la perception de l'espace et du temps, manifestées particulièrement dans la musique, et parvient à la conclusion que la *Weltanschauung* antique était essentiellement statique, ne désirant et ne reconnaissant qu'un monde strictement délimité et familier, alors que la nôtre est dynamique et manifeste un désir passionné pour l'infini et l'inconnu. On peut avancer diverses objections aux généralisations que j'ai si brièvement et inadéquatement résumées (par ex., la différence de vision est-elle réellement plus grande qu'entre la littérature « classique » de l'Europe du XVIII^e siècle et le romantisme de l'ère suivante ?), mais le point crucial est de savoir si les différences, qui appartiennent à l'ordre que nous devons appeler spirituel par manque d'un meilleur terme (21), sont fondamentales ou épiphénoménales.

(21. Il devrait être inutile de déclarer explicitement que dans les discussions des cultures et des événements historiques le mot « spirituel » est utilisé pour désigner les déterminants de la conduite humaine qui se trouvent entre le strictement physiologique et le strictement rationnel, et qui n'implique donc aucune croyance en des âmes immortelles ou en la mythologie d'une religion quelconque ou d'une superstition comparable. Il faut toujours garder à l'esprit que les composants spirituels des individus et donc des sociétés sont biologiques, transmis génétiquement dans l'humain tout comme dans les autres mammifères, que les instincts innés émergent ou non à la conscience, et qu'ils soient ou non modifiés par les circonstances ou l'éducation avant de déterminer l'action.)

L'heureuse préservation des vestiges de la culture antique durant le Moyen Age peut s'expliquer de diverses manières, mais on convient aujourd'hui que notre culture occidentale

est le produit de la Renaissance, qui fut nommée ainsi parce qu'on pensa depuis le début qu'elle était un renouveau de la culture antique. Dans toutes les nations civilisées d'Europe, les meilleurs esprits de notre race se tournèrent *spontanément* vers l'antiquité gréco-romaine pour trouver des modèles dans la littérature, les beaux-arts, la politique, la philosophie et l'art de vivre (22), et cherchèrent à modeler toute la société européenne sur les grandes époques de la Grèce et de Rome, dans la mesure où cela était faisable sans inciter à la violence révolutionnaire de mouvements de masse, qu'ils craignaient instinctivement. Ce qui est le plus significatif, c'est que leur admiration et leur émulation n'étaient pas dirigées sans distinction vers toute l'antiquité à la manière vague de Spengler qui utilisait ce mot comme un synonyme pour toute l'histoire gréco-romaine, mais exclusivement vers la partie chronologiquement petite de cette histoire qu'ils estimaient classique au sens strict qu'ils donnaient à ce mot : essentiellement l'épanouissement d'Athènes en Grèce et de Rome dans les derniers siècles de la République et de la période augustinienne, c'est-à-dire les périodes durant lesquelles la civilisation strictement païenne de l'antiquité atteignit son apogée. Pour les grandes piles de camelote théologique accumulées en grec et en latin avant la chute de l'Empire romain, ils n'avaient pas vraiment de respect, et ils rejetaient de même les travaux non-chrétiens de la longue décadence de l'Empire romain, sauf dans la mesure où ces âges d'intelligence décroissante préservèrent des fragments des grandes époques, ou des informations sur celles-ci. En d'autres mots, les meilleurs esprits de la Renaissance rejetèrent les époques de l'histoire grecque et romaine durant lesquelles les populations furent métissées et leur culture contaminée par les Orientaux qui devinrent ses représentants – et ce rejet était une aversion *instinctive*, car je n'ai trouvé aucune indication qu'un érudit de la Renaissance ait été conscient de la mutation raciale en cours dans les populations de l'antiquité.

(22. La discussion et les disputes sur la Renaissance sont innombrables. Pour une bonne évaluation, voir R.R. Bolgar, *The Classical Heritage*, Cambridge, 1954. Toutes les discussions récentes de cette époque partent du livre de Jacob Burckhardt, *The Civilization of the Renaissance in Italy* (1860), qui est d'une grande valeur, bien qu'il ait été furieusement critiqué, spécialement par des personnes ayant des intérêts ecclésiastiques (il existe plusieurs traductions anglaises ; celle de Middlemore, la seule que j'ai vérifiée, est très bonne). Une grande partie de la disputation concernant la Renaissance pourrait être évitée si on se rappelait que la plupart des principaux humanistes détenaient des positions importantes dans l'Eglise ou dans quelque gouvernement et qu'ils devaient donc traiter professionnellement de questions comme la politique et les doctrines ecclésiastiques, quoi qu'ils en pensaient en privé, et aussi qu'ils formaient une aristocratie intellectuelle, qu'ils ne se souciaient pas de *hoi polloi* (aussi incompréhensible que cela puisse être pour les gens imprégnés du mysticisme « démocratique » qui est à la mode en ce moment) et, tout à fait en-dehors de considérations de prudence, qu'ils ne souhaitaient pas exciter les superstitions et les émotions aveugles des masses.)

Cette estime spontanée pour les grandes époques de l'antiquité païenne était si forte qu'elle prévalut sur l'opposition de l'Eglise ainsi que des souverains séculiers. Les ecclésiastiques les plus éveillés ne manquèrent pas de percevoir que la renaissance de l'antiquité païenne était mauvaise pour leurs affaires, mais les plus sages perçurent que l'enthousiasme intellectuel ne pouvait pas être réprimé efficacement et choisirent de rejoindre ce qu'ils ne pouvaient pas vaincre. De nombreux gouvernants de l'époque étaient sans doute embarrassés. Nous pouvons imaginer les sentiments du premier Sforza, un paysan devenu un duc, lorsqu'il regardait des comédies jouées en latin et qu'il prétendait apprécier l'humour qui dépendait des subtilités linguistiques. Nous devons un bon mot au premier Jacques d'Angleterre, qui avertit ses fils que des hommes de basse naissance pouvaient parler le latin mieux qu'eux, mais que

personne ne devait critiquer l'anglais du Roi. Il n'était donc pas du même avis que Lord Chesterfield, qui fit complaisamment remarquer à son fils que les gentlemen peuvent parler latin mieux que les érudits, car les gentlemen étudient seulement les vrais classiques, alors que les érudits doivent lire de grandes quantités d'écrits décadents pour rechercher des informations historiques. L'attraction des vrais classiques était si grande, voyez-vous, l'affinité que notre race ressentait instinctivement pour les grandes époques de l'Antiquité était si grande que pendant cinq siècles la plus grande partie de la jeunesse de tous les hommes éduqués fut consacrée à maîtriser les modalités de la pensée antique si complètement qu'ils pouvaient écrire des vers et de la prose dans un latin de pureté classique et souvent en grec avec une facilité égale et une exactitude classique.

Cette dévotion pour les grandes époques de la Grèce et de Rome produisit, en dépit de considérations économiques et religieuses, un effort d'éducation prodigieux qui est sans précédent ou sans parallèle dans l'histoire cumulée de l'humanité (23), et qui se termina seulement avec la fragmentation de notre civilisation par la recrudescence de la barbarie et du sabotage culturel. Spengler et Yockey auraient voulu que nous rejetions tout cela comme une « pseudomorphose », comme le respect d'une jeune civilisation pour un prédécesseur – en somme, comme une hallucination – une hallucination, de plus, d'une intensité et d'une persistance qui rendent *unique* notre civilisation, quelle que soit la manière dont on explique cela.

(23. Celui-ci doit, bien sûr, être distingué de phénomènes entièrement différents comme la préservation d'une langue sacrée (par ex. le sanscrit en Inde, l'hébreu chez les Juifs), l'étude d'une langue étrangère contemporaine (par ex. la connaissance du grec par un romain cultivé ou celle du français par un Anglais cultivé), d'un intérêt religieux pour les textes hiératiques (par ex. l'étude du pali par certains bouddhistes chinois et de l'hébreu par les protestants européens), et de l'influence de la littérature et de la pensée exotiques, habituellement par des traductions (par ex. la grande influence de la philosophie grecque sur la *falasifa* islamique ou l'influence des romanciers russes sur les auteurs anglais).)

Mon but ici est simplement d'indiquer quelques objections convaincantes à l'historiosophie spenglerienne, et non de proposer des solutions aux difficultés ainsi indiquées, ce qui équivaldrait à formuler une nouvelle philosophie de l'histoire. Je me tourne donc vers d'autres considérations qui excluent, je pense, une acceptation non critique et simplement enthousiaste de l'hypothèse cyclique.

Spengler et Brown insistent particulièrement sur les déficiences des mathématiques antiques, qu'ils exagèrent tous deux (24), mais s'il existe une caractéristique dominante dans notre civilisation, c'est la capacité (chez les bons esprits) à une observation rigoureusement objective de la nature et aux inférences et aux déductions strictement rationnelles qu'on peut en tirer – la mentalité qui a rendu possibles notre science et notre technologie. C'est le type de mentalité que le professeur Haas, que j'ai mentionné plus haut, appelle « philosophique » pour la distinguer des autres types, et si nous parcourons l'histoire archivée et insistons sur quelque chose de plus que l'invention de simples appareils, tels que la roue ou l'arc et les flèches ou les constructions permanentes, nous trouvons la première manifestation de cette mentalité chez les philosophes ioniens, qui cherchaient à expliquer l'univers sans invoquer la magie ou une mythologie sur des êtres surnaturels. C'est la véritable essence de la philosophie gréco-romaine, et nous devons spécialement remarquer la Nouvelle Académie, dont vient la méthode basique de la science moderne, qui dépend d'un bon calcul de probabilités. Si nous cherchons cette vision rationnelle du monde dans d'autres civilisations, nous n'en trouvons

trace ni chez les Egyptiens ni chez les Sumériens-babyloniens, car chez les deux, autant que nous le sachions, le monde fut toujours pensé comme l'œuvre des dieux et ses phénomènes attribués à la magie, et non à la régularité de lois naturelles. Dans la civilisation arabe (« magique »), nous trouvons seulement quelques individus, comme Averroès et Ibn Khaldun, qui, sur la base d'une connaissance d'Aristote et d'autres auteurs grecs, s'élèvent au-dessus des grossières superstitions de l'islam et apparaissent comme de simples excentriques dans une culture sur laquelle ils n'avaient pas d'influence, et il nous suffit de les lire pour voir à quel point leur mentalité diffère de l'usage objectif de la raison qui distingue ce que nous pouvons, avec Haas, appeler l'esprit philosophique. En Inde, nous trouvons le Lok yata, que nous connaissons par des références dispersées dans la littérature existante, mais ce rationalisme semble avoir fleuri seulement brièvement et pendant la période avant que la domination aryenne soit sérieusement menacée, après quoi la mentalité « philosienne » l'emporta tellement dans la population conglomérée de l'Inde que les hindous fournissent à Haas son meilleur exemple de celle-ci, et la croyance au surnaturel faisait apparaître le monde physique comme futile et même illusoire. En Chine, bien que les nocturnes de Confucius et de Mencius soient relativement dépourvus de superstition grossière, et que le Fa Chia, un pragmatisme confiné à une élite dirigeante, considérait la société d'une manière implacablement réaliste, il n'y a aucune preuve d'une tentative vraiment philosophique pour vérifier les lois de la nature. Nous trouvons donc dans notre civilisation un type de mentalité ayant un parallèle seulement dans l'antiquité gréco-romaine, où, significativement, c'est la mentalité d'hommes de notre race.

(24. Les mathématiques grecques (dont on peut trouver une bonne vue générale dans le livre de B.L. van der Waerden, *Science Awakening*, New York, 1963) suffirent à produire la machine à calculer les mouvements planétaires, souvent appelée un ordinateur, qui fut trouvée dans l'épave d'un ancien navire au large d'Anticythère, et que chacun connaît aujourd'hui grâce aux auteurs de littérature fantastique, qui pensent qu'elle les aide à prouver que la terre fut colonisée par des « astronautes ». Sur la nécessité des mathématiques pour la construction de l'ancienne artillerie et le calcul des trajectoires, voir l'article de Werner Soedel et Vernard Foley dans le *Scientific American*, CCXL, 3 (mars 1979), pp. 150-160.)

Le défaut cardinal dans les théories historiques de Spengler et de Yockey est une ambiguïté presque perverse au sujet de la réalité biologique de la race. Tous deux tentent de rendre la race plus ou moins indépendante de la génétique, bien qu'ils n'aillent pas aussi loin que Alexander Raven, qui réduit la civilisation à une idée « super-organique ». Dans *L'Ennemi de l'Europe* (p. 43), Yockey souligne que « l'idée de la race verticale [= linéaire, c'est-à-dire héréditaire] est morte... La race que l'on sent en soi est tout, le groupe anatomique-géographique d'où l'on vient ne signifie rien », et il déplore même la politique raciale du régime national-socialiste comme étant « une énorme tragédie » (25). Il est vrai que Yockey, suivant Spengler, avait l'étrange idée que les caractéristiques physiques de la race, comme l'indice céphalique, étaient déterminées par le paysage et le sol, pas par les gènes, la preuve étant que « les Juifs à tête allongée de Sicile, et ceux à tête large d'Allemagne, produisirent une progéniture avec la même mesure de tête moyenne, la mesure spécifiquement américaine » (26). Spengler s'était fait intoxiquer par une partie de la propagande pour le « melting-pot » américain et en particulier par le canular inventé par Franz Boas, un petit Juif retors qui le répandit aux Etats-Unis, et qui, pour des raisons inconnues, fut nommé professeur d'Anthropologie à l'Université de Columbia, et fonda une école fictive appelée « anthropologie sociale » (27). Il est également vrai que Spengler et Yockey, à la différence de Raven, ne nient pas catégoriquement que la race au sens habituel du mot détermine l'attitude d'un peuple et donc la qualité de sa civilisation, mais ils créent une certaine

confusion en utilisant « race » et « racé » pour désigner un haut degré d'excellence dans des individus qui sont, semble-t-il, largement le produit du sol de la région où ils résident. Ils ignorent simplement la vaste quantité de preuves scientifiques montrant que la potentialité d'un individu est invariablement déterminée par son hérédité, bien que son développement soit évidemment affecté par la nutrition et d'autres facteurs environnementaux et, bien sûr, par un simple accident, qui peut déterminer sa vie à tout moment.

(25. On entend dire que l'opinion de Yockey aurait pu être déterminée par la conscience de son ascendance mixte irlandaise et espagnole, mais de telles spéculations sont oiseuses. Un romancier peut connaître toutes les pensées et motivations profondes de ses personnages, mais quand nous avons affaire à des personnes vivantes, les motifs de leurs actions sont habituellement évidents, mais tenter par une analyse psychologique d'identifier la source d'opinions *rationnellement* exprimées se terminera habituellement par un écheveau d'hypothèses subtiles. Si l'on peut montrer que Yockey était réellement embarrassé par son hérédité, il sera nécessaire de déterminer le pourcentage d'influence devant être attribué à ce sentiment et aussi à (a) l'autorité de Spengler, (b) la doctrine politique de Moeller [Van den Bruck], que je mentionnerai dans la prochaine note, ou de n'importe lequel parmi une foule d'auteurs liés au mouvement national-socialiste, (c) l'un ou plusieurs parmi une centaine d'autres livres touchant à ce sujet, que Yockey pourrait avoir lus, (d) ce qu'on lui a enseigné dans sa jeunesse et qu'il a pris pour argent comptant, (e) les cours qu'il a pu suivre à une certaine époque, (f) les conversations avec un ou plusieurs amis respectés, (g) la vénération pour des auteurs de génie, comme Spengler et Montaigne, dont l'hérédité était dans une certaine mesure mélangée, (h) l'affection pour des amis respectés ayant une hérédité comparable, (i) la prise en compte du problème politique pratique que je mentionnerai dans la prochaine note, (j) la crainte qu'une ethnologie scientifique, reconnaissant une multitude de sous-races, ne produise une multiplicité insensée de subdivisions de la population, comparable à la jungle des sous-castes en Inde, telle qu'elle fut prédite, par exemple, par le Dr. Guido Landra lorsqu'il attaqua la base de la conception nationale-socialiste de la race dans ses cours à l'Université de Berlin en 1939, où, sous Hitler, il jouissait d'une liberté de parole qui est refusée aux biologistes américains, même à Yale et à Harvard, qui furent autrefois des universités respectables, (k) un désir de propagandiste pour minimiser les obstacles potentiels à l'unité européenne qu'il voulait promouvoir, et (l) d'autres influences possibles qui ne me viennent pas à l'esprit en ce moment.)

(26. *Imperium*, p. 275 ; l'information vient du *Déclin de l'Occident*, Vol. II, p. 119. La croyance de Spengler que de telles données incorrectes (et intrinsèquement absurdes) avaient été empiriquement vérifiées fut probablement cruciale dans sa pensée, mais il y eut beaucoup d'autres influences, en particulier la doctrine qu'un homme peut appartenir « spirituellement » à une race ou une sous-race à laquelle il n'appartient pas biologiquement – une croyance partagée par beaucoup de ses contemporains, notamment Moeller, dont le *Troisième Reich* (Hambourg, 1923) fut une source majeure du national-socialisme ; voir aussi H.-J. Schwierskott, *Arthur Moeller van den Bruck und der revolutionäre Nationalismus in der Weimarer Republik* (Göttingen, 1962). La tendance à minimiser ou à dissimuler les différences biologiques et même culturelles est liée au problème pratique qui s'est posé à chaque souverain et homme d'Etat depuis l'époque sumérienne : la nécessité de créer un Etat (qui est nécessairement territorial) en favorisant une certaine unité cohésive parmi les peuples plus ou moins divers qui résident sur ce territoire à ce moment et qu'il n'est pas avantageux d'expulser. Cela fut un problème aigu dans toute l'Europe, y compris l'Allemagne, où les différences de tempérament proverbiales entre le Prussien typique et le Bavaois typique pouvaient sembler aussi grandes que la différence entre les races majeures d'une population

qui avait, en général, peu de contact avec les races non-aryennes excepté avec les Juifs semblables aux caméléons avec leur aptitude raciale à simuler les manières des autres races lorsque c'est profitable de le faire.)

(27. Un exemple typique est une « étude » concoctée par l'une des créations de Boas, le Dr. Ruth Benedict, dont le livre *Patterns of Culture* (1934) se proposait de contenir une « investigation anthropologique » sur les Indiens Zuni, qui étaient un modèle de la société parfaite, non-compétitive, profondément religieuse, aimant la paix, totalement égalitaire, sexuellement équilibrée, etc. – tout cela exposé comme une illustration pour les infâmes Américains blancs, dont les vices les privent d'une telle félicité. Les Américains crédules mirent leur bon sens au frigo lorsqu'ils virent que cette histoire grotesque était racontée par un docteur de Columbia et qualifiée de « scientifique ». Presque toutes les affirmations importantes du livre furent démasquées comme fausses par des enquêteurs responsables qui observèrent réellement les Zuni (Esther Goldfrank, Florence Hawley Ellis, J.M. Roberts, William Smith, Li An-che, Philipp Farb, et autres), bien qu'ils prétendirent poliment croire que Mme Benedict, titulaire d'un doctorat, avait fait un « travail de terrain inadéquat », c'est-à-dire qu'elle aurait dit la vérité, si elle n'avait pas été incompetente, incapable et irresponsable. Je n'ai pas besoin de dire que *Patterns of Culture* était habilement adapté aux opinions et aux superstitions ayant cours dans les années 1930, et conçu pour endormir les esprits de ses lecteurs.)

Cette tentative de minimiser la nature biologique des hommes est paradoxale chez des auteurs qui non seulement reconnaissent que la plus grande part de la conduite humaine est déterminée par des instincts et des tropismes qui sont largement subconscients, mais qui restreignent la fonction de la raison jusqu'à la rendre presque sans effet sur le cours de l'histoire. On nous dit – et la proposition est illustrée par des exemples tirés de l'histoire de notre race – que les grands hommes, qui déterminent les événements au lieu d'en parler ou d'écrire sur eux, ont une « perception » ou un instinct qui leur permet de prendre des décisions justes avec si peu de confiance en leurs pouvoirs rationnels qu'ils peuvent ne pas savoir pourquoi ils ont pris la décision qui les a menés à la victoire ou au succès dans une entreprise donnée. Leur force vient, non de pouvoirs supérieurs de cognition ou de réflexion, mais de la foi en leur propre destinée. Le problème psychologique ne peut pas être analysé ici (28), mais si nous acceptons l'affirmation que même les plus grands hommes sont fondamentalement irrationnels, nous attribuons ainsi à l'hérédité un pouvoir absolu sur la conduite humaine, dont elle devient le seul déterminant, car il est hors de question que chez tous les mammifères, y compris les hommes, les instincts sont innés et génétiquement transmis. La conclusion logique à tirer de la psychologie de Spengler, par conséquent, est que la race biologique est suprêmement importante. Si l'on admet que « la race que l'on sent en soi » est ce qui compte, ce que l'on sent (à la différence de ce qu'on peut simuler) est génétiquement déterminé.

(28. Un bon exemple peut être vu dans les généraux qui sont crédités de génie, comme Napoléon et George Patton, qui semblent prendre leurs décisions stratégiques et tactiques par un sentiment instinctif de la situation et prendre des risques qui font blêmir leurs états-majors, mais qui sont victorieux parce qu'ils ont senti ou calculé les réactions de l'ennemi plus exactement que leurs subordonnés. Avant de supposer que de tels hommes agissent par instinct supra-rationnel, nous devons être certains que ce qui est impliqué n'est pas un pouvoir phénoménal de résoudre rapidement des problèmes extrêmement complexes – un pouvoir comparable en ce sens aux opérations mentales d'un « calculateur prodige », qui accomplit des calculs arithmétiques et mathématiques avec une aisance et une rapidité qui nous

stupéfient, mais qui ne connaît certainement pas la réponse par instinct. La décision d'Hitler d'envoyer des troupes en Rhénanie en 1936 contre les protestations de tous ses diplomates et généraux, qui prédisaient un désastre certain, fut autrefois regardée comme une preuve de pouvoirs mystiquement intuitifs, mais nous pouvons voir maintenant qu'il avait estimé la situation politique en France plus exactement que ses experts. Même un psychologue aussi perspicace que Jung fut trompé par ce qui était probablement une opération strictement rationnelle par un esprit extraordinairement lucide.)

La dénonciation par Yockey de la « pensée raciale matérialiste » a une certaine base dans l'état lamentablement élémentaire de notre connaissance actuelle de la génétique raciale, qui peut être comparée à l'état de la science de la chimie à la mort de Lavoisier. Les lois naturelles qui déterminent la transmission des caractéristiques physiologiques, comme la couleur des yeux ou la sensibilité olfactive, sont assez bien attestées, mais nous sommes loin d'être capables d'identifier les génotypes *raciaux*. Le problème est d'une énorme complexité, et est de plus compliqué par les tendances migratoires et aventureuses de notre propre race. Chacun sait, par exemple, que les Chinois sont des Mongols, mais peu de gens savent que même à une date aussi tardive que le IV^e siècle il y eut au moins un Empereur chinois (Ming) qui était manifestement un Nordique, avec des yeux bleus, des cheveux blonds, et une grande barbe jaune. Même ces traits distinctifs ne sont pas nécessairement associés – chacun a vu des gens avec des yeux bleus et des cheveux noirs, par exemple – et personne ne sera étonné de trouver en Chine des portraits d'hommes dont « le visage plat est mongoloïde, mais les yeux grands ouverts sont européens » (29). Il y a de nombreux hybrides et les traits raciaux sont souvent mélangés inextricablement – un fait qui impressionne fortement les « intellectuels » irréfléchis qui, en fait, s'ils avaient vécu à l'époque de Lavoisier, auraient sans doute réclamé une législation pour interdire la discrimination pour la raison que les quatre éléments connus, la terre, l'air, le feu, et l'eau, n'existent pas à l'état pur, d'où il s'ensuit qu'il est méchant de reconnaître des différences entre eux et de se baigner dans l'eau plutôt que dans la boue ou dans un feu de joie.

(29. La phrase est du livre du Pr. Otto München-Helfen, *The World of the Huns* (Berkeley, 1973), p. 372, où on peut trouver d'autres exemples de mélange racial en Chine dans les premiers siècles de notre ère.)

Bien que nous pouvons, dans certaines limites, déterminer la transmission et l'héritage des traits physiques, et bien que nous savons que la capacité intellectuelle, telle qu'elle est montrée par les tests d'intelligence, est génétiquement déterminée, nous ne savons presque rien du mécanisme biologique qui transmet les éléments presque infiniment complexes de la conscience humaine et de l'être subconscient. Dans certains cas, du moins, les éléments psychiques peuvent être indépendants des éléments strictement physiologiques. Aucun anthropologue ou généticien ne peut expliquer le fait que certains Juifs, membres de la Race Supérieure de Yahvé, exhibent des caractéristiques physiques d'autres races. Les Juifs de Chine, par exemple, du moins pour des yeux occidentaux, semblent impossibles à distinguer des Mongoloïdes parmi lesquels ils résident, bien qu'ils soient spirituellement et mentalement des membres complets du Peuple-élu-par-lui-même. Nous devons supposer que les Juifs, qui ont préservé leur identité et leur cohésion raciales à travers tant de siècles, ont une connaissance empirique de la génétique beaucoup plus grande que la nôtre, mais *notre* connaissance est si limitée que nous ne pouvons ni confirmer ni désapprouver la terrifiante rodomontade du Dr. Alfred Nossig : « Une seule goutte de sang juif influence la mentalité de familles entières, même à travers une longue série de générations » (30).

(30. Bien que le livre de Nossig, *Integrales Judentum*, ait été publié simultanément à Vienne, Berlin et New York en 1922, il est maintenant extrêmement rare et n'a jamais été traduit en anglais. Nossig donne à ses compagnons juifs des conseils éminemment pratiques sur les moyens par lesquels ils peuvent le plus expéditivement atteindre le but et le dessein qui, comme il le dit, est implicite dans les enseignements de Moïse, c'est-à-dire la formation d'un Monde Unique sous leur domination. Reconnaissant que sa race contrôle à la fois le capitalisme et le socialisme, il appelle à une application coordonnée des deux forces pour remettre les *goyim* à leur place – ce qui, bien sûr, sera bon pour ces stupides animaux, s'ils sont dociles. La déclaration que j'ai traduite se trouve à la page 76, où le Dr. Nossig poursuit en affirmant que la « goutte » d'hérédité juive, une fois implantée dans un ancêtre, affectera les cellules cérébrales (*Gehirnganglien*) de ses descendants à travers de nombreuses générations ultérieures et les rendra ainsi sensibles aux idées juives d'internationalisme et de Monde Unique. Les personnes ayant cette hérédité contaminée, par conséquent, sont des *goyim* qui peuvent facilement être mobilisées comme auxiliaires et utilisées pour subjuguer leur propre race et la planète entière au bénéfice de ses Maîtres destinés. *Horresco referens.*)

Il y a une grande différence entre le concept de la race de Spengler et celui de Yockey. Bien que Spengler considère les Juifs comme étant un peuple magique imprégné d'une vision-du-monde magique et donc instinctivement différent de nous (et donc à la limite incompréhensible pour nous), et bien qu'il sache que ce corps étranger, cette nation internationale, soit aujourd'hui, comme elle l'était pendant les siècles avant l'ère chrétienne, installée dans toutes les nations du monde qu'elle peut exploiter avec profit, il considère que l'antagonisme naturel entre les Juifs et leurs hôtes n'est pas fondamentalement déterminé par la race biologique, mais plutôt par la phase de civilisation, les Juifs représentant une culture magique qui est beaucoup plus ancienne que la nôtre et aujourd'hui pétrifiée (d'où, bien sûr, la description par Toynbee des Juifs comme un « peuple fossile », en dépit de l'absurdité d'appliquer une telle phrase à une espèce qui est si active et si puissante et qui, c'est très possible, a une vitalité beaucoup plus grande que la nôtre). Spengler demandait à ses lecteurs de croire que les Juifs sont un peuple en voie de diminution et de désintégration, une force négligeable dans la politique mondiale et la lutte pour le pouvoir. J'ai toujours pensé que les calomnies des Juifs envers la mémoire de Spengler étaient un bon exemple de leur ingratitude habituelle envers leurs apologues les plus efficaces.

Yockey, instruit par des événements que Spengler ne put pas voir de son vivant, considère les Juifs comme la force dominante dans le monde de 1952. Il a très peu à dire, cependant, sur leur activité incessante à travers tous les siècles depuis qu'ils apparurent dans l'histoire, et il centre entièrement son attention sur le présent. Nous devons donc en reporter l'évaluation à une section ultérieure, et conclure notre discussion sur la théorie historique par le constat d'une déficience cruciale chez les deux auteurs.

LA GRANDE PSEUDOMORPHOSE

Il est étrange que Spengler, et encore plus étrange que Yockey, aient si peu à dire sur le principal exemple de ce qu'ils appellent « pseudomorphose », l'acceptation d'un élément étranger par une jeune culture, qui en conséquence tente de rendre sa *Weltanschauung* conforme à un modèle qui répugne à sa nature profonde. Comme nous l'avons noté plus haut, la dichotomie de Spengler entre les cultures « apolloniennes » et « faustiennes » lui fait considérer notre Renaissance comme un exemple d'une telle illusion, mais bien qu'il reconnaisse la culture « magique » comme totalement étrangère à la nôtre, il n'examine

jamais une pseudomorphose bien plus étonnante, l'imposition d'une religion magique à un peuple faustien. Et de tous les auteurs qui suivent la conception spenglerienne, seul Lawrence Brown eut le très grand mérite de percevoir les conséquences tragiques du fait que la culture de l'Europe moderne fut, dès ses débuts, contaminée par une religion levantine, de sorte qu'elle devint « une société dont les convictions intérieures ont été désespérément en désaccord avec les professions extérieures que les événements de l'histoire l'ont forcée à faire », produisant ainsi une tension spirituelle qui « a détruit la paix de l'esprit de chaque homme capable en Occident pendant un millier d'années ».

Il est vrai que le christianisme de l'Occident différait radicalement de tous les cultes chrétiens des débuts, incluant, bien sûr, celui qui au IV^e siècle conclut un marché avec le gouvernement despotique de l'Empire décadent qui était encore appelé romain, bien que les Romains, en pratique, étaient éteints depuis longtemps. Ce que Spengler appelle l'âme faustienne surchargea la religion sordide avec sa propre vision du monde, incorporant dans le culte ses propres concepts d'héroïsme, d'honneur personnel, de chevalerie, d'estime de la féminité, de plaisir à la beauté visuelle (que ce soit pour les femmes, l'architecture, ou les arts mimétiques), et l'amour de la poésie splendide, en même temps que la volonté-de-puissance raciale – des éléments qui étaient tous inconnus, ou expressément niés, des livres saints que l'Europe hérita du prolétariat abâtardi du monde antique pourrissant. Les véritables écritures du Christianisme occidental ne sont pas la Bible étrangère, mais la *Chanson de Roland*, *Tristan et Isolde*, le *Christias*, *Gersusalemme liberata*, le *Paradis perdu*, et les nombreuses autres épopées et romances d'une tradition grande et incomparablement belle qui se termine avec la *Morte d'Arthur* et les *Idylles du roi* de Tennyson – dont chacune aurait causé une attaque d'apoplexie chez Tertullien, Jérôme, Augustin et les autres « Pères de l'Eglise » vociférant ou bafouillant (31). Et la religion, ainsi mise en consonance avec l'éthos arien sur certains points, put absorber et prétendre monopoliser la moralité antérieure et à certains égards supérieure de notre race, et pendant un millénaire le culte domina tellement notre culture que l'Occident était la Chrétienté. Mais comme la proverbiale maison bâtie sur du sable, la structure élevée et pesante ne put survivre à l'effondrement de ses fondations (32).

(31. Pour quiconque a la patience et la force d'âme de lire judicieusement un honnête échantillonnage des laïus verbeux réunis dans les 380 volumes de la Patrologie de Migne, la vénération longtemps accordée à ce ramassis disparate d'aigrefins, de toqués et d'hallucinés apparaîtra incroyable. Pour un survol concis du caractère et de l'activité des « Pères », voir l'excellent *Forgery in Christianity* (New York, 1930) de Joseph Wheless. Mentir pour le Seigneur est un exercice normal de piété.)

(32. La désintégration d'une tradition établie depuis longtemps est toujours périlleuse pour une société civilisée et peut se révéler désastreuse. J'ai exprimé un dernier espoir que quelque chose pouvait être sauvé des ruines de la religion dans une brochure, *Christianity and the Survival of the West*, écrite en 1969 ; elle est maintenant disponible dans une seconde édition (avec une nouvelle postface, mais sans changement dans le texte) publiée en 1978 par Howard Allen Enterprises, Cap Canaveral, Floride.)

Le christianisme occidental, malheureusement, était encombré par sa Bible, qui ne pouvait pas être rejetée ou ignorée parce qu'on pensait qu'elle était le récit historique d'événements réels. En fait, il est probable que la raison principale pour laquelle nos ancêtres ignorants acceptèrent la religion de l'empire mourant qu'ils envahirent et démembrèrent fut que la religion différait de toutes les autres connues d'eux, du fait de sa simulation de l'historicité dans son livre saint, qui prétendait décrire des événements qui avaient eu lieu dans des parties

connues du monde à des moments spécifiques et qui avaient été vus par de nombreuses personnes, incluant les narrateurs supposés (33). Et la croyance selon laquelle le livre était un récit d'événements historiques ne peut qu'avoir affecté grandement – et tragiquement – le cours de notre civilisation.

(33. Une cause complémentaire fut l'impression produite sur les envahisseurs par l'architecture somptueuse, la technique superbe, la littérature splendide, l'art brillant, et l'organisation sociale élaborée qui avaient survécu depuis les premiers temps dans l'empire décadent. Il y eut des causes mineures, en particulier la dextérité verbale des missionnaires chrétiens, à laquelle certains ajoutaient une dextérité manuelle, comme Saint Poppo, qui utilisa un truc bien connu de vaudeville pour accomplir un miracle devant Harald Blastand (« à la dent bleue »), roi du Danemark, et gagna ainsi le païen au Christ. L'impitoyable conquête de Charlemagne contre les Saxons apparut pour les gens crédules comme une preuve de la supériorité de sa religion plutôt que des ressources militaires de son grand royaume.)

La Bible était un incubateur dont le christianisme occidental ne pouvait pas se débarrasser. La collection d'histoires qui avaient été rassemblées à la fin du III^e siècle par des évangélistes ineptes, qui avaient été trop négligents pour supprimer même les contradictions les plus flagrantes entre ou même à l'intérieur des fragments qu'ils choisirent avec un œil sur le marché immédiat du salut, avait été rendue canonique par des décrets impériaux et par la persécution sans pitié des nombreuses sectes chrétiennes qui avaient d'autres évangiles (34). À l'époque où le culte avait été accepté par la plupart des peuples nordiques, des copies du texte latin de la « parole de Dieu » avaient été disséminées dans toute l'Europe, et il était bien trop tard pour expurger et corriger les histoires, sans parler d'assembler ou de composer un livre saint plus en accord avec notre psyché raciale. Et il y avait des limites à l'aptitude même du plus habile théologien pour donner aux textes une forme plus acceptable, à moins d'aller jusqu'à prétendre que les textes ne signifient pas ce qu'ils disent, mais qu'ils sont plutôt une sorte de cryptogramme avec un sens caché, et que la révélation de Dieu était en fait une sorte de concours d'énigmes avec la vie éternelle pour premier prix pour celui qui résoudrait ses devinettes et les tourments éternels comme punition pour celui qui donnerait une réponse incorrecte – et cela aurait permis à n'importe qui de lire dans le texte n'importe quel sens allégorique ou *soprasenso* mystique qui aurait été suggéré par son imagination ou son ambition. Ce qui pouvait être fait de mieux était de faire dépendre la doctrine et les pratiques de la religion non pas de textes embarrassants et irréconciliables, mais des décisions d'un Vicaire de Dieu qui avait une autorité ecclésiastique sur toute la Chrétienté, bien que même son pouvoir était étroitement limité par des droits acquis et des superstitions dominantes. Ce procédé avait de nombreux inconvénients, mais il rendait possible le développement du christianisme occidental.

(34. La secte chrétienne qui passa habilement un marché politique avec les despotes de l'empire décadent était une secte qui apportait avec elle l'Ancien Testament juif, et elle utilisa le pouvoir militaire qu'elle acquit ainsi pour extirper toutes les sectes chrétiennes rivales, incluant les nombreuses qui rejetaient la compilation juive ou qui identifiaient logiquement Yahvé à Satan. On ne sait pas dans quelle mesure les rusés Juifs contribuèrent activement au triomphe d'une secte qui leur assurait une position privilégiée dans la société et un profit interminable (plus une chance de continuer leur lamentation habituelle concernant la « persécution »). Nous ne devons pas regretter la suppression des sectes chrétiennes qui pratiquaient l'homosexualité, la promiscuité, l'inceste et l'anthropophagie sacrée, mais ce fut un désastre que les « orthodoxes » réussissent à exterminer les marcionites, qui, bien que

moins fanatiques et agressifs, étaient peut-être la plus grande des diverses sectes existant avant que la piété soit augmentée par le feu et l'épée. Marcion, bien que superstitieux, était suffisamment lucide pour percevoir la complète incompatibilité entre le livre juif et les doctrines même des évangiles qui avaient été inclus par les « orthodoxes » dans le Nouveau Testament de leur livre saint ; il était aussi révolté par la notion barbare d'un dieu supposément bon qui aurait fait tuer son fils. Il y avait de nombreuses autres sectes qui rejetaient les prétentions juives. Les marcionites survécurent clandestinement jusqu'au Ve siècle au moins, date à laquelle un rimailleur « orthodoxe », Prudence, déplore que le gouvernement n'ait pas encore réussi à les massacrer tous. Si le christianisme nous était parvenu sous la forme du marcionisme ou de l'une des sectes similaires, il serait inutile pour certains de nos contemporains d'inventer des sophismes ingénieux pour prétendre que le protagoniste du Nouveau Testament n'était pas un Juif. Un grand nombre d'évangiles que la faction victorieuse ne réussit pas à détruire entièrement ont été révélés par les papyri, et s'ils ne nous donnent pas une haute opinion de l'intelligence de leurs superstitieux auteurs, beaucoup d'entre eux auraient mieux servi notre peuple que ceux qui furent inclus dans la compilation « orthodoxe ».)

Aussi longtemps que la Papauté eut le pouvoir politique d'exterminer les dissidents (35), la religion donna à l'Europe une unité culturelle nécessaire, mais au XVI^e siècle les protestants devinrent suffisamment audacieux pour défier l'autorité du Vicaire en interprétant le sens de passages choisis de la supposée Parole de Dieu, et suffisamment nombreux pour obtenir l'appui de princes ambitieux qui avaient leurs propres armées. Ce fut le commencement de la fin. Un siècle de boucherie intensive n'aboutit qu'à produire une démonstration concluante que le féroce Dieu des chrétiens était devenu sénile ou cynique. Il avait été Jeannot-viens-là quand les Juifs voulaient s'emparer du pays des Cananéens, et il avait même stoppé le soleil dans sa course quotidienne au-dessus de la terre plate, à une hauteur d'environ 9.000 mètres – pour aider ses Bandits Elus à massacrer tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants, tous les bœufs, tous les moutons, et tous les ânes : « ils les massacrèrent tous avec le tranchant de l'épée ». Mais quand l'Antéchrist apparut en personne à Rome – ou en Allemagne – et engloutit les âmes par milliers, Yahvé ne leva pas le petit doigt ou ne dépêcha même pas un archange, sans parler de tripoter le système solaire pour aider ses Vrais Croyants à exterminer les Enfants du Diable, catholiques ou protestants. En même temps, la connaissance croissante du monde réel rendit les mythes chrétiens incroyables et ridicules. La religion retourna lentement à la misère prolétarienne de ses origines, en dépit des efforts des « conservateurs » pour consolider une tradition séculaire qui semblait indispensable à la préservation d'une société civilisée (36).

(35. Des hérétiques apparurent constamment durant le Moyen Age, mais en groupes suffisamment petits pour être convenablement traités par de saints feux de joie, et seuls les Albigeois furent suffisamment nombreux et riches pour provoquer l'envoi d'une véritable Croisade. Une intéressante tentative pour rafistoler la religion est fournie par la seule copie survivante de *De duobus principiis*, qui a été découvert et publié trop récemment pour être mentionné dans les manuels habituels. L'auteur anonyme était dégoûté par la grossière immoralité de l'Ancien Testament et il voyait aussi l'absurdité de l'affirmation chrétienne conventionnelle selon laquelle un dieu qui manquait du pouvoir ou de la volonté pour écraser le Diable était à la fois omnipotent et juste ; dans la seconde moitié de son traité, cependant, il tente de sauver les portions du Nouveau Testament qui étaient émotionnellement satisfaisantes pour lui. De meilleurs esprits existèrent aussi pendant le Moyen Age, comme le prouve la renommée du traité *De tribus impostoribus*, qui fut attribué à Frédéric II de Hohenstaufen et à d'autres qui auraient pu l'écrire, mais ils se contentèrent de sourire avec

dédain ou compassion devant la ferveur passionnée des trois imposteurs (Moses, Jésus, Mahomet), et ils s'abstinrent prudemment de dénoncer ce que Mellin de Saint-Gelais appelait « la créance et estude / de l'ignorante et sotte multitude ».)

(36. *Vulgus vult decipi, ergo decipiatur* est un aphorisme médiéval qui fut sans doute répété par de nombreux ecclésiastiques éclairés avant le cardinal Carafa et par certains autres qui transcendaient leurs intérêts professionnels, mais c'est seulement après le choc séismique de la Révolution Française que le souci du maintien de l'ordre social devint une considération majeure pour persuader les hommes instruits de donner une adhésion extérieure à un culte auquel ils ne pouvaient croire. Il semble impossible de déterminer si, en règle générale, les religions « révélées » empêchent par la crainte davantage de crimes qu'ils n'en incitent par le fanatisme, mais, étant donné l'état de notre société au XVIIe siècle, le célèbre cardinal Dubois avait peut-être raison lorsqu'il affirmait qu'un dieu est un père fouettard indispensable qui doit être brandi afin de pousser les masses à un semblant de comportement civilisé. Cette question, cependant, ne peut pas nous préoccuper ici, car elle est hors de propos. Nous sommes des hommes de l'Occident, qui ne peuvent pas croire, bien qu'étant rationnels, que les faits peuvent être établis en décidant de ce qui est plus utile socialement ou de ce qui flatte le plus fortement notre fantaisie.)

Même à sa meilleure époque, cependant, le christianisme déforma puissamment et, en fait, dans des proportions immenses, notre culture. Comme tous les hommes instruits le savent, le christianisme est essentiellement une version judaïsée du zoroastrisme, comme cela est en fait impliqué dans l'une des légendes acceptées concernant la nativité de son Dieu Sauveur, dont on dit que les prêtres zoroastriens (les *magas*) étaient dans l'attente. Le culte zoroastrien, réputé fondé par un Zarathoustra, qui, comme cela est de rigueur pour tous les Sauveurs, était né d'une vierge divinement fécondée (ou, ce qui est légèrement plus miraculeux, de plusieurs vierges simultanément), fut l'archétype de toutes les « religions universelles », dont seul Toynbee semble avoir perçu l'importance comme force qui contredit et déforme la culture native d'un peuple. Il introduisit quelques notions très particulières et marquantes qui ont été profondément délétères pour toutes les races influencées par elles. Il nous suffit de mentionner deux points capitaux.

Le zoroastrisme (et, bien sûr, son *rifacimento* chrétien) est un dualisme qui postule l'existence de deux dieux extrêmement puissants, dont chacun serait omnipotent sans le pouvoir de l'autre : un dieu bon (Ahura-Mazda, Jéhovah), qui est engagé dans une guerre continuelle pour le pouvoir suprême avec un dieu *mauvais* (Ahriman, Satan), avec l'étrange conséquence que bien que le dieu bon soit soutenu par son fils probablement puissant (Mithra, Jésus) et commande à des légions de preux archanges, et que le dieu mauvais puisse rassembler des légions de vaillants démons, incluant *tous* les dieux précédemment adorés par les hommes, les deux antagonistes doivent recruter des renforts dans la piteuse race des mortels et par conséquent lutter pour la possession des âmes individuelles. Le conflit cosmique entre les deux dieux est un conflit désespéré, une guerre sainte menée avec toutes leurs ressources et causant des dévastations et des souffrances infinies sur terre, bien que, assez curieusement, le résultat soit connu à l'avance et que chacun sache que le dieu bon triomphera à la fin et passera le reste de l'éternité à tourmenter joyeusement son adversaire captif ainsi que tous les adeptes méchamment loyaux et infortunés de ce monarque.

Ce dualisme paradoxal et étonnant a contaminé toute la pensée de notre civilisation occidentale, religieuse tout comme séculière (37). Il a inspiré une série interminable de guerres saintes, pas seulement pour exterminer les protestants, les catholiques, ou d'autres

agents religieux de Satan, mais aussi, avec une religiosité également frénétique, pour annihiler ou asservir des nations sataniquement mauvaises (aux Etats-Unis, successivement les Sudistes, les Espagnols (38), et les Allemands). Je n'ai pas besoin de remarquer que le dualisme a survécu aux superstitions concernant le surnaturel, superstitions dont il venait, et qu'il inspire des cultes ostensiblement non-religieux, comme dans la guerre sainte des marxistes contre les capitalistes ou les fascistes diaboliquement mauvais ; et il va sans dire que quand les zombies sortent des fosses d'aisance de Harvard ou de Yale pour huer le professeur Jensen ou le professeur Shockley et l'empêcher de faire entendre la voix de la raison aux hommes sains qui peuvent rester dans les ruines académiques, les créatures ignorantes ont le sentiment de combattre le Diable et seule leur couardise native les empêche de démembrer les savants pour les ramener dans la foi que les faits de la nature peuvent être altérés (39). Et, d'autre part, chacun peut voir que les missionnaires qui étaient jadis envoyés à l'étranger pour embêter les indigènes d'Asie et d'Afrique et « sauver des âmes » ont été remplacés par les gangs bien plus pernicioeux des « bonnes âmes », qui nous pillent au bénéfice de « nations sous-développées » et qui, pour autant qu'ils ne soient pas de simples racketteurs, doivent être soutenus par la croyance qu'ils se recommandent d'un Jéhovah auquel ils ne croient plus.

(37. Il est vrai qu'aujourd'hui de nombreux chrétiens, qui ne lisent pas leur livre saint ou qui le lisent dans un brouillard émotionnel, croient sincèrement que leur religion est un monothéisme, ayant été persuadés de cela par d'adroits théologiens qui exploitent la notion dominante qu'un monothéisme est, pour quelque raison, un culte « supérieur » et « plus pur » qu'un polythéisme, satisfaisant ainsi les intérêts des Juifs, qui ont prétendu être monothéistes dès qu'ils perçurent, aux second et premier siècles av. J.C., les énormes avantages de prétendre impudemment que leur déité tribale, Yahvé, était la Providence, ou l'*animus mundi*, du stoïcisme gréco-romain. Quand les chrétiens commencèrent à nier l'existence de Jupiter, Mars, Venus, Isis, Tanit, et de tous les innombrables autres dieux du passé, et à les regarder comme de simples mythes ou illusions, ils rejetèrent le témoignage explicite des « Pères de l'Eglise », et de leur livre saint, qu'ils dénonçaient ainsi comme peu fiable. La religion aurait sans doute pu survivre à cette amputation, mais quand les chrétiens éliminèrent Satan pour rendre leur religion vraiment monothéiste, ils la rendirent intrinsèquement incroyable. La faillite conséquente du culte fut ébauchée avec humour par un théologien français (J. Turmel), dont le traité urbain fut traduit en anglais sous le titre *The Life of the Devil* (New York, 1930), et publié sous un pseudonyme, « Louis Coulange ».)

(38. Certains des promoteurs de la guerre hispano-américaine avaient sans doute le but rationnel de s'emparer de Cuba, de Porto Rico, et d'autres possessions espagnoles pour l'expansion et la colonisation américaines, mais l'enthousiasme pour la guerre fut stimulé par la proclamation d'un *djihad*, comme cela avait été fait dans l'inadmissible guerre d'agression contre les Etats sudistes. Les Espagnols furent décrits comme de diaboliques monstres de cruauté, et au moins un militaire gagna une grande popularité quand la presse rapporta qu'il avait promis de tuer un si grand nombre de ces démons que l'espagnol serait la seule langue parlée en enfer dans les cinquante prochaines années. La prompte défaite de notre adversaire désespérément faible empêcha la satisfaction du fanatisme chrétien et de la soif de sang qui avaient été excités par la propagande, mais les professions d'un but moral élevé conduisirent les Etats-Unis à abandonner une partie des dépouilles de la guerre qu'il avait gagnées en « libérant » Cuba, pour faire apparaître l'agression comme altruiste.)

(39. En Angleterre, le professeur Eysenck, alors qu'il faisait un cours sur un sujet strictement scientifique qui déplait aux Juifs, fut agressé et sérieusement blessé par une bande de racailles lâchée dans l'Université de Londres.)

Le dualisme zoroastrien rend les esprits faibles sensibles aux hallucinations par lesquelles ils identifient leurs intérêts ou souhaits à la cause du Dieu Bon et s'excitent avec une haine aveugle et meurtrière envers leurs adversaires ou rivaux (qui peuvent avoir la même hallucination les concernant) considérés comme les agents irrémédiablement malfaisants du Dieu Mauvais, qui doivent être conduits par tous les moyens, honnêtes ou ignobles, à la perdition à laquelle ils sont voués. Et rien d'essentiel n'est changé en remplaçant Ahura-Mazda/Jéhovah par une abstraction telle que la « démocratie », et en remplaçant Ahriman/Satan par une autre telle que l'« aristocratie » (40). Assez ironiquement, ce dualisme pernicieux, qui nous est parvenu par les Juifs, domine maintenant la réaction contre la suzeraineté juive, car la plupart des antagonistes des Juifs les identifient *ad nauseam* à la « Synagogue de Satan », etc., alors que ceux qui ne le font pas considèrent habituellement les Juifs comme un peuple intrinsèquement et presque surnaturellement mauvais, au lieu de les considérer rationnellement comme une race spécialisée qui, étant une minorité parmi tous les peuples qu'elle parasite, a appris que sa volonté-de-puissance doit être exprimée par la ruse plutôt que par une force non déguisée de son cru – une race, de plus, qui considère naturellement ses propres intérêts et buts comme justes et justifiés, soit par une alliance avec une déité, soit par sa propre supériorité intellectuelle, un peu comme nos ancêtres qui ne ressentaient aucun remords lorsqu'ils enlevaient un continent aux aborigènes, confiants dans leur propre supériorité manifeste, bien que certains d'entre eux étaient assez stupides pour penser que les Indiens devaient être inspirés par le Diable en tentant de garder la possession de leurs territoires de chasse. Tant que nos esprits seront obscurcis par le mythe zoroastrien, nous serons incapables d'une pensée rationnelle concernant notre propre survie.

(40. Cette forme particulière de la superstition est implicite dans les innombrables écrits qui déforment l'histoire pour cadrer avec un certain modèle de « progrès social », mais le lecteur trouvera à la fois amusant et instructif un spécimen particulièrement clair : Frederic Huidekoper, *Judaism at Rome*, New York, 5^e éd., 1883. Ce récit d'un combat entre les méchants « aristocrates » et le « parti du progrès » au cœur pur (qui, bien sûr, était inspiré et conduit par la Race de Dieu) représente, pour ainsi dire, le virus à l'état pur.)

Une seconde innovation marquante du zoroastrisme fut la notion bizarre de la « conversion » religieuse, dont l'importation apparaît clairement dans la tradition selon laquelle le premier converti de Zarathoustra fut un Touranien, c'est-à-dire qu'un Turco-mongol fut transformé par la magie psychique en un Aryen et même plus qu'un Aryen. Par le simple acte de croire les histoires que Zoroastre lui raconta, cet étranger rejoignit l'Armée de Dieu et atteignit une position élevée que les Aryens ne pouvaient atteindre qu'en croyant les mêmes histoires, alors que les Aryens qui étaient moins facilement fascinés par la diatribe évangélique restaient des serviteurs de Satan, les ennemis mortels de Dieu, et devaient être exterminés aussi vite que possible par les Aryens, les Touraniens, les Mongols, les Sémites et les autres dont les esprits s'étaient ouverts à l'Evangile. L'effet évident de cette superstition fut de détruire la conscience du fait biologique de la race et de le remplacer par une illusion qui ne pouvait que hâter le suicide racial des Aryens (41).

(41. Hâté, pas initié, parce que les hommes de notre race, partout où ils se sont établis dans le monde, sont incapables de se tenir à distance des femmes des races natives. Cette stupidité lascive, sans aucun doute, est aussi universelle que le désir masculin, et une race supérieure

peut même considérer le fait de s'y adonner comme une preuve de sa propre supériorité. Le grand roi égyptien de la XII^e Dynastie, Sésostris III (Khakaure), qui instaura des patrouilles frontalières pour empêcher l'infiltration en Egypte des Nubiens venant des territoires conquis, dans les inscriptions où il souligne lui-même l'infériorité raciale des Noirs, se vante d'avoir « capturé leurs femmes » et de les avoir « emmenées », sans doute comme esclaves en Egypte, sans prévoir les terribles conséquences de l'inévitable métissage.)

L'idée insensée selon laquelle n'importe quel anthropoïde peut être miraculeusement « converti » à la « justice » en étant poussé à croire le mythe dualiste engendre logiquement un désir mystique pour un « Seul Monde », dans lequel le massacre massif des méchants Incroyants forcera les survivants de toutes races à s'unir dans l'adoration de Jésus ou de la Démocratie et à vivre ainsi dans un Ciel sur la Terre. Le rêve idiot d'une unification spirituelle potentielle explique l'usage actuel du terme « toute l'humanité », qui n'est intelligible qu'en parallèle avec des classifications comme « tous les marsupiaux » ou « tous les carnivores », avec une connotation mystique qui inspire un respect inconsidéré chez beaucoup de nos contemporains, et puisque la fantaisie est, bien sûr, biologiquement impossible (42), quelques esprits enfantins, perturbés par un aperçu de la réalité, bouillonnent jusqu'à ce qu'ils atteignent l'état du fameux expert de la « santé mentale », Brock Chisholm, dont l'esprit malade désirait l'extermination des hommes blancs pour que le globe entier puisse être habité par des bâtards café-au-lait et stupides rendus vertueux par leur égalité dans la misère.

(42. Personne n'aurait jamais pu être crédule au point de croire les affirmations des missionnaires selon lesquelles ils « sauvaient les âmes » en transformant les sauvages ou les Orientaux en chrétiens. Tout ce que les saints hommes accomplirent par les harangues et la corruption (appuyées par l'incontestable supériorité de notre race haïe qui se manifestait par des choses comme les fusils à répétition et le courage discipliné des régiments britanniques) fut d'induire un assentiment extérieur à des affirmations que l'esprit natif était intrinsèquement incapable de comprendre et qu'il transforma en idées acceptables pour des cerveaux de formation très différente des nôtres. Il était naturel et inévitable que quand les sauvages virent notre race devenir folle au point d'abandonner ses possessions coloniales, le « christianisme » de ceux qui ne revinrent pas immédiatement à leurs cultes natifs devint ce qu'ils en avaient toujours compris, un genre particulier de charabia. Pour une bonne vue d'ensemble de ces développements, voir *Postchristianity in Africa*, par G.C. Oosthuizen, Grand Rapids, Michigan, 1968. Cette étude « anthropologique » est la plus instructive parce qu'elle est écrite par un chrétien, qui ne peut naturellement pas comprendre les causes réelles des événements qu'il décrit.)

La croyance dans la magie psychique de la « conversion », de plus, ouvrit la voie au bolchevisme qui atteignit son plein développement dans le christianisme, la notion dévastatrice selon laquelle la Foi – une foi qui est aussi irréfléchie et de préférence aussi inconsciente que la « foi » d'un légume ou d'un grain de moutarde – était la chose importante, de sorte qu'un paysan ignorant, un pêcheur illettré, ou le prolétaire le plus vil pouvait se rendre supérieur au plus noble, au plus brave et au plus sage des hommes – et, assurés de la faveur d'un dieu qui hait tellement le savoir et la raison qu'il « transformera en folie la sagesse de ce monde », les simples et les crétins, étant devenus de Vrais Croyants, pouvaient savourer à l'avance les délices de regarder, quand les derniers seront devenus les premiers, leurs supérieurs souffrir les plus atroces tourments pour l'éternité. Aucune idée, aucun poison mental ne pourrait être plus efficace pour détruire la culture et même la santé mentale du peuple dans lequel il a été injecté (43). Et le poison, destructeur de toute stabilité sociale et

donc de la civilisation elle-même, survécut à la mythologie dont il sortait et persiste aujourd'hui dans les « libéraux » qui se lamentent sur les « sous-privilegiés », lèchent les bottes des sauvages, et demandent une « société ouverte » qui soit perpétuellement remuée afin que la lie du fond puisse devenir l'écume du sommet.

(43. A quel point cette stupidité était étrangère à la mentalité de notre race est montré par le fait que, professant croire en elle, ils commencèrent promptement à raisonner sur la Foi et érigèrent la vaste structure intellectuelle de la Scolastique, « comme si raison et foi pouvaient trotter de concert », ainsi que commente sardoniquement Maurice Garçon. Le résultat final, bien sûr, fut le nominalisme et la chute de la *Weltanschauung* médiévale et finalement de la religion étrangère qui avait été incorporée en elle.)

Ayant noté ces deux éléments cardinaux du zoroastrisme et des religions qui en sont dérivées, nous n'avons pas besoin d'en mentionner d'autres, car la question historique vitale est de savoir si ce culte pernicieux était d'origine aryenne ou un mécanisme étranger. Ce qui est certain, c'est qu'il devint la religion des Perses. Il était la religion de Darius le Grand, qui se vantait d'être un « Aryen entre les Aryens » et qui attribuait modestement ses victoires à l'aide d'Ahura-Mazda. Il était la religion de son fils, Xerxès, dont l'esprit était si aveuglé par le fanatisme qu'il se vantait d'avoir détruit les temples de l'acropole d'Athènes, où les Grecs adoraient de méchants démons, et avait ordonné aux Grecs ignorants d'adorer son Seul Vrai Dieu (44). Il est également vrai que toutes les premières légendes concernant Zarathoustra disent ou impliquent qu'il était un Aryen, bien qu'il puisse être significatif que sa nativité miraculeuse soit supposée avoir eu lieu dans de nombreux pays différents, et qu'il soit toujours décrit comme un prophète itinérant qui n'était pas natif de la région dans laquelle il commença à proclamer son évangile et à sauver les âmes des hommes. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que le seul nom que les fidèles de Zoroastre se donnaient à l'époque de l'Empire perse, autant que nous le sachions, était *Airyavo danghavo*, des mots qui signifient littéralement « les peuples ariens ». Cette présomptueuse appellation est évidemment fautive dans un sens ethnique, car elle exclut les peuples ariens de l'Inde, qui étaient spécifiquement maudits en tant qu'adorateurs des démons, et inclut les nombreux non-Aryens qui avaient choisi d'être « sauvés » et qui avaient rejoint l'Elu en croyant ou en prétendant croire les évangiles de Zarathoustra. Si le terme que les Mages choisirent pour leur culte n'était pas simplement une fausseté impudente, il devait venir d'un usage calculé du mot *arya* (45) dans son sens non-racial, « noble, excellent » : puisque les adorateurs du dieu bon doivent être des gens bons et moralement supérieurs, ils pouvaient être appelés « les gens excellents ». Cela rendrait le nom comparable à la fameuse astuce verbale par laquelle les « Pères de l'Eglise », dans une époque de suprématie militaire, appelèrent leurs adeptes disparates « soldats du Christ », afin que les non-chrétiens puissent être dédaigneusement appelés « païens » (*pagani*, « paysans, péquenards ») (46).

(44. Xerxès ne mentionne pas spécifiquement Athènes, peut-être parce que le nom peut porter la suggestion impie que Dieu devait faire la sieste quand les Grecs, bien que désespérément inférieurs en nombre et en ressources, détruisirent sa flotte et le firent précipitamment traverser l'Hellespont, mais l'allusion est indubitable. Le texte de son inscription (translittérée du cunéiforme en caractères romains) peut facilement être trouvé dans le livre du Pr. Roland G. Kent, *Old Persian*, New Haven, 1953.)

(45. Je donne la forme sanscrite bien-connue, d'où vient notre mot « Aryen » ; en avestique, le dialecte du livre saint zoroastrien, le mot devient *airya*, comme dans la phrase que j'ai citée plus haut.)

(46. Originellement, un *paganus* était un habitant d'un district rural (*pagus*) par opposition à un citadin à une époque où tous les propriétaires terriens prospères dans la campagne étaient citoyens d'une ville, de sorte que le mot avait à peu près la connotation de notre « rustique ». Dans la dernière partie du I^{er} siècle, il acquit le sens de « civil, homme ordinaire » (excluant les personnes d'un certain rang social) et était souvent opposé à *miles* (« soldat ») ; dans le Bas-Empire, les agents de la police secrète, qui se déguisaient en individus des basses classes, fréquentaient les *pagano ritu*, c'est-à-dire comme des « policiers en civil ». Mais sous le Dominat, le statut des campagnards (*pagani*, au premier sens du mot) tomba progressivement jusqu'au servage, d'où la force particulière de la propagande des « Pères ». L'astuce est masquée par l'explication chrétienne selon laquelle les croyances « païennes » persistèrent le plus longtemps dans les campagnes, ce qui a un certain fondement en fait (les campagnards, par nécessité, restent proches de la nature), mais ne doit pas nous aveugler sur l'origine du sens religieux dans cette habile propagande.)

Le dualisme zoroastrien fut accepté par les Aryens de Perse (47), qui répudièrent violemment leurs propres dieux, vraisemblablement védiques, un peu comme le christianisme fut accepté par les peuples nordiques de l'Europe, qui répudièrent Odin, Thor et leurs autres dieux, comme étant de méchants agents de Satan. Le christianisme était, bien sûr, un culte oriental, et l'analogie rend difficile de croire que son antécédent zoroastrien était d'origine aryenne.

(47. Il serait intéressant mais futile de spéculer sur l'usage de drogues hallucinatoires pour répandre l'Evangile. Le *haoma* zoroastrien a été identifié par R. Gordon Wasson (*Soma, Divine Mushroom of Immortality*, La Haye, 1968) comme étant un breuvage composé à partir de l'*Amanita muscaria*, l'un des champignons qui sont utilisés dans le monde entier pour produire des expériences religieuses et des visions de Dieu. Sur son usage quand les premiers chrétiens mangeaient symboliquement la chair de leur dieu, voir John Allegro, *The Sacred Mushroom and the Cross*, New York, 1970 – une étude très instructive, bien que les étymologies sumériennes et des langues ultérieures soient probablement trop sollicitées. A notre propre époque, comme c'est bien connu, les drogues sont utilisées par les évangélistes plus entreprenants pour induire la piété chez les victimes qu'ils vont chercher dans les colonies des groupes fanatiques.)

Il y a de nombreuses indications qu'il ne l'était pas. Une grande partie des preuves est trop compliquée pour être discutée ici, et il suffira de mentionner quelques essentiels. Le nom du Sauveur, quelle que soit la façon dont on l'épelle (*Zarathoustra*, *Zaratost*, *Zaratast*, etc.), n'est pas aisément explicable comme indo-européen et pourrait venir d'une autre langue. Il y a des raisons de croire que le livre saint du culte, l'*Avesta* (un titre qui n'est peut-être pas indo-européen), ne fut pas composé en perse, mais fut traduit en un dialecte perse tardif à partir d'une autre langue, probablement sémitique (48). Il est même possible qu'à l'époque de Darius la langue sacrée des écritures zoroastriennes et des liturgies récitées par les Mages était sémitique, car l'Empire perse avait trois langues officielles, le Vieux Persan, la langue native des souverains, l'élamite, respecté pour son ancienneté et encore parlé à Suse, et l'araméen, la langue sémitique qui était la plus largement connue dans tout le territoire perse et en-dehors de celui-ci, et qui, en conséquence, était la langue communément utilisée par les Perses dans l'administration de leur empire et dans la correspondance diplomatique avec les autres nations. Avant que le texte conservé de l'*Avesta* soit rédigé (49), les Grecs de l'Age Hellénistique qui s'intéressaient à la religion « perse » trouvèrent seulement des textes en araméen, la langue parlée par les prêtres zoroastriens de leur époque (50), et il est évidemment

possible que certains de ces textes aient été les originaux, datant de l'époque de l'Empire perse, et non des traductions, comme on le suppose généralement.

(48. Ceci était connu de Spengler (Vol. II, p. 168), qui se fie à des spécialistes en la matière, qui sont cités dans l'article auquel il se réfère dans une note en bas de page. Les preuves linguistiques sont confuses, mais l'avestique, le dialecte de l'*Avesta*, est apparenté au Vieux Persan, la langue des empereurs perses, un peu comme les divers Prakrits sont apparentés au sanscrit, et la déduction naturelle est que l'avestique est une forme dégradée et tardive du Vieux Persan, plutôt qu'un dialecte précoce de quelque région (la Bactriane ?) ou d'un hypothétique accent des Mèdes. Il ressemble au perse décadent des derniers jours de l'Empire, qui, cependant, précède de plusieurs siècles la date qui est attribuée par la plupart des spécialistes (par ex. Darmesteter dans la partie finale de l'introduction au troisième volume de sa version du *Zend-Avesta*) au texte conservé de l'*Avesta*. A mon avis, ceci est concluant. En supposant que certaines des *gathas* de l'*Avesta* représentent probablement des déclarations réellement faites par le prophète connu sous le nom de Zarathoustra, il ne s'ensuit pas que ces déclarations aient été faites en avestique. Il est probable que beaucoup des déclarations du Nouveau Testament furent faites en réalité par l'un ou l'autre des divers Jésus dont le protagoniste est une figure composite, mais personne ne croirait que ces agitateurs parlaient en grec à la populace juive.)

(49. Au 1^{er} siècle, d'après Darmesteter, que j'ai cité plus haut. D'autres spécialistes le placent au premier siècle avant J.C., c'est-à-dire à la fin de l'Age Hellénistique et, bien sûr, plus tard que les auteurs grecs en question.)

(50. Voir J. Bidez & F. Cumont, *Les Mages hellénisés*, Paris, 1973 (= 1938), en particulier pp. 35, 88-91 ; cf. pp. 34, 44. La traduction anglaise du livre de Cumont, *Religions orientales*, maintenant disponible, date de 1911, et est naturellement moins complète que sa quatrième édition (Paris, 1929) ; dans la traduction, il note que les textes zoroastriens étaient en araméen, mais par un étrange lapsus il parle dans un passage comme si les évangélistes de langue araméenne étaient des Perses, bien qu'il devait en savoir plus. Ceci est corrigé dans sa quatrième édition.)

Il y a une donnée significative qui ne semble pas avoir reçu l'attention qu'elle mérite. Comme chacun sait, les prêtres zoroastriens étaient toujours appelés mages, mais *mages* n'était pas un mot de signification religieuse à l'origine : c'était un terme ethnique qui désignait un certain peuple particulier qui vivait en Médie mais qui était d'une certaine manière distinct des Mèdes ordinaires, et durant les premiers siècles du zoroastrisme *seuls* les hommes de cette tribu particulière pouvaient être des prêtres et leur office sacré ne pouvait être transmis *que* par descendance héréditaire par les femmes (51). Ce fait est aussi stupéfiant que si dans l'Eglise Catholique Romaine le *seul* mot pour prêtre était « Irlandais », et que durant le Moyen Age *seul* un Irlandais de pur sang (c'est-à-dire ayant une mère et un père irlandais) pouvait accomplir les sacrements. Le mot de *mages*, je crois, crée une très forte présomption que les propagateurs de la religion n'étaient pas des Aryens (52). Ce pourrait être seulement une coïncidence que d'après une tradition dans le livre saint des Juifs (53) qui semble avoir une base historique dans des événements qui eurent lieu avant l'époque de Zarathoustra, des colonies de Juifs s'étaient implantées « dans les villes de Médie ». Mais comme la falsification et l'imposture ont toujours été des procédés juifs normaux, aucun poids ne peut être donné à leur affirmation que Zarathoustra était un Juif et qu'il écrivait en hébreu (54).

(51. D'où leur fameuse coutume d'engendrer leur progéniture par des rapports sexuels avec leurs mères, ou, si cela n'était pas possible, avec leurs sœurs.)

(52. Cela doit être distingué, bien sûr, de la coutume, commune parmi les Grecs, par laquelle le prêtre d'un temple ou d'un lieu sacré local était un descendant de la famille sur la terre de laquelle le sanctuaire était bâti, et aussi de la formation d'une caste de saints hommes professionnels, tels que les brahmanes de l'Inde.)

(53. 4 *Reg.* (= 2 *Rois*), 17.6 & 18.11)

(54. Voir les textes traduits du syriaque par Bidez & Cumont, op.cit., Vol. II, pp. 103-104, 129, 131, et les textes cités dans leur Vol. I, p. 50, nn. 3, 4. A la date où elle fut faite, l'affirmation des Juifs selon laquelle Zarathoustra était un Juif était sans doute une partie normale de ce que les auteurs, à propos d'une impudente tentative pour s'appropriier les Etrusques, appellent « la propagande juive pour imposer aux païens ses croyances » (Vol. I, p. 238), bien que le but pourrait avoir été plus communément d'embobiner les *goyim* ignorants en leur faisant croire en l'immense supériorité de la Race des Seigneurs de Yahvé. Les chrétiens falsifièrent naturellement de la même façon et concoctèrent des « preuves » selon lesquelles Zarathoustra avait été un prophète dans l'attente de leur Jésus ; voir op.cit., Vol. II, pp. 118, 127, 130, 135.)

La considération réellement fondamentale et convaincante est l'énorme différence entre la religion « universelle » et l'esprit de toutes les religions certainement aryennes dont nous avons une certaine connaissance, particulièrement la védique, la grecque et la nordique, que nous connaissons en détail. La divergence est si grande que même Toynbee se sentit obligé de conjecturer que Zarathoustra (qu'il considère comme un Aryen) doit avoir été instigué par un Juif (55).

(55. *A Study of History*, Vol. I, p. 81, n. 1.)

L'idée même de dieux *mauvais* est étrangère et répugnante pour l'esprit de toutes les religions authentiquement aryennes, qui ne sont jamais irrationnelles au point d'injecter des déités bonnes et mauvaises dans un univers où les concepts mêmes d'un « bien » moral et d'un « mal » moral sont indubitablement créés par les sociétés humaines pour leurs propres buts et ne correspondent absolument à rien dans le monde de la nature. La méchanceté ne peut exister que dans une société humaine donnée et ne peut être définie qu'en termes des standards de moralité que la société applique plus ou moins instinctivement aux relations entre ses propres membres. Seuls des esprits infantiles peuvent attribuer une iniquité morale aux ouragans, aux volcans, à la dynamite, et à d'autres phénomènes naturels qui peuvent nous être fatals ; des peuples primitifs, ignorants des causes, peuvent superstitieusement attribuer de tels phénomènes à des forces surnaturelles et peuvent imaginer des dieux qui sont indifférents au bien-être humain ou qui ont été courroucés par quelque offense supposée, mais tant qu'ils ont un vestige de rationalité ils n'imagineront pas des dieux qui sont intrinsèquement mauvais et qui cherchent à promouvoir la méchanceté. L'idée que des espèces animales (par ex. les serpents, les requins, les tigres) qui se défendent contre nous ou s'attaquent à nous, ou que des espèces d'êtres humains qui poursuivent leur propre avantage à notre détriment (par ex. les Japonais, les Juifs) sont méchantes parce qu'elles obéissent à la loi universelle de la vie est simplement irrationnelle. Et lorsqu'une meute de fanatiques prétend que tous les gens qui ne partagent pas leurs superstitions sont diaboliquement mauvais, ce sont des fous, aussi répandue que cette forme de folie puisse être. Le dualisme zoroastrien peut honnêtement être

appelé la maladie mentale la plus dévastatrice qui soit jamais devenue épidémique sur cette planète.

Les religions aryennes ne sont pas contaminées par cette obscure illusion (56). Leurs dieux, comme les forces de la nature, sont multiples et, ce qui est assez raisonnable, sont parfois apposés l'un à l'autre dans leurs relations avec les mortels. Vénus et Junon peuvent chacune travailler contre l'autre, de même que chaque jour la force d'attraction sexuelle entre en conflit avec la nécessité de la fidélité sexuelle qui fait du mariage une indispensable institution sociale. Dans la grande épopée de notre race, l'*Illiade*, qui relate une guerre à mort entre les Achéens et les Troyens, certains des dieux grecs favorisent une nation pendant que d'autres dieux grecs favorisent les ennemis des Grecs. Aucun Grec n'était irrationnel au point de croire qu'il n'y avait qu'un seul dieu et de dire ensuite « Gott mit uns ! » comme le font les chrétiens lorsqu'ils se lancent dans des guerres saintes les uns contre les autres. Dans la religion nordique, les Ases et les Vanes sont unis à Asgard, mais souvent en conflit les uns contre les autres, comme le sont les forces de la nature auxquelles les mortels sont soumis. L'esprit aryen n'aurait jamais pu concevoir, de son propre accord, une inversion aussi monstrueuse de la religion que celle qui apparaît dans le fanatisme dément des zoroastriens, qui transformèrent les dieux ariens en démons, et des chrétiens, qui transformèrent les dieux gracieux du panthéon gréco-romain en démons malveillants.

(56. Une vue générale des concepts de base des religions aryennes peut être trouvée dans le travail admirablement concis du Pr. Hans Günther, disponible dans une version anglaise de Vivian Bird et Roger Pearson, *The Religious Attitudes of the Indo-Europeans*, Londres, 1967. Je suis conscient du danger que nous pouvons identifier comme typiquement aryennes les qualités que nous, Aryens, admirons, mais une certaine objectivité peut être atteinte en considérant ce qui est admiré dans les grandes littératures de notre race.)

Les Aryens n'étaient pas stupides au point d'imaginer que leurs dieux étaient omnipotents ; leurs dieux sont bien plus puissants que nous, mais ils sont eux aussi soumis au Destin, la force impersonnelle qui est inhérente à la structure du monde physique. Ils n'étaient pas crédules au point de prendre les délires d'un *halluciné* ou les sophismes d'un théologien pour des révélations de la vérité : ils n'avaient pas d'évangiles, et chacun savait que les poètes et les scaldes étaient libres d'inventer ou de modifier les histoires des dieux, qui pouvaient être ni plus ni moins véridiques que les contes de fées. Les Aryens n'avaient pas la haine de la vie civilisée qui inspire la notion dualiste de la Foi, une croyance aveugle en certaines histoires par laquelle l'ignorance et la crédulité sont exaltées au-dessus du savoir et de la raison. Les Aryens respectaient les dieux qu'ils imaginaient, mais avec un respect de soi viril en même temps ; ils ne s'humiliaient pas et ne tremblaient pas devant des despotes célestes, comme le font les races ayant la mentalité d'esclaves du Proche-Orient.

L'esprit aryen est intrinsèquement aristocratique et héroïque. L'homme aryen, lorsqu'il est pleinement aryen, est conduit par une passion *spirituelle* à exceller (57), – à réaliser, quel qu'en soit le prix pour lui, la capacité de grandeur qu'il peut avoir en lui. Et si rationnellement il ne s'attend pas plus à trouver la perfection chez les dieux et les hommes que dans le monde de la réalité physique, il a d'une manière innée certains idéaux d'honneur personnel, d'honnêteté, et de compassion *virile* qui sont incompréhensibles aux autres races (58). Toutes ces caractéristiques, cependant, bien qu'elles soient la source de toute la grandeur que notre race a atteinte, rendent les Aryens vulnérables. La superstition même des hommes qui approchent notre idéal racial rend facile pour une race parasite ou pour nos propres éléments criminels de soulever contre nous le ressentiment de l'inférieur envers la supériorité et

d'exciter la jalousie et la malveillance dans les troupes prolétariens, faisant ainsi tomber notre société dans ce que Ortega y Gasset appelle « la révolte des masses ». Et les appels habiles à notre sens de la loyauté et de la compassion peuvent exciter, particulièrement chez les femmes, la sentimentalité irrationnelle qui ignore le fait qu'une société cohésive est un organisme et que, comme tous les organismes, elle ne peut vivre qu'en rejetant ses déchets – le fait déplaisant que, par les lois inaltérables de la biologie, nous, comme tous les mammifères, donnons naissance à des tarés et des inadaptés biologiques, qui doivent être éliminés, si l'espèce ne veut pas dégénérer jusqu'à l'extinction finale. Et ce que la lutte pour la vie fait automatiquement pour les autres mammifères, notre espèce, étant capable de raison et d'organisation sociale déterminée, doit le faire délibérément – ou périr.

(57. Comme dans l'*Iliade*, VI. 208, peut-être la ligne la plus mémorable de notre grande épopée, qui est répétée à XI. 784.)

(58. Un ouvrage excellent, qui nous permet de nous voir comme les autres nous voient, est *You Gentiles* de Maurice Samuel (New York, 1924 ; récemment réédité). Les Juifs ne ressentent que du mépris pour une race mentalement si inférieure que ses membres préfèrent rencontrer leurs ennemis dans un combat loyal au lieu de les poignarder dans le dos lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes ou de leur donner une coupe empoisonnée sous l'apparence de l'amitié. Et si nous considérons la matière objectivement, il se peut qu'ils aient raison : « c'est la supériorité de ma race sur la vôtre : la vôtre mourra, la mienne durera ». Farrère a formulé le seul critère biologiquement valable de supériorité. Je me souviens d'un professeur juif érudit qui ne *pouvait* pas comprendre qu'un respect chevaleresque pour des adversaires vaillants et honorables différerait des idées narquoises sur le pardon exposées dans certaines parties du pot-pourri du Nouveau Testament. A propos du canular sur les « six millions » que les Juifs utilisent pour tirer de l'argent aux Allemands que nous avons vaincus pour eux, il disait, avec une arrogante candeur : « Les stupides chrétiens pardonnent à leurs ennemis, alors que NOUS en tirons vengeance jusqu'à la dernière goutte de leur sang ». S'il a raison dans sa confiance en la supériorité de sa race, l'avenir le décidera – probablement l'avenir proche. Les autres races, inutile de le dire, nous méprisent aussi pour notre indulgence envers eux, chacune selon leurs propres standards, et attendent impatiemment la ruine que nous semblons déterminés à apporter sur nous-mêmes.)

La version chrétienne du dualisme zoroastrien fut judaïsée, et Ahura-Mazda fut remplacé par le dieu tribal des Juifs, Yahvé. En conséquence, notre race vécut pendant des siècles dans la terreur de la capricieuse et féroce déité de l'Ancien Testament, et aucune phrase n'est plus commune dans les harangues de nos saints hommes que la « *crainte* de Dieu ». Les chrétiens devaient croire qu'ils étaient à la merci du monstre surnaturel qui, par exemple, aliéna délibérément l'esprit d'un roi égyptien anonyme pour avoir l'occasion d'affliger toute la population manifestement innocente de l'Egypte de tous les maladies, pestes et désastres imaginables, tuant même les enfants des Egyptiens, afin que ses Juifs chéris puissent jubiler devant les tourments des *goyim*, qui furent manifestement rendus si stupides par leurs souffrances qu'ils permirent aux Juifs d'« emprunter » tous leurs biens de valeur, or, argent, bijoux, et même leurs vêtements, et ensuite de s'enfuir avec le butin. Yahvé, naturellement, suspendit la loi de la gravité suffisamment longtemps pour permettre aux escrocs de s'échapper avec les biens volés et de tendre un piège pour détruire davantage de *goyim*. Et la terrible déité est créditée de nombreux exploits similaires, tous aussi haineux et immoraux à tous points de vue, excepté, bien sûr, celui des Juifs qui la créèrent à leur propre image. Et les chrétiens sérieux pouvaient tirer peu de réconfort de l'histoire contée par leurs théologiens, selon laquelle le dieu sauvage s'était finalement repenti de sa gaffe d'avoir choisis les Juifs

pour chéris, car un homme sérieux doit trembler devant l'effroyable malveillance de l'hymne de haine juif qui clôt le Nouveau Testament et qui est l'histoire d'horreur favorite des chrétiens.

Les hommes doués de raison furent également déprimés d'apprendre de ce Nouveau Testament que Yahvé, s'étant repenti d'une gaffe et ayant décidé de laisser ses anciens chéris tuer son fils, accorda ses faveurs divines à la lie d'une population sordide, ignorante et sale de Palestine pour mettre en valeur ses nouveaux commandements, qui, très logiquement, poussa les Chrétiens Croyants à raffoler de tout ce qui est humble, inférieur, dégradé, malade, déformé et dégénéré.

Pour les Aryens, incluant, bien sûr, les peuples germaniques qui envahirent l'Empire moribond qui avait jadis été romain, le christianisme a été un poison pernicieux et peut-être fatal, une illusion qui força notre peuple à agir contre les dictats de leur propre nature biologique (59). S'il exista jamais une pseudomorphose dans l'histoire connue, en voilà une.

(59. Le christianisme fut aussi délétère pour notre race biologiquement, mais nous ne pouvons pas mesurer ni même estimer son effet dysgénique. Il encouragea certainement la préservation et la reproduction des inadaptés, et, par le monachisme ainsi que par la distribution de récompenses sociales, il inhiba la reproduction des hommes et des femmes supérieurs. Ayant donné aux Juifs une position privilégiée et les ayant enrichis, il facilita la pénétration juive de notre société par une ruse commune : les mâles aryens furent accrochés en leur offrant des Juives souriantes avec des dots généreuses ou considérables ; les Juives, bien que superficiellement aspergées d'eau bénite, avaient naturellement appris par les exemples inspirants d'Esther et de Judith que leur loyauté devait aller à leur race, et non pas au *goy* dont elles partageaient le lit et qu'elles manipuleraient dans l'intérêt de leur espèce. Une souche juive, peut-être bien aussi puissante que l'affirmait le Dr. Nossig (voir note 30 plus haut), fut ainsi implantée dans de nombreuses familles bien nées, nobles et même royales, et pourrait, comme certains croient, expliquer leur décadence, à la fois mentale et physique, comme cela survient fréquemment quand des souches génétiques incompatibles sont combinées. Mais les statistiques sur tous ces points manquent, et si nous les avions, nous nous trouverions seulement face à la tâche impossible de comparer ce qui est arrivé à ce qui serait arrivé si l'Europe sous les peuples germaniques avait adopté quelque autre (quelle autre ?) religion ou d'autres religions. Le livre de Charles Renouvier, *Uchronie* (Paris, 1876), distraira et découragera suffisamment ceux qui *doivent* spéculer sur l'incalculable.

Un auteur anonyme dans *Instauration* (août 1980) tenta d'expliquer psychologiquement l'un des effets les plus considérables et les plus curieux du christianisme sur notre race et notre civilisation. Quand nos ancêtres acceptèrent le culte magique, ils se croyaient à la merci d'un dieu capricieux et féroce qu'ils devaient apaiser et calmer en observant des tabous absurdes et en s'imposant une conduite non-naturelle que leurs instincts raciaux rejetaient. Ils avaient ainsi un sentiment de culpabilité sans savoir consciemment pourquoi. En ne péchant pas aux yeux de Yahvé, ils péchaient contre eux-mêmes. Ils étaient *biologiquement* coupables. C'est de ce conflit intérieur – venant de la réaction subconsciente de l'esprit devant le conflit perpétuel entre la nature innée d'un Aryen sain et la conduite que ses superstitions chrétiennes ou « libérales » exigent de lui – que vient le sentiment exaspérant de culpabilité personnelle et raciale qui est depuis des siècles et est encore aujourd'hui un incubateur noir et monstrueux sur les esprits de notre race. Cette explication pourrait bien être la bonne.)

SPENGLER CONTRE YOCKEY

J'ai tenté ci-dessus de présenter brièvement l'ampleur de la déformation culturelle qui a échappé à Spengler tout comme à Yockey, bien que, d'après leurs propres doctrines, elle fut l'imposition sur l'âme faustienne d'une idéologie magique, le produit d'une civilisation totalement étrangère. Spengler, cependant, qui va presque aussi loin que Toynbee dans la vision des Juifs comme un « peuple fossile », peut être défendu pour la raison qu'il considère que la culture faustienne de l'Occident surgit, vers l'an 900, parmi les peuples dominants qui vivaient alors en Europe, indifféremment de leurs diversités ethniques ou de leurs caractéristiques raciales, et que le christianisme était simplement un élément qui était entré dans cette culture. De ce point de vue, notre culture, pour le meilleur ou pour le pire, était aussi naturellement et inévitablement chrétienne que Napoléon était corse. Se demander ce que notre civilisation aurait été sans le christianisme est comme se demander ce que George Washington serait devenu, s'il était né de parents différents. Notre estimation de l'historiosophie de Spengler dépendra donc de notre acceptation ou de notre rejet de (a) sa conception d'une culture aussi largement indépendante de la race biologique, et (b) sa supposition que les Juifs en tant que tels n'ont pas eu une grande influence sur notre histoire.

Pour Yockey, une telle défense est impossible. Il suit Spengler, c'est vrai, dans sa doctrine générale de la race, mais il attribue aux Juifs, qu'il désigne fréquemment sous le nom de « déformeurs-de-culture », une vaste et décisive influence sur notre histoire récente, et puisqu'il n'affirme pas que leur pouvoir funeste soit un phénomène récent, il doit logiquement croire que celui-ci a été exercé contre nous durant les siècles précédents. S'il veut nous donner une compréhension philosophique du processus historique, il doit expliquer la nature, l'origine, et le développement de ce pouvoir – et manifestement une telle explication doit inclure l'examen des effets du christianisme sur notre peuple tout comme sur les Juifs qui, pour des buts que Yockey reconnaît comme hostiles, vécurent parmi lui.

Comme je l'ai dit plus haut, je ne suis pas là pour louer ou pour enterrer Yockey, mais simplement pour évaluer son œuvre. Il est clair, je crois, que comme exégèse de la causalité historique, *Imperium* et, bien sûr, sa suite sont radicalement défectueux, même concernant leurs propres prémisses. Ils ont d'autres valeurs. J'ai toujours pensé que *Imperium* était une lecture éclairante et même inspirante pour les jeunes hommes et femmes dont les esprits n'ont pas été irrémédiablement aveuglés par les superstitions dénaturantes inculquées dans les écoles publiques. Et les deux livres sont des études politiques, au sens originel et approprié de ce mot, non tel qu'il est utilisé dans notre grande ochlocratie en référence des concours de popularité périodiques entre Tweed & Co et Tweed Ltd que beaucoup d'Américains trouvent aussi excitants que des matchs de baseball.

PARTIE II

UNE SEULE EUROPE

Il y a un minimum de vérité dans le verbiage moisi concernant le « One World » qui excitait habituellement les clubs féminins. Il a toujours été évident qu'il existe une seule terre (1), mais bien qu'un Romain cultivé du 1^{er} siècle av. J.C. pouvait rêver d'un jour où les légions invincibles ajouteraient la Chine à l'Empire (2), il pouvait aussi penser que l'*œcoumène*, la partie habitée du globe, était composé, en pratique, de l'Empire romain et des territoires

voisins. Il était assuré que tout ce qui arrivait dans les régions plus éloignées, telles que l'Inde et la Chine, ne pouvait pas avoir d'effet possible sur *son* monde, excepté peut-être sur l'importation de produits de luxe rares et de curiosités.

(1. Puisque le fondement même de notre pensée rationnelle est notre perception de notre place dans l'univers, il est utile de noter que c'est seulement en 1978 qu'il devint absolument certain que la seule terre est aussi unique. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle en 1686 rendirent populaire la fantaisie populaire, qui avait été entretenue spéculativement par quelques philosophes grecs de l'Antiquité, selon laquelle il y avait de nombreuses planètes qui étaient sans doute habitées par des êtres comme nous-mêmes. Avec l'avancée de la connaissance astronomique, les possibilités furent réduites à deux planètes dans notre système solaire, Vénus et Mars, et c'est seulement quand les surfaces des deux eurent été clairement photographiées que nous sûmes à quel point nous sommes terriblement seuls dans l'univers. Certains de nos contemporains au cœur tendre se consolent maintenant avec des spéculations sur des habitants hypothétiques de planètes hypothétiques qui pourraient tourner autour de certaines étoiles. Tout à fait en-dehors des considérations pratiques selon lesquelles un vaisseau spatial, comme celui qui débarqua des hommes sur la lune, ne pourrait pas atteindre l'étoile la plus proche en moins de 700.000 ans, c'est une pure fantaisie. Comme cela fut dit de façon concise par le distingué biologiste australien, Sir John C. Eccles, « il n'y a pas de preuve que la vie ait commencé plus d'une seule fois » dans l'univers entier, et « les chances qu'il existe des êtres rationnels ailleurs dans l'univers sont si faibles qu'elles sont hors de question ». Ce fait, aussi important à sa manière que la révolution copernicienne, affectera profondément toute notre Weltanschauung dans les décennies à venir.)

(2. E.g., Lucain, I. 19.)

Les réalisations technologiques de notre race, qui nous rendirent maîtres du globe entier jusqu'à ce que nous succombions à une crise de manie suicidaire, produisirent, vers le début du XIXe siècle, « un seul monde », au sens où les événements n'importe où sur la planète affectaient d'une certaine manière les intérêts des grands empires coloniaux de Grande-Bretagne, de France et d'Espagne, et pouvaient concerner au plus haut point certaines des autres nations aryennes, comme l'Allemagne et les Etats-Unis. Les peuples des autres races étaient simplement des matières premières ; ils occupaient leurs territoires avec notre permission, soit parce qu'il n'aurait pas été profitable pour nous de les déposséder, soit parce que les jalousies réciproques des puissances coloniales auraient provoqué une guerre entre nations aryennes en cas d'annexion de la Chine ou du Maroc. Et puisque notre race semblait saine, il semblait assez raisonnable de prévoir que, avec la continuation de notre progrès et de notre expansion, les races inférieures s'éteindraient naturellement (3).

(3. Charles Darwin à W. Graham, 3 juillet 1881 : « Souvenez-vous combien les nations de l'Europe, il y a seulement quelques siècles, couraient le risque d'être submergées par les Turcs, et combien une telle idée est maintenant ridicule ! Les dénommées races caucasiennes plus civilisées ont battu la vanité turque dans la lutte pour l'existence. Lorsqu'on regardera le monde à une date pas très éloignée, quel nombre infini de races inférieures aura été éliminé par les races civilisées supérieures dans le monde entier ».)

Jusqu'en 1914, aucun fait n'était plus évident que la structure de pouvoir du monde, après le déclin de l'Espagne, dépendait des trois grandes nations d'Europe, la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne, deux Etats à l'écart, la Russie et les Etats-Unis, étant disponibles

comme auxiliaires pour l'un ou l'autre des trois. Il est vrai qu'au-dessous de cette structure se trouvait un fait inquiétant : soixante-dix ans plus tôt, Benjamin D'Israeli avait clairement averti les Européens que la race était la base de la civilisation : « il y a seulement une chose qui fait une race, et c'est le sang », que toutes les nations d'Europe étaient secrètement sous le contrôle des Juifs, et que le « principe destructeur » qui était utilisé furtivement pour miner notre civilisation se « développait entièrement sous les auspices des Juifs » (4). Seul un très petit nombre de membres de notre race furent suffisamment vifs pour comprendre ce qu'il leur avait dit dans les termes les plus clairs possibles. Et trente ans avant 1914, Friedrich Nietzsche avait clairement prévu que l'Europe se trouvait devant « une longue série de catastrophes » et « des guerres comme le monde n'en avait jamais connues », avait perçu que notre civilisation souffrait d'une maladie dégénérative de l'intelligence tout comme de la volonté, et avait identifié l'infection mortelle comme une superstition que les Juifs avaient conçue et disséminée pour empoisonner nos esprits et nos âmes (5). Seuls quelques hommes d'esprit philosophique le comprirent. Non seulement les masses, dont il ne faut pas attendre de pensée rationnelle pour le futur, mais presque toutes les personnes qui se voyaient comme une aristocratie ou une élite érudite étaient remplies d'une suffisance euphorique, croyant en un « progrès » sans effort et automatique et au système économique juif dans lequel l'argent est la seule valeur de la vie humaine.

(4. *Coningsby* (1844) et *Endymion* (1880) sont des romans, mais, comme D'Israeli (qui changea son nom en Disraeli) l'expliqua dans la préface du premier, ce sont des discours politiques mis sous la forme qui « offrait la meilleure chance d'influencer l'opinion publique ». Les mêmes vues furent exprimées dans beaucoup de ses discours, devant le Parlement aussi bien qu'à l'extérieur. Quelques personnes, notamment Douglas Reed dans son dernier et posthume livre, *The Controversy of Zion* (Durban, Afrique du Sud, 1978 ; disponible chez Liberty Bell Publications), pensent que D'Israeli, qui se prétendait chrétien, tentait sincèrement d'avertir ses contemporains en Grande-Bretagne de la menace qui les détruirait finalement. D'autres remarquent qu'il reçut toujours un appui massif des Juifs en Angleterre et ailleurs, et particulièrement des Rothschild lorsqu'il fit son geste spectaculaire d'acheter le contrôle du canal de Suez et ensuite de le vendre à la Grande-Bretagne quand le gouvernement britannique pourrait trouver l'argent. Il disait peut-être la vérité concernant la race en faisant une manœuvre calculée, étant certain que les Britanniques étaient trop stupides pour comprendre. Il n'était en aucune manière un transfuge par rapport à sa race, qu'il décrivait comme la vraie « aristocratie du monde », mais il disait courtoisement à ses hôtes britanniques que leur race pouvait aspirer à l'égalité avec la sienne. Il inspira ainsi le mythe absurde du « British Israël », l'idée grotesque que les Britanniques (mais pas les autres Aryens) étaient les Israélites de l'« Ancien Testament » et devaient se joindre à leurs compagnons juifs pour dominer le monde. Même ceux qui pensent que D'Israeli avait assimilé, plutôt que simulé, la culture britannique, doivent reconnaître que lui, qui devint comte de Beaconsfield dans la pairie britannique (!) et Premier Ministre de la reine Victoria, ouvrit la voie du pouvoir aux plus vicieux des ennemis résidents de l'Angleterre. Voir plus loin, pp. 66f., et l'analyse de ses activités politiques par Rudolf Craemer, *Benjamin Disraeli* (Hambourg, 1940).)

(5. *Also sprach Zarathustra* fut publié en 1883-84, et *Zur Genealogie der Moral*, la plus incisive des œuvres tardives, parut en 1887. Remarquez que Nietzsche, comme tous ses contemporains, considérait comme allant de soi que le monde appartenait à la race européenne, qui n'était menacée que par le pourrissement de sa propre fibre morale, et non par des ennemis externes. Il avait, bien sûr, raison à cette époque. Pour une discussion suggestive de la folie qui conduisit au suicide de l'Europe, voir l'ouvrage de Luis Diez del

Corral qui est disponible dans l'excellente traduction de H.V. Livermore, *The Rape of Europe* (Londres, 1959).)

En 1914, notre civilisation était pourrie jusqu'à la moelle, mais sa surface brillante en dissimulait la corruption pour un regard superficiel. On prenait comme allant de soi que le globe était devenu un seul monde, un monde dont les nations aryennes étaient les maîtres incontestés, alors que les races inférieures étaient déjà, ou deviendraient bientôt, les simples habitants sujets de leurs possessions coloniales. Cette conception raisonnable de l'unité du monde survécut étrangement aux catastrophes qui suivirent et elle conditionna les mentalités irréflechies à accepter les idées ridicules de la propagande actuelle en faveur d'un « monde unique », qui est déclinée dans un charabia incessant qui est conçu pour dissimuler le fait qu'il devra être un globe sous la domination absolue et impitoyable des Juifs – un globe sur lequel notre race, si elle n'est pas exterminée, sera la plus dégradée et la plus abjecte de toutes.

L'apparente unité du globe lorsque celui-ci était sous la domination de notre race dépendait, comme il se doit pour toute domination, de la puissance militaire, mais cette domination était si bien acceptée par les autres races dans les diverses colonies parce que notre puissance était la preuve d'une supériorité biologique qui était évidente dans la discipline de nos troupes et dans le courage, l'intelligence et la supériorité morale de nos hommes (6). Elle était donc une fonction d'une unité biologique qui fut perçue seulement tardivement par notre peuple, et même alors seulement par les quelques hommes qui étaient capables et désireux d'étudier les fondements cachés sur lesquels reposait vraiment l'imposante structure du pouvoir, notamment le comte de Gobineau et Vacher de Lapouge. La réalité de la race était généralement négligée parce que les hommes prenaient la supériorité innée des Européens comme si naturelle qu'ils croyaient inutile de la mentionner et qu'au lieu de cela ils concentraient leur attention sur les rivalités et les antagonismes qui divisaient les grandes puissances de l'Europe, supposant qu'un changement de l'équilibre des pouvoirs en Europe serait automatiquement un changement de pouvoir sur tout le globe. Ignorant la déclaration brutale de D'Israeli selon laquelle « la langue et la religion ne font pas une race », les hommes pensaient généralement en termes géographiques : l'Europe était une région avec des prolongements épars, au Canada, en Australie, aux Etats-Unis, et dans les autres pays possédés par un peuple européen.

(6. Le général Hilton, dans son livre *Imperial Obituary* (Devon, Britons, 1968), remarque le fait très significatif que durant la Pax Britannica, un gentleman anglais, s'il se trouvait à court de fonds quelque part dans le monde, pouvait emprunter de l'argent à un boutiquier ou à un homme fortuné de l'endroit sans difficulté, car il n'y avait jamais de doute sur son intégrité absolue et donc sur la certitude d'être remboursé. Lorsqu'il était au Tibet, une région rarement visitée par les étrangers, l'abbé d'un monastère bouddhiste lui prêta sans hésitation 700 roupies – une grosse somme pour l'époque et le lieu – bien que sa seule sécurité était la confiance en l'honneur d'un gentleman britannique. L'analyse par le général Hilton des causes du suicide de la Grande-Bretagne est l'un des plus importants documents de notre temps.)

Il n'est pas facile de déterminer quand notre peuple devint pour la première fois conscient que l'Europe était habitée par des hommes qui différaient génétiquement des habitants des autres parties du monde. La perception semble avoir évolué lentement à partir de l'unité effective de l'Europe créée par la préservation du latin comme langue commune des hommes cultivés, ce qui dépendait à son tour de l'unité religieuse du christianisme occidental. Une très claire affirmation de cela apparaît dans un discours du pape Urbain II en 1095, rapporté par William

of Malmsbury (7). Urbain regardait les peuples germaniques de la France comme une « race choisie et aimée par Dieu », mais il reconnaissait l'unité européenne en disant, en substance : « Il y a trois continents, dont celui où *nous* vivons est de loin le plus petit, alors que l'Asie et l'Afrique sont habitées par *nos* ennemis. Même la petite partie du monde que nous possédons est attaquée par nos ennemis, qui occupent maintenant l'Espagne et les Iles Baléares. Nous devons riposter et les soumettre avant qu'ils ne nous détruisent ». En d'autres mots, nous sommes la Chrétienté, et il est significatif que si Urbain reconnaît les Byzantins comme des chrétiens et affirme la justesse de leur apporter une aide contre les Turcs, il ne les considère pas comme des Européens : ce sont des étrangers qui se trouvent pratiquer à peu près la même religion. Bref, Lawrence Brown a donc raison quand, dans son livre *Might of the West*, il définit l'Occident comme composé des descendants des peuples qui étaient catholiques au Moyen Âge.

(7. La *Gesta regum Anglorum* de William, écrite avant 1120, a été préparée par William Stubbs (Londres, 1887-89). Ma citation est une paraphrase condensée de la partie appropriée du discours d'Urbain, qui était long et qui traitait de nombreuses autres questions. Frederic Duncalf, dans sa contribution au volume I de *A History of the Crusades* (préparée par M.W. Baldwin, Université du Wisconsin, 1969), observe (p. 220) que William se fiait à des contemporains qui avaient entendu Urbain parler, mais il omet étrangement de mentionner l'appel d'Urbain à défendre l'Europe contre ses ennemis en prenant l'offensive ; il se concentre sur les parties strictement religieuses et économiques des discours par lesquels Urbain inspira la Première Croisade.)

Avec des exceptions négligeables, tous les habitants de l'Europe ainsi définis étaient des Aryens, comprenant les sous-races nordique, alpine et méditerranéenne avec un léger apport dinarique à certains endroits (8). Les gouvernants dans toute l'Europe (même en Italie, par ex.) étaient principalement nordiques. Les différences entre les sous-races, bien que légères si on les compare aux grandes différences qui distinguent les Aryens de toutes les autres races, entravaient la conscience d'une unité raciale à une époque où l'Europe était vraiment internationale (et, pour être exacte, il n'y avait pas de nations au sens moderne, les territoires étant divisés selon les souverains qui régnaient sur chacun d'eux). La grande contribution de l'Eglise était qu'elle transcendait toutes les frontières territoriales et donnait à tous les hommes cultivés une langue et une culture communes. Ils pouvaient se déplacer librement dans toute l'Europe. Guillaume d'Occam, le grand nominaliste, étudia à Oxford, enseigna à Paris, et passa la dernière partie de sa vie à Pise. Les abbés de Monte Cassino dans ses grands jours venaient d'Allemagne. On pourrait multiplier à plaisir les exemples d'internationalisme à l'intérieur de l'Europe durant le Moyen Âge.

(8. L'exposition la plus claire et la plus concise des différences de base entre les races et les sous-races que j'ai vue est la brochure de Roger Pearson, *Race & Civilisation* (Londres, 1966).)

La Renaissance ne diminua pas, en fait, elle renforça la conscience du gouffre spirituel qui séparait l'Europe du reste du globe. Quand la Réforme fractionna le continent politiquement, son unité culturelle fut maintenue par la *Respublica litterarum*, la communauté européenne des gens cultivés qui s'élevaient au-dessus du fanatisme religieux des masses et qui étaient largement indépendants des diverses organisations ecclésiastiques. Ils partageaient une culture basée sur la grande littérature et pensée aryenne de l'Antiquité. Du Spitzberg à Palerme, tout homme qui pouvait se considérer comme cultivé avait au moins lu Virgile, Horace, Ovide, Cicéron, Livie, Homère, Plutarque, Lucain et l'anthologie de Planude en traductions grecques,

si son éducation n'avait pas été suffisante pour qu'il soit à l'aise en grec, alors que les hommes qui pouvaient affirmer être érudits avaient lu bien plus de choses dans ces deux langues savantes. Le latin de qualité classique était la langue de l'érudition et de la communication intellectuelle jusqu'à ce qu'il soit partiellement supplanté par le français au XVIIIe siècle. Bien que l'habitude d'écrire en latin, en prose ou en vers, et de traduire les langues vernaculaires modernes en latin, déclina régulièrement après cela et a presque cessé aujourd'hui, une connaissance des grands classiques de notre race, lus dans le texte original, était attendue de tous les hommes instruits avant le début de la recrudescence de barbarie qui suivit la Première Guerre mondiale ; et les hommes cultivés de notre race restaient conscients de leur lien commun.

Pour ce lien, il n'y avait pas vraiment de produit de remplacement. Quand Thomas Arnold, en 1830, disait qu'une « heureuse paix » avait « enseigné à chaque pays civilisé d'Europe » qu'il était « honteux » de ne pas bien connaître les langues et les littératures de tous les autres, il voulait dire que les hommes cultivés doivent acquérir (en plus d'une compétence en latin et en grec) la maîtrise du français, de l'italien, de l'allemand et de l'anglais ; non seulement il n'expliquait pas pourquoi les pays où on parlait l'espagnol, le portugais, le norvégien, le suédois, le hollandais, etc., n'étaient pas civilisés, mais il proposait un standard éducationnel que peu de gens pouvaient atteindre. Aujourd'hui, l'anglais, ou ses imitations reconnaissables, semblent devenir une langue universelle, parlée et écrite non seulement par notre peuple mais aussi par les Asiatiques et même par quelques Congoïdes, masquant ainsi sa nature raciale, puisqu'un Japonais peut artificiellement écrire l'anglais mieux que beaucoup d'Allemands, qui doivent lutter contre les nombreuses similarités trompeuses entre celui-ci et leur langue natale. Aux Etats-Unis, et à des degrés divers dans les autres nations blanches, la littérature n'est plus enseignée dans une langue quelconque dans les écoles publiques, ayant été supplantée par un charabia contemporain choisi pour sa virulence empoisonnée pour les esprits adolescents. Les véritables sciences ne sont pas un lien effectif puisque notre recherche et notre technologie peuvent être imitées avec succès et même adoptées par les Russes, les Japonais, les Chinois et les Sémites, produisant ainsi une illusion d'universalité qui semble appuyer la propagande juive pour un « Monde Unique », dans lequel nous ne serons qu'une des races soumises.

Après la catastrophe de 1945, la fatuité de notre race devint si grande que le lien entre la Grande-Bretagne jadis grande et l'outre-mer britannique au Canada, en Afrique du Sud, en Australie et en Nouvelle-Zélande fut progressivement brisé, et l'Europe est devenue un simple terme géographique. Politiquement, l'Europe est devenue moins que ce qu'elle était au Moyen Age, car la trahison et la folie en 1945 allèrent jusqu'à en livrer une grande partie à ses ennemis soviétiques. Mais cependant, les peuples de ce qui reste de la Chrétienté médiévale sont nécessairement liés par un intérêt commun, qu'ils le sachent ou non, et, comme Yockey l'a démontré dans *Imperium* tout comme dans *L'Ennemi de l'Europe*, ils partageront inéluctablement un sort commun. Au mieux, aucune nation de ce qui reste de la vieille Europe ne peut espérer échapper à ce futur, sauf qu'une nation quelconque peut avoir le privilège que les cannibales accordaient au capitaine blanc lorsqu'ils promettaient de le manger en dernier. On entend dire que les Irlandais sont particulièrement encouragés par une telle perspective.

Le fait que certains Européens sont conscients de l'unité ainsi imposée à eux est montré par un petit nombre d'organisations, comme « Jeune Europe » et *Nation Europa*, que les Juifs tolèrent encore. La seule expression politique de cette unité est le « Marché Commun », auquel la plupart des nations européennes, incluant la Grande-Bretagne, ont adhéré, mais cela est manifestement un procédé pour empêcher une unité effective en ouvrant toutes les nations

à un afflux mortel de leurs ennemis raciaux sous l'apparence de « travailleurs » ou de « réfugiés », tout en forçant la Grande-Bretagne à être hostile envers les Britanniques d'Australie et de Nouvelle-Zélande et appliquant ainsi à ces pays une pression économique pour faciliter le travail de leurs propres traîtres, qui désirent submerger la population blanche sous le flot de leurs ennemis orientaux. Ce n'est en aucune manière une coïncidence si le « Président » du « Parlement Européen » est Simone Veil, une Juive qui fut gazée et incinérée par les affreux Allemands, mais qui ressuscita manifestement d'entre les morts, comme la Race de Dieu semble capable de le faire à l'occasion, et elle est probablement encore en train de soutirer de l'argent aux Allemands pour son décès temporaire.

L'Ennemi de l'Europe nous pose un double problème. Pour critiquer le travail de Yockey, nous devons, naturellement, considérer la situation en 1949, lorsqu'il publia la *Proclamation de Londres*, une petite brochure dans laquelle il publiait une partie de ce qu'il avait dit plus complètement dans le livre qu'il avait déjà écrit, bien qu'il ne fut pas publié avant 1953 (9). Pour évaluer l'importance de son travail pour notre triste situation aujourd'hui, nous devons naturellement prendre en compte tous les malheurs qui nous sont arrivés dans les trente dernières années.

(9. Sur les circonstances de la publication de *L'Ennemi de l'Europe*, voir plus haut, pp. 1f. La *Proclamation de Londres* fut publiée anonymement en tant que manifeste du « Front de Libération Européen », dans lequel Yockey était associé avec plusieurs Anglais patriotes, notamment Peter Huxley-Blythe, l'auteur de *The East Came West* (Caldwell, Idaho, 1964), un livre très important que j'ai présenté dans *American Opinion*, mai 1966. Le texte le plus incisif attribué au Front de Libération est probablement un bref article, « The Real Culprit », reproduit dans *Liberty Bell*, mars 1981, pp. 53-56. L'auteur anonyme prétend être âgé de plus de soixante-dix ans ; ni le style ni les arguments ne sont ceux de Yockey, et l'article fut manifestement écrit après 1970, c'est-à-dire au moins neuf ans après sa mort et vingt ans après que le Front fondé par Yockey ne se soit désintégré pour une quantité de raisons qui doivent être laissées à son futur biographe. Il est clair, cependant, que le programme de son Front de Libération, exposé sur le revers de la couverture de la *Proclamation*, était trop candide et trop radical pour l'époque et le lieu. L'intégration de la Grande-Bretagne dans un seul Etat européen souverain était une proposition qui faisait sursauter les Britanniques qui se rappelaient que pendant un moment leur nation avait semblé être seule contre le continent, et de plus ce manifeste appelait à « l'expulsion immédiate de tous les Juifs et autres étrangers parasites hors du sol de l'Europe », une demande qui n'aurait pas pu être menée à bien immédiatement et choquante pour une nation qui venait juste de se ruiner pour punir ses frères de race en Allemagne pour insubordination à la Race de Dieu, même si la politique d'expulser les Juifs hors d'Europe était entièrement en accord avec la propagande sioniste pour l'établissement d'un « foyer juif », que de nombreuses personnes naïves prenaient au sérieux. Le programme du Front, de plus, incluait certaines demandes économiques, particulièrement « l'abolition de toutes les rentes », ce qui contrevenait (du moins par sa forme brutale) aux instincts innés des Aryens, qui (sauf maladie) soulignent le droit d'un homme à transmettre ses biens à ses descendants. Cette demande, qui pouvait sembler bolchevique pour beaucoup d'Anglais, fut exploitée par la propagande juive qui traita Yockey de communiste. La *Proclamation* fut réimprimée par Nordland Press en 1970, l'éditeur ne connaissait que trois copies survivantes de la brochure d'origine. Elle est maintenant disponible chez les éditions *Liberty Bell*.)

En 1949, ce qui restait de l'Europe en ruines commençait seulement à se remettre du traumatisme. Partout se trouvaient des ruines lugubres causées par la démence suicidaire qui

avait culminé seulement quatre ans auparavant, et il faudrait encore une décennie pour que les cicatrices les plus visibles de la guerre soient effacées ou recouvertes. Le dommage moral était plus grand et plus durable. Les hommes étaient encore épouvantés et stupéfiés par la terrifiante démonstration de la nature ô combien mince et fragile du vernis de la civilisation occidentale – par la révélation de la trahison, de la barbarie, et de l'inhumanité dont les dénommées nations anglo-saxonnes, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, étaient capables lorsqu'elles se déchaînaient pour plaire aux Juifs. Il y eut, c'est certain, quelques hommes hautement intelligents qui avaient été capables d'observer objectivement le *Götterdämmerung*. Peut-être le livre le plus remarquable que Yockey aurait pu lire (mais, autant que je sache, qu'il n'avait pas lu), puisqu'il fut publié avant 1949, fut-il *Britain's Blunder* de Peter H. Nicoll (10). C'est un livre qui devrait encourager tous ceux qui ne désespèrent pas des pouvoirs de l'esprit aryen, car son auteur, un Ecossais singulièrement courageux, a conservé la lucidité et la perspicacité de son intelligence tout en vivant en Grande-Bretagne, où la population avait été littéralement rendue folle par les mensonges injectés dans ses esprits depuis de nombreuses années par leurs grands Criminels de Guerre, en collaboration avec les Juifs, pour motiver le bétail qu'ils poussaient au massacre. Bien que Mr. Nicoll, naturellement, n'ait pas eu accès à de nombreuses informations qui étaient alors gardées secrètes, il vit l'essentiel du désastre avec une clarté qui provoque encore notre admiration.

(10. *Britain's Blunder* fut publié par son auteur, *s.l.&a.* [1948] et les exemplaires en sont devenus extrêmement rares ; il a récemment été réimprimé, à nouveau *s.l.&a.*, et des exemplaires sont disponibles chez divers vendeurs de livres qui n'ont pas reçu le coup de tampon d'approbation kasher. C'est un petit volume de 140 pages, que son valeureux auteur transforma plus tard, avec l'assistance du distingué historien américain, Harry Elmer Barnes, en un livre d'environ 600 pages. Cependant, celui-ci est disponible seulement en traduction allemande, *Englands Krieg gegen Deutschland* (Tübingen, 1963). Je suppose, mais je ne sais pas, que les Juifs permettent encore à l'éditeur allemand (Grabert) de vendre des exemplaires du livre.)

Un autre observateur lucide de la catastrophe européenne fut le prince Sturdza de Roumanie, qui avait le grand avantage de pouvoir regarder les événements avec un relatif détachement depuis son poste d'ambassadeur à Berlin. Son analyse clairvoyante de la triste situation de l'Europe, *La Bête sans nom : enquête sur les responsabilités*, écrite en septembre 1942, fut publiée en 1944 et, bien sûr, avant la terrible conclusion de la Croisade des Juifs (11). Bien que le prince Sturdza écrivait avant la fin tragique, un lecteur judicieux pourrait extrapoler à partir de son analyse des causes et atteindre, après 1945, essentiellement les mêmes conclusions que son éminent auteur exposa par écrit beaucoup plus tard dans un livre qu'il écrivit malheureusement en roumain (12), alors qu'il pouvait écrire en excellent français – un livre qui est maintenant généralement disponible seulement dans une traduction anglaise, sévèrement censurée pour plaire aux Juifs, qui fut faite et publiée par la société Birch sous le titre *The Suicide of Europe* (13).

(11. *La Bête sans nom* fut publié à Copenhague (Les Nouvelles Editions Diplomatiques) en 1944 sous le pseudonyme de « Charpeleu » et dans une édition de 2.000 exemplaires. Les exemplaires en sont maintenant extrêmement rares. Le prince Sturdza, avant d'aller à Berlin comme ambassadeur, avait été ministre des Affaires Etrangères de Roumanie, une petite nation qui était nécessairement un pion dans la grande partie pour la domination mondiale, mais un pion qui, c'est possible, était le pion-clé qui déterminait les mouvements ultérieurs sur l'échiquier. Observateur très lucide et dépassionné, le prince pense que le *coup d'Etat* et

les meurtres accomplis par le roi Carol et sa concubine juive en 1938 poussèrent Hitler à négocier un traité de « non-agression » avec les Soviets, comme un expédient désespéré pour éviter la guerre que les comparses des Juifs en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis travaillaient si dur pour l'imposer à l'Allemagne (voir *Suicide of Europe*, pp. 122-4). La décision de Hitler, prise sur l'avis de son Etat-major et, sans doute, de l'infâme traître, l'amiral Canaris, fut peut-être une grosse erreur militaire, ainsi que le croit le prince Sturdza ; ce fut certainement une grosse erreur du point de vue du désir de Hitler d'éviter une guerre avec l'Angleterre et la France, car elle permit aux Juifs de générer l'« opinion mondiale » selon laquelle le national-socialisme et le communisme étaient essentiellement la même chose, et il est extrêmement douteux que les Criminels de Guerre auraient pu conduire les Britanniques et les Américains à attaquer l'Allemagne sans la confusion causée par cette fausse « alliance ».)

(12. *Rômania si sfîrsitul Europei: amintir din tara pierduta* (Madrid, 1966).)

(13. Boston (Western Islands), 1968. La traduction et la publication furent financées par une dame américaine, qui déclara qu'elle ne savait pas à quel point le texte avait été censuré. Pour quelques exemples des modifications des censeurs, voir l'introduction de Warren B. Heath à la version anglaise du livre de Bacu, *The Anti-Humans* (Englewood, Colorado, 1971; maintenant disponible chez Liberty Bell Publications).)

Les deux livres que j'ai mentionnés représentent la meilleure pensée européenne autour de 1949, qui, inutile de le dire, était confinée à quelques hommes d'une lucidité et d'une perspicacité extraordinaires, et ne représentait certainement pas les sentiments des masses assommées et égarées des victimes de la guerre, que ce soit en Angleterre ou ailleurs sur le continent. Ce qui nous préoccupe immédiatement ici est le quasi désespoir des auteurs. Nicoll concluait que « les conséquences générales de la guerre la plus lamentable et peut-être la plus inutile de l'histoire moderne » étaient « la destruction de l'Europe, la ruine de sa plus grande nation, le couronnement de la tyrannie brutale » et la « décadence de la Grande-Bretagne en tant que grande puissance », qui était devenue une base américaine et serait, « dans les années à venir... soumise au sort effroyable auquel Hiroshima et Nagasaki furent condamnées ». Les instigateurs de l'attaque britannique contre l'Allemagne avaient effectivement « détruit la civilisation chrétienne classique de toute l'Europe », et si Nicoll ne nie pas qu'il y a peut-être un espoir qu'une nouvelle civilisation remplace ce qui a été détruit, il ne peut voir qu'un espoir vague et ténu pour un futur très éloigné. Les conclusions du prince Sturdza sont données dans le titre de son livre ultérieur : le résultat de l'instigation juive fut simplement le Suicide de l'Europe, qui, dans les faits, est devenue ce que l'Inde était au XVIII^e siècle quand la Grande-Bretagne et la France s'en disputaient la maîtrise : l'Europe est devenue un territoire où seraient menées des batailles pour déterminer de qui elle deviendrait la colonie. Un espoir que le prince Sturdza s'autorisait était que le peuple américain pourrait un jour avoir un gouvernement qui agirait dans ses propres intérêts.

Le contraste entre ces vues et l'optimisme de la *Proclamation* est évident, et la confiance exprimée dans la formation prochaine d'un Imperium européen doit être un exemple de vœu pieux. Dans *L'ennemi de l'Europe*, Yockey est beaucoup plus réaliste. Il reconnaît explicitement (p. 86) que « comme l'Europe n'a pas de pouvoir, la question est : comment le pouvoir doit-il être obtenu ? ». L'Europe *dans son ensemble* a seulement le choix de ses ennemis. Sa seule chance de retrouver la puissance dépend d'une manœuvre politique habile.

En ce sens, l'unité européenne que Yockey a reconnue est un fait inaltérable, que les diverses populations européennes le sachent ou non. Elle est simplement une conséquence du Suicide

de l'Europe et de l'invention des bombardiers à haute altitude et des missiles balistiques. Elle est une conséquence de l'innovation anglo-américaine de la guerre totale contre des populations civiles. Une guerre, par exemple, entre la France et l'Allemagne ou entre la Grande-Bretagne et la France est maintenant, dans les faits, inconcevable, bien que certains parlent d'un étrange anachronisme appelé « guerre limitée », dans laquelle les deux camps seraient d'accord pour utiliser seulement quelques-unes des armes disponibles et ainsi, dans les faits, faire de la « guerre » une sorte de concours sportif, un match de football sur une grande échelle.

En dépit de tous les bavardages et braillements à présent à la mode, une « guerre limitée » ne peut être qu'une escarmouche de frontière ou une feinte pour tester la résolution de l'ennemi, un simple préliminaire à une *véritable* guerre (14).

(14. Il est vrai qu'à une époque les nations occidentales observaient certaines contraintes morales à la guerre, mais depuis que celles-ci ont été répudiées et abrogées par les Britanniques et les Américains, il est oiseux de rêver à les restaurer dans l'avenir prévisible. Voir F.J.P. Veale, *Advance to Barbarism* (2e édition, Appelton, Wisconsin, 1953 ; 3e édition, New York, 1968). Je n'ai pas vu la première édition, publiée en Angleterre en 1948 ; je l'aurais probablement mentionnée quand j'ai parlé du livre de Nicoll plus haut). Je n'ai pas besoin de remarquer que la « guerre limitée » au Vietnam était simplement un procédé pour tuer des Américains blancs, opprimer les contribuables américains, et couvrir les Etats-Unis de honte. Ce ne fut en aucune manière une vraie guerre : la défaite finale des Américains était acceptée à l'avance, bien que probablement pas par écrit. L'importation aux Etats-Unis d'une horde d'ennemis mongoloïdes comme « réfugiés » ne faisait probablement pas partie du plan d'origine et semble avoir été ajoutée seulement quand l'occasion se présenta d'aggraver la situation des crétins américains.)

Etant donné la faible étendue de leurs territoires et la concentration de leurs populations, une guerre réelle entre la Grande-Bretagne et la France, par exemple, ne pourrait être que l'équivalent de la situation qui était jadis très discutée par les théoriciens du code de l'honneur, un duel devant être mené avec le pistolet à bout de bras. A l'époque présente, les seules puissances qui pourraient mener une vraie guerre sont les Etats-Unis et les deux qu'ils ont créées pour la destruction de la civilisation, la Russie soviétique et la Chine.

Yockey, par conséquent, avait raison : les nations de l'Europe ne peuvent plus être indépendantes les unes des autres, aussi déplaisant que le fait puisse être. Si l'Angleterre ou la France était occupée par une puissance majeure, l'autre serait impuissante. Et toutes les nations de l'Europe, concentrées sur un territoire relativement petit et densément peuplé entre les Soviétiques et les Etats-Unis, sont également vulnérables et partageront nécessairement le même sort. Donc l'Europe, *nolens volens*, est une seule entité politique.

L'EUROPE OUTRE-MER

Quand Yockey parle des colonies de l'Europe, il pense aux territoires en-dehors de l'Europe habités par notre race, essentiellement le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, et les Etats-Unis, ces derniers, pour ainsi dire en révolte continuelle contre la nation-mère, étant devenus son ennemi le plus dangereux. Il n'examine pas séparément l'avenir des autres. Quand la Grande-Bretagne attaqua l'Allemagne en 1939, elle pouvait compter sur l'appui sans réserve des Anglais qui vivaient outre-mer. Chacun sait, bien sûr, qu'elle ne le

peut plus. Si elle était attaquée aujourd'hui par une nation quelconque – les Etats-Unis, les Soviets, la France, la Suède, l'Irlande – elle verrait qu'elle n'a pas seulement poussé l'Afrique du Sud à l'indépendance, mais qu'elle s'est tellement aliénée les trois autres anciens dominions qu'elle ne peut guère espérer plus que quelques platitudes dans les journaux locaux et, si les événements leur en donnent l'occasion, des nécrologies aimables. Il n'y a pas d'indication que Yockey ait prévu ce développement.

En 1949, avait encore des possessions importantes outre-mer. Les Britanniques non seulement entretenaient d'étranges illusions sur ce qu'ils appelaient le Commonwealth et les conséquences de leur folie consistant à imposer l'« autogouvernement » à leurs anciens sujets des autres races, mais la Grande-Bretagne possédait encore de très importants territoires en Asie et en Afrique, et même quelques-uns dans l'hémisphère occidental, des colonies de la couronne dont elle n'avait pas encore été dépouillée par les traîtres de son propre gouvernement. La France possédait l'Indochine jusqu'à ce que celle-ci lui soit enlevée par la trahison américaine (15) et par la Chine communiste, que les Américains avaient créée en poignardant leurs alliés chinois dans le dos. La France considérait l'Algérie comme une partie de la France « métropolitaine ». En plus de nombreuses possessions mineures, elle possédait Madagascar et la moitié du Continent Noir au nord de l'Union Britannique de l'Afrique du Sud, alors que le reste des territoires des sauvages était partagé entre la Grande-Bretagne, la Belgique, le Portugal et l'Espagne, et les colonies qui avaient été prises à l'Italie étaient un butin que dans un monde sain la Grande-Bretagne et la France se seraient partagés. Et bien que les Etats-Unis aient instauré une sorte de vaudeville appelé « Nations Unies » pour dissimuler quelque peu leur soumission à leurs ennemis des Soviets et faire progresser la subjugation du peuple américain, il n'y avait en 1949 aucune raison apparente pour que les nations européennes, qui n'avaient pas encore compris qu'elles s'étaient vaincues elles-mêmes aussi catastrophiquement qu'elles avaient vaincu l'Allemagne en 1945, ne puissent pas conserver et gouverner leurs empires coloniaux.

(15. Le centre nerveux de l'agitation communiste parmi les indigènes était naturellement l'ambassade américaine, où les bulletins incendiaires appelant les indigènes à se débarrasser des affreux Blancs étaient imprimés sur les presses de l'ambassade. Autant qu'on puisse le déterminer d'après les rapports contradictoires, les Américains promirent une aide militaire aux Français, si l'invasion chinoise devenait formidable, puis violèrent leur promesse à la dernière minute quand la situation devint critique à Dien Bien Phu, produisant ainsi le joyeux massacre des troupes françaises, qui avaient été complètement submergées par une récente invasion venue de Chine. Les Américains qui raffolent des Mongoloïdes n'ont naturellement rien à faire des vies américaines qui ont été gaspillées au Vietnam, mais ils devraient essayer de calculer le total de toutes les précieuses vies jaunes qui ont été perdues en Annam, en Cochinchine, (« Sud-Vietnam »), au Cambodge, au Laos et au Tonkin (« Nord-Vietnam ») en résultat direct de la trahison raciale et diplomatique des Américains contre les Français pour promouvoir l'adorable « anticolonialisme ».)

Il est vrai qu'en 1949 notre race montrait déjà des symptômes alarmants d'une sorte de folie épidémique appelée « anticolonialisme », qui provenait soi-disant du baratin d'un escroc nommé Woodrow Wilson, que les Juifs avaient installé comme président des Etats-Unis en préparation de la Première Guerre mondiale (16). Un fanatique qui avait répandu une théologie ostensiblement séculière sous le nom de « science politique », Wilson, lorsqu'il utilisait les Etats-Unis pour exacerber la guerre en Europe et empêcher une paix raisonnable, avait conçu un mysticisme appelé « l'autodétermination des peuples », qui, comme la « théosophie » et le « spiritualisme », plaisait beaucoup aux esprits qui avaient été affaiblis

par les superstitions chrétiennes. Et, assez étrangement, la Grande-Bretagne, qui avait le plus à perdre par la mortification, fut la première nation occidentale à prendre un plaisir morbide à se faire du tort à elle-même (17). Incidemment, les sentimentalistes devraient noter que les nations occidentales qui contractèrent une sorte d'épilepsie contagieuse et qui eurent des crises de masochisme au cours desquelles ils imposèrent l'« autodétermination » à leurs colonies, infligèrent invariablement de grandes souffrances et d'énormes pertes humaines aux sujets qu'ils « libéraient ».

(16. Sur la formation de Wilson par les Juifs, qui se vantèrent que leur satrape, Baruch, « le menant comme un caniche au bout d'une laisse », enseigna à Médor à s'asseoir et à aboyer des idéaux en échange de bonbons politiques, voir le livre du colonel Curtis B. Dall, *F.D.R.* (2^e éd., Washington, D.C., 1970), particulièrement pp. 134-38. Wilson ne semble pas avoir été entièrement dépourvu de conscience, car on raconte qu'il se lamenta : « J'ai ruiné mon pays ! », avant que son esprit ne s'effondre en 1919, peut-être sous la tension d'avoir compris que lui, un suprême égotiste, avait simplement été un *fantoche* dans les mains de ses maîtres. Sa démente fut, bien sûr, cachée aux crétins américains, dont le gouvernement continua à être conduit sous son nom jusqu'en 1921. Il recouvra partiellement la raison avant sa mort en 1924, mais ne laissa, autant qu'on le sache, aucune confession. Son élection à la présidence en 1912 fut, bien sûr, combinée en stimulant la vanité de Theodore Roosevelt et en l'incitant à former le « Parti progressiste » et diviser ainsi le vote républicain et punir William Howard Taft pour son manque d'empressement à courber l'échine devant les Juifs. Comme le note le colonel Dall, les Juifs riaient de leur manipulation de Theodore Roosevelt, leur « autre candidat » pour le contrôle des Etats-Unis.)

(17. La psychopathologie du masochisme nécessiterait un traité séparé. Une telle aliénation mentale survient dans différentes races, généralement associée à la folie religieuse, mais peut prendre une forme particulière chez les Aryens, commençant avec la notion de *tapas* qui apparaît en Inde peu après la conquête aryenne et aussi dans le mythe nordique d'Odin se pendant lui-même à l'Arbre du monde. L'hallucination est, bien sûr, la base des épreuves chrétiennes, apparaissant dans la plupart des récits sur les saints, et particulièrement flagrante dans l'Espagne du XVII^e siècle, où des hommes normalement intelligents avaient des crises au cours desquelles ils se fouettaient le dos avec des lanières plombées jusqu'à ce que le sang leur coule sur les culottes. Ils imaginaient que Jésus, si par hasard il regardait, serait enchanté de les voir se torturer. Les mêmes hallucinations sont épidémiques aujourd'hui dans une sainte conspiration nommée Opus Dei, qui fut utilisée par « notre » CIA pour miner et finalement capturer le gouvernement du général Franco en Espagne, car les membres de cette secte catholique se torturent régulièrement en portant des chaînes à bouts pointus sur leur peau et en se flagellant avec des fouets plombés, assurés que Jésus sera si content qu'il leur attribuera des quartiers particulièrement luxueux dans le meilleur immeuble du Ciel et qu'il les admettra dans son club exclusif. Aussi incroyable que cela paraisse, des hommes qui semblent extérieurement sains d'esprit se livrent secrètement à de telles perversions masochistes. Un Irlandais catholique, John Roche, professeur d'Histoire des sciences (!) avec un doctorat obtenu à Oxford (!), fut ensorcelé par l'Opus Dei alors qu'il était étudiant dans une université irlandaise et acquit un goût pour la torture de soi-même, qu'il compara à la dépendance aux narcotiques. Il fit l'Œuvre de Dieu en se torturant pendant quatorze ans (et sans doute en servant la conspiration par d'autres manières), et il connut des « symptômes de manque » après qu'il soit revenu à la raison. Voir sa confession dans le *Sunday Times* (Londres), 18 janvier 1981, p. 15. Même aujourd'hui, cependant, il n'a pas compris que le divin Opus Dei est partiellement ou entièrement financé par la CIA.)

En 1949, la Grande-Bretagne avait déjà commencé à se détruire elle-même, et bien qu'une déficience mentale et morale chez l'Anglais doive être considérée comme la cause première, on pourrait affirmer que la folie fatale fut une conséquence de la gaffe initiale qui fut faite quand D'Israeli fut accepté dans la pairie britannique. Un Juif nommé Samuel, qui montra son mépris pour l'anglais en prenant l'illustre nom normand de Montagu, s'enrichit tellement par ses déprédations dans la banque et la finance internationale que son ami, le roi Edouard VII, l'anoblit avec le beau nom anglo-saxon de baron Swaythling (*Si quid sentiunt Manes*, le fantôme du premier Roi Edouard, qui avait tenté d'expulser les Juifs hors d'Angleterre en 1290, a dû bégayer de fureur devant l'acte de son homonyme. Le fils du baron « britannique » devint Secrétaire d'Etat pour l'Inde en 1917 et travailla, parfois sournoisement, parfois presque ouvertement, à miner le règne britannique en Inde et à provoquer chez les indigènes un mécontentement qui pourrait être utilisé comme prétexte pour un sabotage ultérieur de l'Empire. En collaboration avec le vicomte Chelmsford, qui était étroitement lié par mariage aux Goldsmans et qui avait peut-être lui-même des gènes juifs, et qui devint Vice-roi des Indes en 1916, « Montagu » prépara au nom du gouvernement du Roi un rapport officiel et stupéfiant sur l'Inde – stupéfiant parce que ses auteurs ne furent pas poursuivis pour haute trahison. La partie cruciale de ce long et confus document est citée par le général Hilton dans son livre *Imperial Obituary*. Le rapport déplorait le fait déplorable que 95% des habitants de l'Inde étaient très satisfaits du règne britannique et espéraient sa continuation. C'était donc le devoir de l'Angleterre, disaient les saboteurs titrés, d'« apporter la révolution la plus radicale » en Inde pour permettre aux 5% de mécontents de terroriser et d'opprimer les 95% de « pathétiquement satisfaits » et de préparer ainsi l'Inde à la « nationalité », c'est-à-dire aux émeutes perpétuelles, aux animosités raciales venimeuses qui accompagnent toujours les sociétés multiraciales qui ne sont pas sous règne étranger, les massacres à grande échelle, les atrocités sauvages, et la haine dédaigneuse envers les hommes blancs.

L'œuvre de démembrement de l'Empire britannique fut menée par un Juif résidant en Angleterre, Rufus Isaacs, qui fut récompensé pour son implication dans le nauséabond scandale Marconi (18) en étant successivement fait baron, vicomte, comte et finalement marquis de Reading, président de la Haute Cour (!) d'Angleterre, et vice-roi des Indes, où il feignit de maintenir le règne britannique tout en sapant ses fondations (19). Ses coreligionnaires intervinrent pour lui en Angleterre au moyen d'un stratagème classique, utilisant leur contrôle croissant de la presse anglaise pour répandre des protestations stridentes selon lesquelles il refusait « brutalement » de s'abaisser suffisamment devant les « aspirations » de bébés bavards, dont les esprits avaient été bourrés de verbiage « démocratique » dans les universités britanniques. Et ainsi, en 1947, les Britanniques se retirèrent ignominieusement de leur plus grande possession coloniale, et les hindous et les musulmans commencèrent promptement à se massacrer les uns les autres à une échelle qui apporta la joie aux cœurs des apôtres de l'« autodétermination ». Et la « République de l'Inde » et le Pakistan furent créés comme ennemis de notre race et de notre civilisation.

(18. Une opération financière typique menée en faisant baisser artificiellement la valeur de l'action Marconi en Angleterre et aux Etats-Unis pour pousser ses possesseurs à la vendre pour une fraction de sa valeur et ensuite faire monter artificiellement sa valeur pour la vendre au public pour plus qu'elle ne valait. Ceci impliqua la corruption du Chancelier de l'Echiquier, un opportuniste sans principes nommé Lloyd George, par le procédé classique consistant à lui « vendre » à des prix dépréciés des actions dont il ne se séparerait pas avant que leur valeur ne s'accroisse fortement (elle monta soudain à douze fois son ancien prix). Les journaux anglais qui étaient encore entre des mains anglaises caricaturaient parfois Lloyd George en petit garçon voyageant escorté de ses deux tuteurs juifs, Isaacs and Samuel.)

(19. Voir les aveux involontaires dans la biographie élogieuse par H. Montgomery Hyde, *Lord Reading* (Londres, 1967), chapitre 8. Par exemple, il réprimanda et le général Dyer et le contraignit à la démission pour avoir restauré l'ordre à Amritsar après que la foule ait tué cinq Anglais, battu une Anglaise presque à mort, pillé des banques, et exprimé d'une façon ou d'une autre leurs aspirations idéalistes. Le fait que le général Dyer avait été publiquement remercié par les honnêtes Sikhs, qui lui accordèrent le plus grand honneur en leur pouvoir, prouvait simplement le besoin d'une « révolution radicale » qui leur enseignerait la « nationalité » et la violence perpétuelle. Une autre astuce fut une bruyante campagne pour mettre fin à la « discrimination raciale », un moyen infaillible de susciter des troubles et d'inciter les autres races à haïr la nôtre.)

Yockey comprenait certainement que la « Mutinerie Indienne réussie en 1947 », comme il l'appela dans la *Proclamation*, était une conséquence de la Première Guerre mondiale, qui était elle-même suicidaire et un effet de la « maladie-de-la-Culture » répandue par les Juifs, mais il ne remarque pas la curieuse circonstance que la retraite britannique hors de l'Inde avait été conduite, non par des Anglais, mais par des étrangers portant des titres britanniques. Il commente la fatale décadence de l'aristocratie britannique et des classes supérieures (20), qu'il attribuait correctement à un déclin spirituel, mais, peut-être en accord avec la théorie raciale que nous avons notée plus haut, il ne pose pas la question radicale et effrayante : A quel point les Britanniques sont-ils des Britanniques ? C'est une question cruciale qui n'admet aucune réponse précise, et la discussion de cela nécessiterait une digression excessivement longue (Cf. note 27 plus loin).

(20. Le général Hilton (*op. cit.*), écrivant d'un point de vue entièrement différent, attribue aussi une part de la responsabilité de la perte de l'Empire à la dilution et à la démoralisation des classes supérieures par la « démocratie » et l'éthique juive. Les races sujettes respectaient les gentlemen (Cf. note 6 plus haut), mais pas les goujats qui les remplaçaient graduellement à une époque où un Lloyd George pouvait devenir Premier ministre du Roi et accueillir plusieurs Juifs dans son cabinet. Le général aurait pu mentionner le cas le plus flagrant dont j'ai entendu parler. Vers 1925, un certain Charles Arthur, qui n'aurait probablement pas pu devenir officier dans l'armée avant 1914 et qui n'aurait certainement pas pu le rester longtemps, était capitaine dans l'armée de Sa Majesté et fut nommé par le gouvernement de Sa Majesté *Aide-de-camp* du prince Hari Singh, fils et héritier présomptif du maharaja du Cachemire. Le récent et jeune capitaine recruta plusieurs complices et ils harcelèrent le naïf jeune prince, qu'ils réussirent à faire chanter pour la somme stupéfiante de 125.000 livres sterling. Leur entreprise serait demeurée inconnue, si le capitaine Arthur et un ou plusieurs de ses complices n'avaient pas encaissé un faux chèque pour escroquer le « mari outragé » de sa part du butin.)

LE HEARTLAND

Pour Yockey, les deux types de colonies n'ont qu'une importance secondaire. Les attitudes et la vitalité culturelle des Européens qui se sont établis sur d'autres continents sont déterminées par la puissance et la vitalité de leur mère-patrie. La domination européenne sur d'autres races est simplement un épiphénomène, un indice de la puissance d'une nation européenne, un rappel salutaire de ce que, ainsi qu'il nous le dit, la puissance ne peut être maintenue qu'en l'augmentant.

Nous revenons donc au fait fondamental que de nouvelles armes ont imposé à l'Europe une unité nécessaire. Il est conscient, bien sûr, des inconvénients d'une telle union : les différences ethniques qui semblent faibles seulement quand notre race est comparée à d'autres races ; les différences correspondantes dans les traditions et le tempérament, produisant ce que Jacques Rivière décrivit comme des rythmes nerveux discordants ; et la diversité des langues, peut-être la barrière la plus gênante de toutes et une barrière de plus en plus haute, à mesure que les principales langues se détériorent avec le déclin de l'éducation dans les différents pays. A l'intérieur de l'Europe, les différences sont si grandes que l'éminent historien Geoffrey Barraclough (21) nie que l'« unité européenne » ait jamais existé dans le passé ou le présent, rejette toutes les affirmations concernant une « tradition européenne occidentale commune », et ne voit aucune force culturelle qui puisse créer « des liens (ou des liens potentiels) d'unité entre l'Angleterre et la France (par exemple) ou la France et l'Espagne ». Très bien, mais plus loin dans son livre il prévoit que dans l'avenir « la guerre de 1939-45 apparaîtra... comme le conflit décisif au cours duquel, l'Europe, commettant un suicide, abandonna la maîtrise aux peuples de couleur ». Ainsi, finalement, tout comme Yockey, il voit une unité imposée à l'Europe par un destin commun, par la haine naturelle et implacable que les autres races ressentent pour la nôtre – des races que les Soviétiques et les Etats-Unis, dans un partenariat effectif, excitent et arment contre notre patrie.

(21. Geoffrey Barraclough, *History in a Changing World* (Oxford, 1955), pp. 43. 183.)

Yockey appela les Européens à examiner les sinistres réalités de la triste situation où ils s'étaient mis eux-mêmes par leur folle et suicidaire guerre pour les Juifs. Il leur dit brutalement qu'ils ne devaient pas se laisser endormir par la bêtise continuelle concernant les « solutions pacifiques », la « paix mondiale », un « monde unique » et le reste du bavardage auquel les esprits faibles s'adonnent comme à l'opium ou à la cocaïne. S'ils veulent avoir un avenir, ils doivent s'occuper à la fois des étrangers qui les ont conduits au suicide et de leurs propres tares, que Yockey, utilisant une expression allemande, appelait la « strate michélienne ».

C'est un fait regrettable mais indéniable que les grandes masses de la population s'intéressent seulement au confort et aux grossières satisfactions d'aujourd'hui ; incapables de penser à leur classe, leur nation ou leur race et incapables d'avoir de telles pensées de toute façon ; des matérialistes au sens que Yockey donnait à ce mot (qui n'a rien à voir avec la pensée philosophique, qu'ils fuiraient instinctivement comme des chouettes devant la lumière) et désirant seulement des satisfactions animales, bien qu'ils aient fréquemment des crises de religiosité ou qu'ils affectent hypocritement une préoccupation pour leur « compagnon humain », si un tel souci est à la mode et profitable. Ce sont des prolétaires, quel que soient leurs revenus ; ils sont par nature des *Untermenschen*, d'autant plus pernicieux quand leurs revenus sont grands ou qu'ils sont parvenus à des postes élevés dans une bureaucratie gouvernementale ou industrielle. La leur est l'ochlocratie pour laquelle les Etats-Unis rendent le monde sûr, tout en rendant le monde malsain pour la civilisation. Ils sont néanmoins une partie nécessaire – une très grande partie – de toute population, et la première tâche d'un homme d'Etat est de contrôler cette masse dans l'intérêt d'une civilisation qu'elle ne peut pas comprendre.

Yockey rappela aux Européens que la seule réalité politique est la puissance, la puissance militaire, pas les jacasseries des idéalistes et des « libéraux » lorsqu'ils sautent de branche en branche sur un arbre dont ils ne peuvent pas voir les racines ni comprendre la vie. Et il

suggéra les moyens par lesquels l'Europe pourrait regagner au moins un peu de la puissance qu'elle avait abandonnée de manière insensée pour plaire à ses ennemis.

LE CASSE-NOIX

Yockey voyait l'Europe comme se trouvant, temporairement impuissante, entre deux antagonistes d'une puissance écrasante, de sorte que le seul choix lui restant était un choix entre ses deux ennemis, qui étaient heureusement ennemis l'un de l'autre. Sa thèse dépendait donc de sa conviction que l'Empire soviétique et les Etats-Unis étaient des forces irréconciliables. Et comme les Etats-Unis étaient manifestement un instrument des Juifs, cela signifiait que les Juifs avaient perdu le contrôle de la Russie. Yockey proposait donc une solution à un problème qui a été débattu intensément, parfois furieusement, et finalement d'une manière peu concluante, depuis lors, de sorte qu'il demeure le problème le plus urgent se trouvant immédiatement devant nous. De la vérité ou de la fausseté de la solution de Yockey dépendra notre avenir prévisible.

Nous sommes confrontés à un total manque de données fiables. La *totalité* de nos informations concernant la situation en Russie vient de sources soviétiques ou juives et est donc mensongère sauf dans la mesure où elle peut, par inadvertance ou coïncidence, contenir quelques éléments réels. La Russie – je parle de la Russie parce que le reste de l'immense empire soviétique est simplement son appendice – est, même selon l'hypothèse la plus optimiste, entre les mains d'hommes qui ont maîtrisé les techniques de la désinformation, et qui ont un contrôle presque absolu et total sur toutes les informations significatives concernant les événements dans leur empire, sauf ce qui peut provenir de sources juives. Sans aucun doute, un nombre considérable d'hommes ont fait défection d'avec les Soviétiques et trouvé asile dans les nations occidentales, mais pour chacun d'entre eux nous devons d'abord tenter de déterminer s'il est ou non, comme certains d'entre eux sont indubitablement, un agent soviétique ou juif, envoyé pour accroître notre perplexité et notre confusion en fournissant une variété superficiellement différente de désinformation. Si nous sommes convaincus de sa *bona fides*, nous avons le problème encore plus difficile de déterminer si ses rapports sont trompeurs parce que sa connaissance des faits est limitée et inadéquate, ou parce qu'il a fait en sorte que son rapport serve ses propres ressentiments ou ambitions, ou parce qu'il dissimule une partie de la vérité pour éviter de déplaire aux Juifs ou à un gouvernement corrompu et perfide qui pourrait à tout moment le renvoyer en territoire soviétique et vers une mort terrible.

Notre dilemme pourrait être illustré par une poignée futile d'informations venant de Russie, choisies au hasard. La presse a récemment rapporté que Brejnev était traité par une merveilleuse « guérisseuse psychique », dont la photographie montre qu'elle est une jeune femme non sans attrait, blanche mais certainement pas aryenne. On dit qu'elle a un appartement luxueux à Moscou, avec des serviteurs, qu'elle se déplace en limousine avec chauffeur, et qu'elle s'habille fastueusement et élégamment.

Notre presse est capable d'être véridique en ce qui concerne les questions futiles, si l'on permet le sensationnalisme normal des journalistes. Si on disait que la « guérisseuse psychique » apportait ses soins à un Premier ministre britannique ou à un Président américain, nous supposerions :

1) qu'il souffrait en fait de quelque maladie psychosomatique, ou

2) qu'il avait trouvé une manière habile de maintenir une maîtresse attitrée.

Mais l'information concerne le Président soviétique et a traversé une censure qui est vigilante même concernant les futilités. Donc nous devons envisager d'autres explications possibles :

3) Brejnev est devenu sénile et faible d'esprit, et les dirigeants des Soviets nous préparent à son remplacement.

4) La maladie de Brejnev est politique, et on nous prépare à sa mise à l'écart par la mort subite ou par la retraite forcée dans l'obscurité.

5) La mention de Brejnev est simplement une astuce pour assurer une large publicité à une histoire concoctée par des experts russes en guerre psychologique pour répandre l'épidémie de superstition et d'irrationalité qui est en train de réduire les masses américaines à l'imbécilité et qui hâte donc la paralysie nationale. Cette interprétation est appuyée par l'inclusion dans l'histoire d'une déclaration d'un médecin russe, qui certifie les guérisons miraculeuses accomplies par la « l'imposition des mains » de la sorcière. L'histoire cadre donc nettement avec la longue série d'histoires qui sont sorties d'URSS ces dernières années pour faire croire aux personnes crédules que les « scientifiques » russes font des découvertes merveilleuses sur la « perception extrasensorielle », la « télépathie », le « pouvoir psy » et autres tours de passe-passe occultes.

6) L'histoire a été fabriquée par les Juifs dans le même but. Comme chacun sait, leur presse et leurs chansons pour crétins aux Etats-Unis font un effort concerté pour provoquer des hallucinations dans les masses en faisant une joyeuse publicité aux charlatans, aux thaumaturges, aux astrologues, aux « psychiques », aux évangélistes et autres escrocs qui prennent si lucrativement pour victimes les ignorants et les simples d'esprit.

7) Il y a la dernière possibilité que ceci et d'autres foutaises sur les merveilles « psychiques » en Russie, au lieu d'être des actes de guerre psychologique, reflètent plus ou moins précisément une vague de superstition occulte en URSS, une vague qui est tolérée parce que (a) les dirigeants pensent qu'elle fournit un amusement inoffensif aux masses, ou (b) le régime est en fait en train de se désintégrer et ne peut pas consolider la religion marxienne officielle. La dernière hypothèse plaira à ceux qui souhaitent attribuer les récents désordres de Pologne à la faiblesse russe, et les éternels optimistes qui se ne lassent jamais de nous assurer qu'il y a un grand désir de « liberté » en Russie et qu'on s'attend à tout moment à une révolution prolétarienne en Russie depuis 1947.

L'histoire de la « guérisseuse psychique » est bien sûr trop futile pour avoir un intérêt autre qu'un exemple du genre de questions que nous devons nous poser sur chaque petite information apparemment significative qui vient de Russie, un territoire qui est entouré d'une censure aussi efficace que la fameuse frontière qui empêche les évasions non-autorisées pour sortir du territoire soviétique. Personne ne peut être vraiment certain de ce qui se passe derrière cette barrière. Les mensonges les plus effrontés sont des lieux communs même lorsqu'il n'y a pas de censure officielle. Il n'y a pas de relation plus étroite entre deux nations que celle entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, et des milliers de Britanniques visitent ou traversent ce pays à tout moment. Mais pourtant l'un des plus grands journaux de Londres, *The Observer*, portait le 8 mars 1981 un titre en gros caractères : « L'ombre de la terreur tombe sur les Juifs US », et les Anglais à l'esprit faible étaient invités à croire que les millions

de membres de la Race de Dieu dans ce pays tremblaient de peur en attendant le moment où les « nazis » américains commenceraient à les pousser dans des chambres à gaz et à les réduire en saintes cendres.

On nous a assuré tant de fois que les Juifs étaient en train de perdre ou avaient perdu le contrôle de la Russie et des Soviets ! La première vague d'une telle pensée optimiste survint quand Bronstein, alias Trotski, sortit précipitamment de Russie, ayant soi-disant perdu une lutte de pouvoir contre Djougachvili, alias Staline. Une conséquence fut que les inadaptés, les cinglés, les grands enfants et les mastoïdiens qui formaient les partis communistes dans les pays civilisés se scindèrent en « trotskistes » et en « staliniens », qui se querellèrent aussi furieusement que le faisaient les homéousiens et les homousiens chrétiens. Le résultat net, cependant, fut d'accélérer et d'amplifier la diffusion de la propagande communiste, et à la fin des années 1930 l'hebdomadaire *Time*, qui était encore largement dans des mains américaines, suggéra qu'en fait Bronstein et Djougachvili coopéraient dans une mise en scène pour les gogos. Le meurtre ultérieur de Bronstein au Mexique ne prouve rien, car à ce moment (1940) il était devenu un embarras et un inconvénient pour « Staline », qui avait besoin de réunir ses valets et ses dupes aux Etats-Unis en préparation du jour où le bétail américain serait lancé sur l'Europe. L'idée exprimée par le *Time* n'est plus beaucoup défendue aujourd'hui, mais elle n'a jamais été réfutée d'une manière concluante.

Après l'exode de Trotski hors de la nouvelle Terre Promise en 1929, la vague suivante de propagande selon laquelle les Juifs étaient en train de perdre le contrôle de leur colonie soviétique vint avec les « procès des purges » en 1936-37, durant lesquels une ribambelle de « Vieux Bolcheviks », la plupart étant des Juifs, fut spectaculairement jugée et liquidée par les subordonnés de Staline, la plupart étant des Juifs. Les procès furent un choc pour les Occidentaux qui croyaient naïvement qu'aucun cheveu sur la tête d'un Juif ne pouvait être touché dans un pays contrôlé par ses coreligionnaires, oubliant de quelle manière sauvage les Juifs se massacrèrent les uns les autres dans des luttes de pouvoir à l'intérieur de leur race, par ex. quand Jésus et Onias se tapèrent dessus pour le poste de Grand-Prêtre en 170-169 av. J.C., ou le cas jamais rapporté de l'an 30 apr. J.C. qui fournit les corps qui prouvèrent aux archéologues horrifiés que l'ingéniosité juive avait trouvé un moyen d'accroître même les tourments de la crucifixion pour leurs compagnons juifs qui s'étaient mutinés. Personne n'a encore expliqué d'une manière convaincante pourquoi Staline préféra mettre en scène un spectacle grandiose à l'usage du monde civilisé au lieu de disposer tranquillement des « Vieux Bolcheviks » sélectionnés dans des fosses à chaux appropriées.

Yockey, cependant, fut convaincu par un plus petit spectacle à Prague et, comme il nous le dit au début de *L'Ennemi de l'Europe*, il révisa ses textes en 1952 pour prendre en compte un événement qu'il avait prévu en 1948. Il discuta de cela en détail dans un essai : « Qu'y a-t-il derrière la pendaison des onze Juifs de Prague ? ». Cet essai fut sans doute écrit pour être publié par son European Liberation Front, mais, autant que je sache, jamais imprimé (22).

(22. Il parut peut-être dans l'éphémère périodique, *The Frontfighter*, dont je n'ai vu qu'un seul numéro. J'ai des photocopies d'un exemplaire tapé à la machine. Il est reproduit dans l'Appendice II plus loin.)

Yockey présente ses arguments d'une manière efficace. Quand Staline se joignit à la Croisade Juive Contre l'Europe, il fit appel au nationalisme et au patriotisme russes pour encourager ses armées et ses peuples. C'est l'un des quelques faits vérifiables qui se trouvent devant nous, mais nous nous souvenons que notre grand Criminel de Guerre utilisa le patriotisme

américain pour redonner le moral au bétail sur pattes qu'il envoyait en Europe pour massacrer et se faire massacrer pour la Race Supérieure de Yahvé. Dans ce but, on raconta à la chair à canon que le méchant Hitler préparait l'invasion des Etats-Unis, et il y eut des cornichons si ignorants en logistique militaire et navale qu'ils y crurent. D'un autre côté, le but de l'Allemagne était bien de détruire les Soviétiques, donc il y avait une base réelle pour l'appel de Staline à ses sujets.

Il est indubitablement vrai que les Slaves ressentent une profonde antipathie raciale pour les Juifs et qu'ils seraient enchantés d'en débarrasser leur territoire. La question, cependant, est de savoir s'ils sont – ou deviendront – suffisamment intelligents et forts pour céder à ce désir en défiant le reste du monde, que les Juifs exciteraient infailliblement contre eux.

Il est probablement vrai que les Juifs avaient l'intention d'obtenir le monopole des armes atomiques en en faisant la propriété exclusive du ridicule vaudeville de New York appelé « Nations Unies », qui était simplement un mince écran pour leur rêve séculaire d'un « Monde Unique » sous leur règne (23). Si c'est le cas, l'insistance de la Russie à utiliser la connaissance des Américains et des Britanniques pour s'équiper des armes redoutées dut les décevoir. Dans cette mesure, du moins, Staline agit comme un tsar russe, pas comme un comparse des Juifs.

(23. Il semblerait que les Juifs perdirent leur intérêt pour cette farce, qui sert maintenant à fournir, aux dépens des contribuables américains, une vie luxueuse dans la Nouvelle-Jérusalem-sur-l'Hudson pour la racaille et les sauvages diplomatiques, dont le bavardage incessant est aussi important que celui qui peut être entendu dans la cage des singes du parc du Bronx. Les femmes américaines à l'esprit confus s'imaginent encore que le bavardage a un sens, mais les Juifs sont trop intelligents pour lui prêter attention et ne rient probablement même pas lorsqu'un désœuvré appelle à une « résolution » contre leur capitale mondiale en Palestine.)

Yockey pensait que la « guerre froide », proclamée par le larbin à moitié anglais des Juifs, Churchill, lors d'une visite aux Etats-Unis, était en réalité une tentative des Juifs pour encercler la Russie, plutôt qu'un prétexte commode pour faire tuer plus d'Américains, en Corée et ailleurs, et pour pomper plus de sang sur les veines des contribuables américains pour nettoyer les égouts en Asie et pour financer, sous le déguisement de l'« aide étrangère », la conquête d'une nation après l'autre par les communistes. Il faut se souvenir qu'au moment où Yockey écrivait, la rodomontade fabriquée à Washington apparaissait plus convaincante qu'elle ne l'apparaît aujourd'hui, et que la « guerre froide » excitait les Américains intelligents avec l'espoir qu'ils pourraient forcer leur gouvernement à agir en conformité avec son jacassement incessant concernant la nécessité de « sauver le Monde Libre ».

Yockey prenait aussi au sérieux les glapissements yiddish concernant l'« antisémitisme » en Russie, qui pourraient n'avoir été qu'un stratagème pour apaiser l'hostilité envers la Russie ressentie par les Américains qui espéraient encore que leur nation agirait un jour pour ses propres intérêts. Il ne faut pas oublier que les Américains qui étaient les plus hostiles aux Soviétiques étaient précisément ceux qui pouvaient être apaisés par des rapports disant que les Russes étaient en train de se débarrasser de leurs maîtres juifs (24).

(24. Un bon exemple est le commandant S.M. Riis, un vétéran du service de renseignements de la Marine, qui était stationné en Russie à l'époque de la capture de ce pays par les Juifs en 1917-18. Dans sa vieillesse, il réussit à monter à bord du navire qui avait amené

Khrouchtchev aux Etats-Unis ; il conversa avec des agents du NKVD déguisés en simples marins russes et on l'assura que Khrouchtchev était un « vrai Russe » qui était en train de mettre dehors les envahisseurs étrangers. Croyant que les Juifs avaient au moins perdu le contrôle, il s'en réjouit grandement. Voir son livre, *Karl Marx, Master of Deceit* (New York, Speller, 1962).)

Yockey remarqua aussi qu'aux Etats-Unis un couple de Juifs, les Rosenberg, furent faussement accusés de trahison (car ils avaient été strictement loyaux à leur race) et jetés aux loups – pour apaiser les Américains qui étaient indignés par la trahison de leur propre pays de la part de Roosevelt et de ses successeurs, et aussi pour que d'autres espions et saboteurs qui avaient été pris sur le fait puissent s'en tirer plus facilement.

Yockey conclut donc que les « procès pour trahison en Bohême » étaient « un tournant *indubitable* » et qu'ils marquaient, en dépit de la discrétion officielle dans les sources russes et juives, une « indéniable réorganisation de la situation mondiale ». Le fait que « les dirigeants russes tuent des Juifs pour trahison envers la Russie » n'était rien de moins qu'une « déclaration de guerre de la Russie aux dirigeants juifs-américains ». Staline qui, Yockey le reconnaissait, « avait été pro-juif dans sa politique intérieure et extérieure » pendant trente-cinq ans, avait finalement pris le parti de la Russie contre la Juiverie internationale, qui devait abandonner ses espoirs de pouvoir « remplacer le régime de Staline ». Yockey ne pouvait pas prévoir que Staline mourrait un an plus tard dans des circonstances qui donnèrent lieu à des rumeurs selon lesquelles les Juifs auraient finalement réussi à l'empoisonner.

Jusqu'à la fin de sa vie, Yockey resta convaincu qu'une guerre entre les Etats-Unis des Juifs et l'Union Soviétique était inévitable. Cette conviction fut la base de son dernier essai, écrit peu avant sa mort en 1960. Sa couverture est reproduite ici sur la page suivante [voir original – NDE].

Je ne sais pas si Yockey vit et approuva la peinture vivement symbolique, à la manière de Salvador Dali, qui est reproduite sur cette couverture ou la date qui est placée dessous. Si c'est lui qui choisit la date, 1975, il était en bonne compagnie, comme je le dirai plus loin.

Le monde en flammes est une évaluation concise et lucidement logique de la situation en 1960, convaincante si l'on accepte la prémisse selon laquelle les Russes s'étaient libérés des Juifs. Sur cette supposition, l'implacable expansion de la puissance soviétique et l'établissement d'un avant-poste soviétique à Cuba, aux portes mêmes des Etats-Unis, représentait une série de défaites pour la race internationale.

L'analyse de la situation militaire par Yockey est encore valable. Les Américains, s'ils sont conduits à combattre les Soviets, miseront sur les missiles balistiques, mais ne peuvent pas gagner une guerre, puisque même s'ils avaient une armée efficace, elle ne pourrait pas organiser une invasion du territoire soviétique avec l'énorme nombre de troupes terrestres nécessaire pour l'occuper, et les Européens ne peuvent pas être poussés à combattre à nouveau pour la symbiose juive-américaine. La Russie utilisera les missiles balistiques, puisqu'elle ne peut pas résoudre le problème logistique consistant à transporter des armées par-dessus l'Atlantique ou le Pacifique.

Les missiles américains peuvent infliger un certain dégât à quelques villes, etc., mais la Russie est relativement invulnérable à de telles attaques parce qu'elle n'est pas réellement urbanisée, ses installations importantes sont dispersées dans tout son immense territoire, et ses

habitants essentiellement agraires ont le moral élevé de l'impérialisme et ne seront pas concernés par la destruction et les pertes qu'il serait ainsi possible de leur infliger. Les missiles russes, produits par des scientifiques et des techniciens allemands et donc plus précis et plus efficaces, seront dirigés sur les villes américaines, dont la destruction non seulement paralyserait la nation militairement, mais consternerait une population déjà démoralisée par les pacifistes bêlants, les femmes stupides, et la jeunesse désorientée et apeurée du fait du pourrissement de notre culture. La destruction de quelques villes poussera la populace paniquée à capituler (Yockey ne savait probablement pas que Washington faisait déjà des études sur une « capitulation stratégique » dans l'éventualité des hostilités).

Quand les Etats-Unis capituleront, comme ils le doivent et le feront, la situation sera radicalement changée. Yockey remarque que les Britanniques, un peuple relativement civilisé aimant parler de sa supériorité morale et de l'insipide idéalisme des humanitaires, ayant obtenu l'appui des Américains enthousiasmés par une guerre sainte, poussèrent les Allemands à capituler en novembre 1918, puis, par un acte de tricherie sans précédent, firent le blocus des Allemands désarmés dans le but exprès de tuer des civils, et causèrent de fait la mort par la famine d'un million d'Allemands avant de lever le blocus en juillet 1919. Or les Russes sont des barbares et n'ont jamais parlé du « caractère sacré de la vie humaine » et de ce genre de divagations de sentimentalistes. Leur dirigeants, de plus, sont des réalistes et n'ont jamais montré la moindre tendance à imaginer que les traités sont plus que des morceaux de papier défraîchi. Même si les Etats-Unis ne capitulent pas sans condition (ce serait de la justice immanente !), les Russes ne seront pas obligés de s'épargner un effort inutile du fait des clauses qu'ils pourraient avoir garanti par écrit. En toute probabilité, par conséquent, ils entreprendront, après la capitulation, d'annihiler pour toujours les Etats-Unis comme une source possible de troubles futurs. Ils détruiront bien sûr immédiatement toute la capacité industrielle restante du pays. Ce qui est incertain, c'est s'ils choisiront (a) d'occuper le territoire avec des troupes, de réduire la population par la famine ou de les abattre comme cela peut sembler le plus distrayant, et à épargner le reste pour les utiliser comme serfs, du moins jusqu'à ce que le pays puisse être colonisé par des Russes, un peuple viril et en pleine croissance ; ou (b) de réduire le territoire à un désert sans vie et inhabitable.

Yockey, écrivant en 1960, croyait que l'inévitable guerre pourrait être précipitée à tout moment et ne commencerait certainement pas après 1975, la date donnée sur la couverture de sa brochure. Il se trompait manifestement, mais c'était aussi le cas d'hommes ayant accès aux informations secrètes accumulées par ce qui restait des services de renseignements américains. C'est aussi en 1960 qu'un colonel américain des renseignements militaires, qui avait acquis une grande expérience pendant la « guerre » de Corée et qui avait maintenu, après sa retraite, des liens étroits avec la CIA, m'assura en privé que la guerre était inévitable, que les Etats-Unis seraient rapidement vaincus, et que le pays serait occupé par les troupes russes, qui extermineraient systématiquement tous les Américains suspectés d'intelligence et de respect de soi. Il était certain que cela arriverait au plus tard en 1970. Ses calculs accordaient donc un délai plus court que celui de Yockey, dont il n'acceptait pas la thèse majeure. Il pensait que quand les Russes envahiraient ce pays, les Juifs coopéreraient joyeusement avec eux, comme ils l'avaient fait partout en Europe. Il pensait aussi que les Russes feraient donc le moins de dégâts possibles à New York et dans les autres enclaves juives des Etats-Unis.

D'autres erreurs de calcul, faites à l'époque par des hommes dont l'expérience et la connaissance leur permettait de juger, donnaient approximativement le même résultat, avec seulement une différence de quelques années dans la date terminale. Il faudrait de nombreuses pages pour récapituler les preuves et les déductions logiques sur lesquelles les diverses

estimations étaient basées, et beaucoup plus pour découvrir pourquoi la guerre attendue ne se produisit pas. Il suffira de montrer que Yockey, un observateur n'ayant pas accès aux informations secrètes, ne se trompait pas plus que des hommes expérimentés qui avaient le grand avantage de connaître des faits qui étaient cachés au public.

LE PARADOXE

Yockey était conscient de l'objection majeure à son analyse : si les Juifs avaient perdu le contrôle de la Russie, comment se faisait-il que les Etats-Unis, qui avaient sauvé les Sovièts en 1941-45 (25), aient continué à faciliter l'expansion de la puissance russe ? Je ne puis faire mieux que de citer sa réponse :

« Les 'succès' russes – sauf pour leurs fusées de fabrication allemande – sont tous des cadeaux du régime de Washington. La stupidité politique juive-américaine est invincible. Mais les cadeaux de puissance que le régime de Washington a faits à la Russie ne sont pas entièrement explicables par la simple stupidité, par la simple incapacité. Il y a le facteur additionnel qui est que le régime sioniste de Washington est dans les deux camps pour la plupart des questions de puissance dans le monde. Sa seule position ferme est sa position anti-allemande fondamentale : l'Allemagne doit être détruite, ses jeunes hommes doivent être massacrés. En Algérie, Washington est des deux cotés : il est avec le gouvernement français, en tant qu' 'allié' ; il est avec les rebelles en vertu de son programme mondial de 'liberté' pour tout le monde. En Egypte, le régime de Washington a dit à la Palestine, à l'Angleterre et à la France d'attaquer, et quand la Russie est arrivée, il leur a dit de stopper. Il a été, en l'espace d'une semaine, anti-Nasser et pro-Nasser. Il a occupé le Liban, puis l'a évacué. Il a lâché Tchang quand, depuis son île, il aurait pu attaquer la Chine avec laquelle le régime de Washington était alors en guerre. Il a défendu la Corée du Sud, mais a aidé les Chinois à maintenir leurs lignes d'approvisionnement avec le front. Pendant la Guerre Chinoise en Corée, il a fait la guerre et négocié la paix en même temps, pendant des années. A Cuba il a interdit la livraison d'armes au loyal Batista, et a ainsi aidé Fidel Castro ; maintenant il s'occupe du renversement de Castro.

C'est une énigme psychologique, déchiffrable seulement ainsi : les sionistes ont deux esprits, qui fonctionnent indépendamment. En tant que sionistes, ils sont engagés dans la destruction de la Civilisation Occidentale, et en cela ils sympathisent avec la Russie, avec la Chine, avec le Japon, avec les Arabes, et en tant que tels ils jettent l'anathème sur l'Allemagne, qui est l'esprit et le cœur de la Civilisation Occidentale. En tant que gardiens des Etats-Unis, ils doivent de mauvais gré conserver au moins la domination technique et politique de cette Civilisation, même lorsqu'ils détruisent son âme et son sens. En un mot, ils travaillent simultanément pour et contre la Civilisation Occidentale. Très clairement, ils causent ainsi plus de dommages que de bienfaits (...).

Ainsi le cliché journalistique de 'l'Est contre l'Ouest' n'a pas de sens. C'est l'Est contre l'Est, avec l'Occident fournissant les vies et le financement pour la destruction. »

L'analyse précédente est, bien sûr, ouverte à la contestation. Y a-t-il vraiment eu un changement dans la politique réellement poursuivie par le gouvernement de Washington, à coté des bêlements des Présidents et des autres pour continuer à égarer les crétins ? Cette politique n'a-t-elle pas été orientée invariablement et uniformément pour assurer le maximum de honte et de pertes aux Américains et pour se rapprocher lentement et imperceptiblement de

leur liquidation finale ? L'engagement « pour le renversement de Castro » dont parle Yockey était, bien sûr, une cuiller de rognures pour les petits chéris. Plus récemment, comme chacun sait, les Etats-Unis ont livré à Castro une autre possession, le Nicaragua.

(25. Dans son essai sur la pendaison des onze Juifs de Prague, Yockey mentionna une petite partie de ce que l'Amérique, au nom de ses maîtres juifs, donna aux Soviets : 14.795 avions, 375.883 camions et 7.056 tanks. Il ne semble pas avoir su que les Soviets se virent aussi fournir les informations techniques et les matériels nécessaires à la fabrication de bombes atomiques. Dans *Le monde en flammes*, il parle de la profondeur et de l'omniprésence de l'espionnage soviétique aux Etats-Unis, par opposition aux efforts illusoires du renseignement américain pour pénétrer la Russie, mais il ne semble pas s'être demandé dans quelle mesure l'espionnage soviétique dépendait des Juifs à son service et de la coopération avec le système d'espionnage juif, considéré comme étant de loin le meilleur dans le monde.)

L'attribution d'une schizophrénie aux Juifs par Yockey est, bien sûr, soumise à la considération fondamentale selon laquelle nous ne pourrions jamais comprendre leur mentalité : nous pouvons seulement observer les actions d'une race génériquement différente de la nôtre et accumuler les données qui nous permettront de dire, statistiquement, que dans une situation donnée la collectivité raciale réagira d'une manière spécifique. Il est toujours hasardeux et habituellement ou invariablement faux de décrire leur conduite ou leurs motifs par rapport à notre psychologie et à notre moralité. Ce qui serait de la schizophrénie chez un Aryen ou dans un groupe d'Aryens, par exemple, l'est par contraste avec la mentalité normale de notre race. Si elle est caractéristique d'une autre race, elle ne peut pas être une anomalie dans cette race, et ce qui nous semble anormal doit être normal pour elle. Yockey, cependant, a raison au sens où ceux qui pensent que les Juifs ne contrôlent plus la Russie doivent postuler que leur mentalité raciale fonctionne d'une manière qui est incompréhensible par rapport à nos standards de rationalité.

La présentation de loin la plus complète, objective et convaincante des arguments concernant l'idée que les Russes ont atteint au moins une certaine indépendance se trouve dans le livre de Wilmot Robertson, *The Dispossessed Majority*, et sa suite, *Ventilations* (26). Il a rassemblé toutes les données habituelles, et presque chaque donnée est ouverte au doute. Les statistiques et les déclarations venant de sources russes et juives représentent ce que leurs auteurs pensent qu'il est indiqué que nous croyons en ce moment, et on sait bien que les Juifs dissimulent, autant que possible, leur nombre réel dans chaque pays qu'ils ont infiltré. Lorsqu'on nous dit, par exemple, que le pourcentage de députés juifs au Soviet Suprême est tombé de 41,1% à 0,25% entre 1939 et 1958, nous nous demandons si la source est russe ou juive ; si c'est une estimation faite par un Européen, elle doit être largement basée sur des noms de personnes, et l'habileté des Juifs à se déguiser sous des noms natifs et à dissimuler leur race par ailleurs est notoire, et nous avons la question additionnelle et insoluble des effets génétiques d'une nuance de sang juif dans l'ascendance d'un individu (27). De plus, si les gens détenant des postes de responsabilité sont manifestement non-juifs, ils peuvent néanmoins être de simples marionnettes manipulées depuis l'arrière-scène par des Juifs par l'intermédiaire de leurs épouses, de pressions financières ou politiques, ou de superstitions profondément implantées.

(26. *The Dispossessed Majority* (Cape Canaveral, Florida, 1972), pp. 451-465, cf. pp. 346-353. *Ventilations* (ibidem, 1973), pp. 9-17. L'éditeur, Howard Allen Enterprises, annonce que des éditions complètement révisées, imprimées en nouveaux caractères, des deux livres, seront publiées à l'automne 1981.)

(27. Voir ci-dessus, p. 27, note 30. Si le Dr. Nossig a raison concernant la particularité génétique de sa race, cela ouvre des possibilités bien plus radicales et terribles que toutes celles aperçues ou imaginées jusqu'ici, même par les auteurs antijuifs les plus véhéments. A l'exception de quelques familles nobles qui ont gardé des archives – on dit qu'il y a en Grande-Bretagne deux familles qui peuvent faire remonter leur ascendance jusqu'en 1066 avec certitude –, les archives généalogiques de la plupart des individus, même ceux qui ont atteint une certaine importance, remontent rarement à plus de quelques générations sans l'aide de la fantaisie, et elles atteignent rapidement le point où les ancêtres, particulièrement les femmes, sont de simples noms. Les noms des Juifs appartiennent à trois catégories, à savoir : 1) les noms authentiquement juifs, par ex. Isaac, Jésus, Nathan ; 2) les noms occidentaux qui sont devenus distinctement juifs, par ex. Rosenthal, Finkelstein, Oppenheimer ; et 3) les noms distinctivement aryens adoptés pour dissimuler la race de l'individu, par ex. Montagu, Stewart, Brown. Le recours à de tels déguisements est une habitude juive invétérée, datant probablement de l'époque où la race commença à développer ses techniques pour pénétrer les nations des *goyim*. Et habituellement, quand les porteurs de tels noms ne sont pas nos contemporains, la tromperie ne peut être détectée que par l'indiscrétion des Juifs eux-mêmes. Par exemple, le mythe exemplaire d'Esther dans son texte le plus complet, préservé dans les *Septante*, est garanti « authentique » (!) par les Juifs pieux, et les donnés sont Dositheos, qui est identifié comme un prêtre et lévite juif, son fils Ptolemaios (= Ptolémée), et le fils de ce dernier, Lysimachos. Les trois sont bien des noms grecs ; le premier, nous la savons, était fréquemment adopté par des Juifs et peut ainsi soulever quelques suspicions ; le second est, bien sûr, le nom de la fameuse dynastie macédonienne ; et le troisième est le nom honoré d'un certain nombre de Grecs fameux. Si nous voyons les noms hors du contexte, nous ne pouvons jamais douter que Ptolémée et Lysimaque étaient de pure ascendance grecque, et, bien sûr, des Aryens.)

L'effet cumulatif des données prises ensemble est impressionnant, mais il nous semble inconcevable que les Juifs, s'étant emparés de tout le gouvernement de la Russie dans leur révolution bolchevik (28) et toujours conscients de leur antagonisme secret et vigilant envers les races qui montrent une tendance à n'être pas parfaitement dociles, n'auraient jamais pu se permettre de perdre une maîtrise acquise par un travail et des intrigues si longs et si persévérants (notez que nous créditons instinctivement les Juifs en tant que race d'un niveau d'intelligence supérieur à celui des Aryens, et que nous les pensons exempts de la stupidité qui conduisit notre race à renoncer à son pouvoir et à révéler sa propre dégradation et sa propre impuissance). La seule explication plausible est celle de Robertson.

(28. Les observateurs aryens qui étaient sur la scène en Russie au moment de la prise du pouvoir par les bolcheviks nous assurent que 85% au bas mot des Bolcheviks à des postes d'autorité étaient des Juifs, et nous savons que les plus importants d'entre eux furent envoyés en Russie à partir de la Suisse par les stupides Allemands (qui recoururent à ce qui pourrait être décrit comme à une sorte de guerre bactériologique, probablement sur la suggestion de Juifs haut-placés dans le gouvernement du Kaiser Guillaume) et par Woodrow Wilson, qui insista pour que les Britanniques escortent en Russie un chargement naval de vermine venimeuse, depuis le quartier East Side de New York. Un rapport secret envoyé au Département d'Etat US en 1919 (déclassifié en septembre 1960) donne la liste des trente principaux dirigeants bolcheviks, et identifie vingt-neuf d'entre eux comme des Juifs et un seul comme un « Russe ». Cette seule exception « russe » était Oulianov, alias Lénine, qui, comme cela est universellement reconnu, était un bâtard d'ascendance juive et tatare (turco-mongole) mélangée, et sans une goutte de sang russe. Il est illusoire d'enquêter anxieusement sur les détails et de se demander, par exemple, si le vrai nom de « Zinoviev » était Apfelbaum.

Cela ne serait pas vraiment important si tous les dirigeants officiels avaient été russes, car le crédit pour l'opération doit aller à ses architectes. La cathédrale St-Paul à Londres est l'œuvre de Sir Christopher Wren et la demeure qui abrite aujourd'hui la Thomas Publishing Co. à Springfield, Illinois, est l'œuvre de Frank Lloyd Wright. L'identité et la race des tailleurs de pierre qui travaillèrent sur la première structure et des maçons qui travaillèrent sur la dernière est sans importance, de même que la race de leurs divers contremaîtres.)

Cette explication repose sur deux prémisses :

- 1) Les Juifs ont un génie racial pour l'infiltration, la subversion, la révolution et la destruction.
- 2) Leur race est dépourvue de capacité à organiser et à diriger une société viable, quel que soit son type et quelle que soit la théorie politique sur laquelle elle est basée. Ayant créé le chaos, les Juifs ne peuvent y survivre qu'en utilisant les talents manageriels d'une autre race, choisissant ordinairement des administrateurs dans la population (de classe inférieure) survivante de la nation qu'ils viennent de détruire.

La première de ces propositions ne fait pas l'ombre d'un doute. Elle est vérifiée par toute l'histoire, car aucune nation profondément pénétrée par les Juifs n'a survécu longtemps. Cela correspond, de plus, à leur psyché raciale, franchement exposée par certains membres hautement intelligents et remarquablement candides de la race, comme, par exemple, Samuel Roth dans *Jews Must Live* (29) et par l'éminent Maurice Samuel (30) dans son aveu souvent cité :

« Nous les Juifs, les destructeurs, resterons toujours les destructeurs. Rien de ce que vous pourrez faire ne satisfera nos besoins et nos exigences. Nous détruirons toujours parce que nous avons besoin d'un monde à nous. »

(29. Le livre de Roth, *Jews Must Live* (New York, Golden Hind Press, 1934) a – pour des raisons évidentes – disparu de la plupart des bibliothèques et est devenu extrêmement rare. C'est un livre de 319 pages, incluant le frontispice, etc. ; environ la moitié en a été réimprimée, Birmingham, Alabama, 1964, et est disponible chez Liberty Bell Publications. La description de Roth est de loin la plus complète concernant le comportement quotidien de la grande masse des Juifs ordinaires dans les relations commerciales et sociales, et nous lui devons tous de la gratitude pour son honnêteté et de l'admiration pour son courage. Importante est ici la réaction des Juifs quand les Aryens humbles tentent d'avoir un club ou un hôtel ou un quartier résidentiel à eux. Les Juifs crient à la « discrimination » et par l'esbroufe ou, si besoin est, par pression financière secrète, imposent leur entrée, mais lorsqu'ils l'ont rendu sordide et hideux par leur vulgarité, ils l'abandonnent et repartent dans leurs anciennes colonies, en laissant de préférence les propriétaires aryens en faillite et dépossédés. Une telle conduite montrerait de la méchanceté chez un Aryen, mais, si nous sommes objectifs, nous devons l'attribuer à l'impulsion d'un instinct racial qui opère aussi automatiquement et aussi subconsciemment que l'admiration instinctive d'un Aryen non-corrompu pour certaines formes de beauté.

Il y a une intéressante analogie dans le comportement des Juifs dans l'ancienne Alexandrie, où une masse d'entre eux, estimée à un million, s'empara d'une grande partie de la ville et en fit un immense et opulent ghetto, dans lequel aucun Aryen, naturellement, ne voulait aller. Non contents de cela, ils grouillaient perpétuellement dans tout le reste de la ville et étaient

motivés par leur « juste droit » à interrompre les représentations théâtrales et les épreuves athlétiques des Grecs, harcelant les *goyim* jusqu'à ce que ces derniers perdent finalement patience, après quoi les Juifs coururent se lamenter auprès du Ptolémée régnant ou du gouverneur romain, de plaignant d'« antisémitisme » et de « persécution », et souvent, au moyen des intrigues et du pouvoir financier des Juifs riches et ostensiblement civilisés, obtenant quelque punition contre la population grecque « intolérante ». Puisque les Juifs, autant qu'on le sache, ne tirèrent aucun profit de ces événements et qu'une partie de leur populace fut blessée ou tuée dans les émeutes qu'ils provoquaient presque régulièrement à une distance de quelques années, leur harcèlement des Aryens devait être instinctif, plutôt que le résultat de quelque plan ou conspiration conscient.)

(30. Voir ci-dessus, p. 45. La réimpression est disponible chez Liberty Bell Publications.)

On pourrait corroborer les dires de Samuel en citant des centaines d'auteurs juifs, anciens et modernes. Un exemple venant des premières années de l'Ere chrétienne est l'un des grands canulars juifs, les faux Oracles Sibyllins (31), qui furent diffusés (naturellement avec un faux certificat disant qu'ils étaient authentiquement grecs) pour démoraliser et subvertir la civilisation gréco-romaine en excitant des appréhensions consternantes parmi les ignorants et les crédules. Aucun Aryen, j'imagine, ne peut les lire sans être horrifié par les désirs nihilistes et la haine venimeuse envers la civilisation qui les inspirent. Un récent auteur a cité, comme exemple du nihilisme inné de l'âme juive :

« ...l'apocalypse juive que les Pères de l'Eglise choisirent pour être incluse dans leur appendice à l'« Ancien Testament ». Cette fantasmagorie sauvage décrit avec de charmants détails tous les désastres et tourments avec lesquels Jésus frappera et détruira les peuples civilisés de la terre lorsqu'il reviendra en gloire, descendant des nuages avec une escouade d'anges sadiques. Il faut noter la disposition caractéristique selon laquelle les *goyim* ne doivent pas simplement être tués en totalité : ils doivent d'abord souffrir le martyre pendant cinq mois. Mais ce que Lloyd Graham a très justement appelé la 'diabolique sauvagerie' du Dieu juif ne se satisfait pas de l'extermination de tous les *goyim* avec toutes les sortes de tortures qu'une imagination scabreuse pourrait inventer. Il détruit le pays, les montagnes, la mer, la terre entière ; il détruit le soleil et la lune ; et il enroule les cieux comme un rouleau, incluant probablement même les galaxies les plus éloignées... *Tout* est annihilé. Et tout cela pour les chouchous de Jésus, une élite de 144.000 Juifs mâles qui méprisent les femmes. C'est pour ceux-ci, sans doute, qu'il crée une Nouvelle Jérusalem, dans laquelle ils fainéanteront joyeusement pendant un millier d'années (32). »

On ne peut qu'être atterré devant la férocité de ce désir d'annihiler l'univers entier !

(31. Il y a des éditions adéquates, sous le titre de *Oracula Sibyllina*, par Al Rzach (Vienne, 1891) et J. Geffcken (Leipzig, 1902, réimprimé 1967). Je n'ai pas vu l'édition de A. Kurfess, *Sibyllinische Wessagungen* (Munich, 1951), qui contient paraît-il une traduction allemande. Certaines parties de la collection ont été traduites en anglais dans diverses discussions concernant le christianisme primitif, mais je ne connais aucune traduction complète de cette collection longue et hétéroclite. S'il en existait une, les personnes dont l'esprit est saturé de stupidités apocalyptiques y trouveraient sans aucun doute de merveilleuses « prophéties » concernant l'élection de Reagan, du terrorisme juif au Liban, et peut-être de la dernière augmentation des tarifs postaux. – Quelques vieux récits grecs de déclarations oraculaires sont insérés ici et là dans la collection de falsifications pour donner un air d'authenticité au canular, dont le but était de ficher une frousse bleue aux *goyim* ignorants et faibles d'esprit,

bien que quelques articles les encouragent à espérer un sauveur quelconque qui fera de toute la terre son royaume, avec la fraternité et la « paix mondiale » pour tout le monde, en enseignant aux méchants à vénérer les vivants « Fils du Grand Dieu ». Il est habituellement difficile de dater les diverses prophéties, mais il semble que les premiers faux de la collection furent fabriqués par les Juifs d'Égypte pendant la période ptolémaïque : voir John J. Collins, *The Sibylline Oracles of Egyptian Judaism* (Society of Biblical Literature, 1974).)

(32. Ralph Perier dans *Liberty Bell*, août 1980, p. 20.)

La seconde proposition de Robertson est moins évidemment vraie, mais il est peut-être significatif que dans l'apocalypse que nous venons de mentionner, quand la Nouvelle Jérusalem descend *en bloc* du ciel nouvellement créé, elle est minutieusement décrite avec ce que Frank Harris appela « la folle avidité juive, qui trouve un plaisir sensuel à mentionner l'or et l'argent, et les diamants et les perles et les rubis », mais il n'y a pas de disposition pratique pour les Quelques Elus du Peuple Elu qui doivent passer là le prochain millier d'années. Nous pouvons supposer qu'ils se verront miraculeusement fournir la nourriture et les vêtements, peut-être par des anges laborieux, et qu'ils pourront passer une partie de leur temps à avaler de la nourriture et des boissons ; mais les nobles mâles n'auront pas de sales femelles autour d'eux, et nous pouvons seulement nous demander s'ils trouveront des amusements de remplacement. Pour le reste, ils n'auront évidemment rien pour occuper leurs mains désœuvrées et leurs esprits inoccupés – pendant un millier d'années ! C'est comme si l'auteur de cette sauvage prophétie avait pour seule intention la glorieuse destruction de l'univers entier, et n'accordait aucune pensée à l'organisation de la société qui devait suivre.

La mythologie juive parle beaucoup des royaumes et d'un empire de Salomon dans la terre volée de Canaan, mais les données archéologiques sont trop maigres pour permettre la reconstruction de la base historique pour ces histoires. Il est assez certain, cependant, que quand les riches Juifs de Babylone livrèrent la ville à Cyrus le Grand, le seul non-Juif qu'ils aient jamais appelé leur christ, ils firent un marché avec lui pour obtenir des privilèges spéciaux dans son empire, car ceci est établi avec certitude par les papyri éléphantins (33). Les privilèges semblent avoir inclus l'établissement d'une capitale religieuse à Jérusalem, et un livre biblique appelé *Esdras* (*Ezra*) et Josèphe (34) nous donnent une description colorée de la grande caravane des Juifs riches qui sortirent de Babylone, leurs chars chargés d'or et d'argent, avec des milliers de leurs esclaves *goy* suivant péniblement derrière, pendant que des centaines d'esclaves musiciens allaient devant, afin que la caravane voyage « au son des harpes et des flutes et au choc des cymbales », pendant que la majorité des Juifs, qui préféraient rester faire du commerce à Babylone, se réjouissaient et se divertissaient. Et quand les immigrants atteignirent Jérusalem, ils commencèrent à déposséder les natifs et à les malmenier, et ils firent habilement de leur nouveau Temple une forteresse, comme Hérode devait le faire beaucoup plus tard.

(33. Préparé par A. Cowley, *Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C.* (Oxford, 1923). Les Juifs d'Éléphantine, qui se considéraient comme parfaitement orthodoxes et qui semblent avoir été regardés ainsi par le Temple nouvellement établi à Jérusalem, reconnaissaient comme chef de leurs dieux un dieu qu'ils nommaient YW (probablement prononcé *Yu'*, une forme qui devint *Ia* dans les Septante) ou YWH (qui était probablement prononcé *Ya'u*) et lui fournirent une épouse femelle, 'NT (probablement identique à la déesse ougaritique-cananéenne 'Anath). Au Ve siècle av. J.C., par conséquent, les Juifs n'avaient pas encore tous adopté l'hénothéisme qui apparaît dans la plus grande partie de l'« Ancien Testament », qu'ils transformèrent en monothéisme lorsqu'ils entrèrent en contact avec le stoïcisme gréco-

romain et qu'ils virent combien il serait opportun de kidnapper la Providence des Stoïques (*animus mundi*). Bien sûr, l'érudit Bezalel Porten, dans ses *Archives from Elephantine* (Université de Californie, 1968), fait de grands et savants efforts pour démentir le polythéisme précoce des Juifs orthodoxes, allant même une fois (p. 175) jusqu'à suggérer que les Juifs magnanimes financèrent le culte des dieux des Araméens à Eléphantine en « geste de bonne volonté » !)

(34. *Antiq. Iud.*, XI, i-v, 1-183. Il existe une excellente édition et traduction de cet ouvrage par H. St. J. Thackeray, terminée par Ralph Marcus, à la Loeb Library. Inutile de le dire, les décrets de Cyrus et Darius cités dans le livre biblique et (avec des variantes) par Josèphe sont des fabrications.)

Sous protection perse, les Juifs jouirent de l'autonomie, taxant et oppressant les malheureux natifs de Palestine (incluant les Samaritains, les Juifs natifs, qui en appelèrent vainement à la justice perse), mais la fois suivante où nous entendons parler d'eux (35), le grand-prêtre, Jean, tua Jésus, son frère, au milieu même du sanctuaire intérieur du temple, manifestement au cours de troubles civils si grands que le gouverneur perse local dut intervenir pour restaurer l'ordre – et, bien sûr, il fut maudit pour sa peine, manifestement parce qu'il voulait jeter un coup d'œil dans le sanctuaire, où les Juifs gardaient quelque chose qu'ils ne voulaient pas que voient les *goyim* (36). Une souillure de meurtre dans le sanctuaire ne semblait pas digne d'être mentionné pour les Juifs de la faction de Jean, car il n'avait pas été troublé dans l'exercice de son pieux office.

(35. *Antiq. Iud.*, XI, vii, 297 sqq.)

(36. On ne sait pas ce qu'était le secret. Les soldats de Pompée racontèrent qu'ils avaient vu dans le sanctuaire une statue de Yahvé avec une tête d'âne. Ce sont des témoins non fiables, bien sûr, mais il y a quelques corroborations incertaines de leur récit, et de tels dieux thériomorphiques étaient normaux en Egypte, d'où les Juifs prétendaient être venus. Nous ne pouvons pas affirmer que les soldats avaient raison, mais ce que nous devons faire, c'est éviter les réflexes primaires de la plupart des historiens, qui ignorent cela et toutes les indications comparables parce qu'ils *savent* que le Saint Peuple de Dieu ne ferait jamais rien de mal. Le discours juif concernant la stricte piété de leur race est un canular, et il est faux, même après qu'ils se fussent approprié le monothéisme des Stoïques. Pour un bref résumé de quelques récentes preuves archéologiques, voir le *Scientific American*, CCXXVIII #1 (janvier, 1973), pp. 80-87. On ne sait pas si les Juifs qui adoraient Hélios et Apollon dans leurs synagogues au III^e siècle (apr. J.C.) identifiaient Yahvé à ces dieux ou les ajoutaient aux cérémonies pour se faire bien voir des « païens » parmi lesquels ils vivaient.)

Les deux fils de Jean lui succédèrent, et ils semblent avoir partagé la grande prêtrise jusqu'à ce que l'un des frères décide d'expulser l'autre pour le motif que ce dernier était marié à une pute samaritaine au lieu de l'être à une bonne Juive orthodoxe, et cela provoqua une autre guerre civile larvée. Et cela continue indéfiniment, les Juifs de Palestine étant incapables de maintenir la paix entre eux ; leurs diverses factions faisant appel aux Grecs séleucides ou aux Romains pour restaurer l'ordre en faveur d'une faction, pendant que toutes les factions sont apparemment unies dans la haine des *goyim* civilisés mais utiles, qu'ils tentent de jouer les uns contre les autres au moyen d'intrigues élaborées ; et les *goyim* distraits étant incapables de protéger les Juifs qui sont amis avec eux et qui sont par conséquent assassinés furtivement par des *sicaires*, des experts dans l'art de plonger un poignard dans le dos d'un homme pendant qu'il n'est pas sur ses gardes.

Par opposition aux désordres explosions perpétuels de Judée, où les Juifs jouissaient d'une autonomie locale, la majorité des Juifs, dispersés dans des enclaves à travers tout le monde civilisé (leur plus grande concentration étant probablement à Babylone) et donc directement sous les lois des nations dans lesquelles ils s'étaient installés, semblent avoir comparativement vécu en paix les uns avec les autres et avec leurs hôtes, sauf dans les rares cas où il y avait l'occasion de livrer une ville à des envahisseurs et où un christ autoproclamé incitait la populace juive à de folles explosions et massacres contre les *goyim* détestés.

Après l'an 70 apr. J.C., le seul Etat juif autonome ou indépendant que nous pouvons prendre en considération est l'« Israël » moderne (37). Comme chacun sait, les Juifs extorquèrent la Déclaration Balfour à la Grande-Bretagne comme prix pour pousser le bétail américain vers l'Europe en 1917, mais comme les Anglais semblaient avoir quelques scrupules à trahir leurs alliés arabes, les terroristes juifs durent faire sauter quelques stupides *goyim* et leur tendre quelques embuscades avant que leur nouvelle Sion soit établie formellement en 1948 et que le Peuple de Dieu puisse commencer à opprimer, malmener et massacrer les natifs (38). Sur cette « nation » artificielle, qui est, bien sûr, soutenue par une double imposition (39) des bêtes de somme américaines, voir les commentaires de Robertson. Elle a ses tensions internes, dont quelques échos ont pu parvenir jusqu'à nous, et elle n'est manifestement maintenue que par sa politique consistant à empiéter régulièrement sur les peuples sémitiques des alentours et à étendre son territoire mal-acquis grâce à l'équipement militaire donné par les crétins américains. Vivant de l'argent des *goyim* et d'agressions terroristes, « Israël » n'est certainement pas une preuve que les Juifs ont la capacité d'organiser et de gouverner un Etat à eux.

(37. Tous les Juifs de Palestine ne suivirent pas le christ qui prit par surprise les Grecs et les Romains somnolents en 132 et qui réussit à en faire un grand massacre, mais comme les Romains étaient des sectaires qui désapprouvaient son habileté, son royaume éphémère fut rapidement réduit à des groupes de guérilla se cachant dans les collines, et le christ ne gouverna jamais vraiment la moindre partie du territoire qu'il revendiquait. – Au VIII^e siècle, les Juifs s'infiltrèrent dans le royaume des Khazars et s'en emparèrent, mais on connaît trop peu de choses sur son gouvernement interne pour que nous puissions l'utiliser comme un exemple (incidemment, la théorie khazar, si chère aux chrétiens qui veulent avoir le beurre et l'argent du beurre, devra être abandonnée, si nous acceptons l'étude hématologique détaillée du Pr. A.E. Mourant et de ses assistants, *The Genetics of the Jews* (Oxford, 1978). Ses résultats montrent que les Juifs, en dépit de grandes différences dans l'apparence physique, forment une race hybride unique, ayant une infusion d'au moins 5 à 10% de sang négroïde, quelque soit l'endroit du monde où ils ont pris résidence). – La vieille colonie juive en Inde prétend avoir pénétré dans ce sous-continent avant 175 av. J.C., puisqu'elle n'observe pas les cinq grandes fêtes juives, qui furent toutes (en dépit de fausses prétentions à une plus grande ancienneté) instituées après cette date. Que ces Juifs aient atteint ou non l'Inde à une date aussi précoce, il est certain qu'ils ne possédèrent jamais un Etat à eux : Schifra Strizower, *The Bene Israel of Bombay* (Oxford, 1971). – Le long traité d'Arthur J. Zuckerman, *A Jewish Principedom in Feudal France, 768-900* (Université de Columbia, 1972), était basé sur de tortueuses déductions faites à partir d'indications illusoires, et son puissant royaume juif dans le sud de la France et le nord de l'Espagne n'était qu'un produit de son imagination ; voir la recension du Pr. Bernard Bachrach dans l'*American Historical Review*, LXXVIII (1973), pp. 1440-41.)

(38. On se demande si les Britanniques auraient eu des préjugés au point d'être contrariés, si les Juifs avaient fait sauter leur Parlement au cours d'une séance. La première bombe placée dans l'immeuble n'explosa pas et le Haut Commandement juif annula ses ordres avant qu'une seconde puisse être placée ; voir Avner, *Memoirs of an Assassin* (New York, 1960), pp. 104-121. Son organisation de « combattants de la liberté », dit-il (p. 64), opérait selon le principe qu'un Anglais serait toujours un sale goy, qui pouvait être tué pour cette seule raison ».)

(39. « Double imposition » parce qu'en plus des énormes subsides qui sont ouvertement et secrètement envoyés en « Israël » par le gouvernement des Américains, les immenses sommes qui sont remises « à titre privé » par les Juifs résidant aux Etats-Unis sont aussi prises aux Américains. Personne n'ose protester.)

Il y a beaucoup à dire sur l'analyse de Robertson, et nous accepterions sa conclusion selon laquelle les Russes se sont du moins émancipés – mais la raison se révolte.

Il est vrai que les Juifs, qui doivent toujours être « persécutés » pour dissimuler l'ampleur de leur contrôle et de leur pouvoir réels, crient maintenant contre les « antisémites » en Russie, mais chaque semaine nous voyons les photographies de nos véritables gouvernants, Kissinger, Armand Hammer et d'autres membres de la tribu, en train de faire des embrassades à Brejnev et à d'autres maîtres réels ou supposés de la Russie ; les banquiers américains sont impatients de fournir aux Soviétiques des quantités apparemment illimitées de la fausse monnaie fabriquée par la Réserve Fédérale ; et les fermiers américains triment dans leurs champs pour fournir aux Soviétiques toutes les céréales et toutes les denrées alimentaires qu'ils veulent. Bien sûr, ceci n'est qu'une partie du pillage auquel les serfs américains sont habitués. Ce qui importe réellement, c'est la satisfaction apparente des Juifs devant le résultat de leur sabotage de nos forces armées. Depuis l'époque de Yockey, notre armée est devenue ce qu'il prévoyait. Démoralisés par les opérations menées en Corée et au Vietnam pour tuer et amocher autant de jeunes Américains que possible tout en organisant des défaites qui montreraient au monde à quel point les Américains sont cinglés et méprisables (40), nos officiers *militaires* restants tentent cyniquement de « rester en-dehors » jusqu'à ce qu'ils puissent prendre leur retraite avec une bonne pension après une vingtaine d'années. Ils sont remplacés par des Juifs, des mulâtres, et des bureaucrates en uniforme, dont l'idée du combat est celle de l'intrigue pour obtenir une promotion. Si nous regardons nos « combattants », nous voyons une horde disparate de rustres, de pervers, de femmes et de sauvages attendant de mauvaise grâce le jour où ils pourront remettre les « sales Blancs » à leur place. Pensez-vous vraiment qu'avec cette cohue les Etats-Unis pourraient vaincre et occuper l'Irlande ? A cet égard, nos troupes terrestres pourraient-elles occuper Cuba ?

(40. On se souvient qu'un officier américain fut même jugé par une cour martiale et emprisonné pour avoir tué quelques ennemis au Vietnam. La cour martiale fut réunie par notre armée par obéissance servile et honteuse aux cris d'orfraie des maquereaux journalistiques dont les employeurs étaient engagés dans un effort concerté pour démoraliser encore plus nos forces armées, et la campagne impliquait un mensonge complet sur les conditions de la guerre en Indochine. Pour comprendre à quoi ressemble la guerre dans un tel territoire avec une telle population, voir le livre de William Wilson, *The L.B.J. Brigade* (Los Angeles, Apocalypse, 1966. Le point essentiel est que les Vietnamiens sont *naturellement* et par instinct aussi barbares et traîtres que le *devinrent* les Britanniques et les Américains enrégimentés lorsqu'ils répudièrent toutes les règles de notre civilisation pendant la Croisade des Juifs contre l'Europe.)

La Russie a maintenant la marine la plus grande et la plus moderne du monde. Notre marine, bien inférieure en équipements, exhibe des amiraux mulâtres qui se pavanent dans une tenue ostensiblement négligée et qui regardent de haut leurs subordonnés blancs, lesquels tentent de cacher leur irritation devant la dégradation qui leur est imposée. Les officiers britanniques qui inspectèrent le *Nimitz*, notre plus grand porte-avion, furent surpris de découvrir que certaines parties du grand navire sont « interdites » aux officiers blancs pour que les sauvages ne les tuent pas. Le *Nimitz* n'est pas un navire de guerre ; c'est un taudis flottant sur lequel, comme un récent accident l'a montré, les guerriers multiraciaux ne peuvent pas se tenir à l'écart de la drogue assez longtemps pour accomplir le moindre exercice naval. On entend dire que sur certains de nos plus petits porte-avions qui sont encore commandés par des officiers blancs, on pense que l'équipage blanc pourrait « se débarrasser des nègres » et remettre le navire en état de combattre.

Puisque faire fonctionner des avions requiert de l'habileté et de l'intelligence, nous pourrions compter sur nos bombardiers obsolètes et nos avions de combat modernes comparativement peu nombreux, empêchant les sabotages au moyen d'équipes terrestres multiraciales commandées par des objets décoratifs comme une major-générale juive. Mais l'échec de la maladroite tentative de secourir les « otages » que nous avions lâchement abandonnés en Iran souleva naturellement des doutes quant à nos capacités même aériennes, bien que l'incompétence ait pu être organisée à Washington. Dans le cas d'une guerre avec les Soviets, nous pourrions sacrifier notre force aérienne et infliger une certaine quantité de dommages.

Quant aux missiles balistiques intercontinentaux, la situation est que nous sommes maintenant inférieurs aux Russes, alors que notre pays, comme Yockey l'avait remarqué, est bien plus vulnérable que le leur.

Au moment où j'écris, il semble que les Juifs aient l'intention d'ordonner aux Américains de préparer la voie à une avancée juive et à une occupation des pays sémitiques autour d'« Israël ». Nous pourrions indubitablement détruire les champs pétrolifères d'Arabie Saoudite et augmenter ainsi la fausse « crise de l'énergie » qui est maintenant utilisée pour harceler les crétins, et par des bombardements aériens nous pourrions créer le chaos dans les autres pays sémitiques ou partiellement sémitiques – à moins que la Russie n'intervienne. Cela signifierait une guerre avec les Soviets, et, incidemment, s'il y avait une telle guerre, les Russes devraient certainement céder, en pure autodéfense, à leur antipathie raciale naturelle envers les Juifs, dont plus de trois millions se trouvent en territoire soviétique.

Depuis l'époque de Yockey, il y a eu une modification majeure de la situation. L'hostilité raciale naturelle et inévitable entre les Russes, qui sont largement aryens, et les Chinois mongoloïdes, a clairement transformé leur coopération initiale en hostilité active. Il est possible que la crainte d'une invasion chinoise dissuade les Russes d'une intervention au Moyen-Orient, mais nous n'en savons pas assez sur la situation à l'intérieur des deux empires que nous avons créés comme nos puissants ennemis pour calculer les chances de cela. Le plus que nous pouvons dire est qu'il ne semble pas probable en ce moment que les Russes abandonneraient une partie importante du globe à Sion. Et s'ils ne le font pas, cela signifie la guerre avec les vassaux des Juifs, les Etats-Unis.

Dans le cas d'une telle guerre, le compare de la Maison Blanche pourrait émettre des platitudes et parler de « sauver le monde pour la démocratie », mais il n'y a pas la moindre indication d'une volonté de combat dans une nation – s'il y a encore une nation (41) – qui est depuis longtemps infestée de pacifistes et de gens de cette sorte. Les Russes auraient tous les

avantages d'une première frappe, et pourraient infliger quelques dommages spectaculaires à nos villes, et, comme Yockey le prédisait, notre populace réclamerait immédiatement une capitulation et commencerait une guerre civile furieuse, si Washington hésitait même à mettre en œuvre ses plans chéris pour une capitulation « stratégique ».

(41. Dans l'avalanche continuelle de livres, la plupart d'entre eux étant inutiles et beaucoup étant pires qu'inutiles, qui tombe vertigineusement des presses ces jours-ci, les quelques livres importants sont enterrés sous la masse et souvent oubliés sans être remarqués, mais j'espère que personne n'a oublié l'analyse judicieuse de notre société par le Pr. Andrew Hacker, *The End of the American Era* (New York, 1970). Il conclut que les Etats-Unis sont devenus rien de plus qu'une zone géographique, habitée par des races et des individus incompatibles qui, déracinés et désorientés, n'ont plus de culture commune ni même d'intérêt commun. « Ce qui était jadis une nation », dit-il, « est devenu un simple agrégat d'individus égocentriques ». Notre civilisation – la civilisation aryenne, bien qu'il n'utilise pas ce vilain mot – a été si érodée et pourrie que la majorité américaine a perdu toute cohésion et est devenue une simple collection de minorités miniatures, chacune composée de pas plus d'une demi-douzaine de personnes avec un but commun. Par conséquent, conclut-il, « Notre histoire en tant que nation est parvenue à sa fin », et nous avons atteint « un carrefour où il devient sans intérêt d'appeler à la réadaptation ou au renouveau ». La seule question maintenant est la date et la forme exactes de la catastrophe finale. J'aimerais pouvoir réfuter cette conclusion.)

Le seul autre choix possible est la possibilité lointaine que les Etats-Unis possèdent quelque arme secrète vraiment épouvantable qui n'ait pas été livrée aux Soviets, mais cette possibilité est vraiment lointaine.

Donc avec tout cela devant nous, on nous demande de croire que les Russes sont devenus indépendants ? Grotesque ! Avec l'exemple de l'Allemagne, nous savons tous combien est terrible la vengeance que la Race Supérieure de Yahvé inflige aux *goyim* insubordonnés. Si les Juifs avaient été défiés par les Russes, nos forces armées seraient radicalement épurées et tout Américain blanc valide au-dessous de 40 ans serait enrôlé et entraîné pour la guerre à venir. Les Juifs et leurs valets dans tous les médias cracheraient frénétiquement de la boue faussement patriotique au visage des crétins. Nos saints hommes hurleraient depuis leurs pupitres que notre devoir chrétien est de châtier l'Antéchrist à Moscou et d'aider un dieu omnipotent qui ne peut manifestement pas s'aider lui-même. Nos usines automobiles seraient à nouveau converties à la production d'avions et de tanks ; et tous nos laboratoires seraient remplis de « programmes intensifs » pour concevoir des missiles et des antimissiles plus efficaces.

Il vous suffit de regarder autour de vous pour voir à quel point est absurde la suggestion selon laquelle la suprématie juive aurait été menacée en Union soviétique ! C'est simplement déraisonnable !

Ainsi disons-nous, mais nous ne savons pas. Ma seule remarque ici est que si les Juifs ne contrôlent plus les Soviets, la seule explication est celle avancée par Yockey et Robertson. Bien qu'ils diffèrent dans leur analyse psychologique, ils s'accordent sur le fait que l'explication doit être une particularité mentale chez les Fils de Yahvé qui les empêche de faire ce qui serait irrationnel et follement imprévoyant pour un Aryen.

LA TROISIEME FACE DE LA PIECE DE MONNAIE

Nous avons, je pense, suivi Yockey et Robertson dans les conclusions logiques qu'ils tirent des preuves devant nous. Mais toutes nos preuves – ce qu'on nous dit et ce qu'on ne nous dit pas – vient de sources russes ou juives. Nous n'avons même pas un simple choix entre les histoires racontées par deux menteurs habituels, car lorsqu'ils divergent, les deux peuvent mentir quand même, chacun dans son propre intérêt. Et les maîtres mondiaux de la tromperie sont rusés et subtils.

Quand des fêtes foraines parcouraient notre pays, les péquenauds se faisaient régulièrement escroquer par ce qu'on appelait le bonneteau, qui avait de nombreuses variantes. Dans une variante, le gogo était conduit à croire qu'on lui avait donné, par inadvertance, un aperçu d'une face d'une pièce de monnaie et pouvait donc parier en confiance sur ce qui apparaîtrait sur l'autre face quand le bonneteau était enlevé, mais, bien sûr, quand la pièce de monnaie était exposée, une pièce avec une face différente avait été substituée par un tour de prestidigitation.

Quand nous réfléchissons sur l'énigme soviétique, une possibilité se présente toujours à nous, c'est que le pourrissement interne dans l'empire soit peut-être allé beaucoup plus loin que ce que nous avons pu soupçonner par nos sources – soit peut-être allé si loin que ce qui semble être un Etat monolithique a quelque faiblesse interne et cachée suffisamment grande pour affecter sa politique étrangère. Cette conjecture spéculative, cependant, nous l'avons toujours écartée comme étant gratuite, puisqu'il n'y avait pas de preuve plausible pour l'appuyer.

Le périodique appelé *Fortune*, dans son numéro du 29 juin 1981, a publié un stupéfiant article, intitulé « Les milliardaires clandestins de la Russie », par un Juif, Konstantin Simis, ancien avocat et officiel soviétique au ministère de la Justice, qui dit qu'en 1977, quand le manuscrit d'un livre qui doit être publié dans ce pays fut découvert dans son appartement, il fut invité à quitter la Russie et rejoindre son fils, professeur dans une université américaine.

D'après cet article, l'Union Soviétique est aussi pourrie politiquement que les Etats-Unis, bien que, bien sûr, il y ait des différences superficielles. La corruption dans le parti communiste sous semble aller de soi, mais ici on nous parle de corruption massive de l'administration communiste par corruption venant d'étrangers, presque tous des Juifs. Il y a de nettes analogies avec la corruption politique presque générale qui fut établie dans ce pays en 1917 par les cinglés et les cornichons qui tentèrent d'empêcher notre peuple de boire des breuvages alcoolisés.

On nous dit qu'à l'intérieur de l'Union Soviétique fonctionne un énorme marché noir avec ses propres usines, son propre système de distribution, et ses propres points de vente, opérant confortablement par la corruption presque complète des dirigeants et de la police communistes, et animé par des capitalistes, presque tous des Juifs, qui accumulent ce qui sont de grandes fortunes par tout standard et qui placent leur surplus de richesse en or, bijoux et autres choses qui ont une valeur intrinsèque. Un entrepreneur typique, qui fut arrêté, par quelque malchance, par la police secrète, fut trouvé en la possession de biens pour un montant de 350.000.000 roubles, ce qui, au taux actuel, équivaldrait à 546.000.000 dollars.

Ce grand *essor* de l'entreprise juive, d'après l'auteur, commença « au milieu des années 1930 » avec des entrepreneurs et des imposteurs aussi talentueux qu'Isaac Bach, qui, tout en étant officiellement surveillant dans un petit atelier et à ce titre payé par l'Etat, était secrètement un capitaliste pesant quelque 135.720.000 dollars, « possédant au moins une

douzaine d'usines fabriquant des sous-vêtements, des souvenirs et des articles de mercerie, et dirigeant un réseau de magasins dans toutes les républiques de l'Union Soviétique ». De telles affaires clandestines prospéraient, il faut le noter, alors que Lazar Moseievich Kaganovich était Premier Adjoint de Staline, chargé de l'industrie, et continuèrent naturellement à prospérer sous son successeur à ce poste, Benjamin Dimschitz, un autre Juif (41a). Et elles ont maintenant atteint le haut niveau financier montré par l'exemple mentionné ci-dessus, ce qui, nous laisse-t-on entendre, n'était pas du tout extraordinaire, sauf que l'apôtre de la libre entreprise négligea de corrompre tous les officiers de la police secrète concernés ou bien fut tellement imprudent que cela les empêcha d'étouffer l'affaire.

(41a. Dimschitz (ou Dymshits) est le seul officiel soviétique de très haut rang que Wilmot Robertson (*op. cit.*, p. 456, n. 16) reconnaît comme étant un Juif. C'était évidemment l'homme qu'il fallait à l'endroit qu'il fallait. Ce qui est extrêmement curieux, c'est qu'il n'est même pas mentionné dans la liste publiée par *Candour*, dont je parlerai dans la note 48 plus loin.)

Les activités commerciales de ces énergiques hommes d'affaires juifs ne nous intéressent que parce qu'elles sont toutes catégoriquement interdites par la loi soviétique, qui garantit au coupable une sanction minimum de plusieurs années d'emprisonnement dans un camp de travail. Elles prospèrent forcément par un immense système de pots-de-vin et ce genre de choses (42) qui est à la hauteur du génie de l'organisation montré par les politiciens américains. Il y a « des dizaines de milliers de telles usines » possédées par les capitalistes du marché noir, mais presque toutes sont en fait des usines d'Etat, dirigées par des patrons nommés par le gouvernement communiste, qui remplissent leurs quotas et qui se tournent ensuite vers la production pour les capitalistes, en utilisant, bien sûr, l'équipement fourni par cet Etat, par leur personnel, et parfois des matières fournies par l'Etat, bien que la production pour le marché noir soit habituellement de meilleure qualité et utilise de meilleures matières. Le directeur doit recevoir sa part, bien sûr, et les ouvriers aussi, qui font souvent des heures supplémentaires. Tous les inspecteurs du gouvernement doivent être corrompus, et aussi tous les agents locaux de la police secrète, particulièrement ceux du service qui est expressément chargé de surveiller l'industrie. Une grande partie des matières premières doit être obtenue chez des établissements nominalement étatiques, avec, bien sûr, une distribution correspondante de parts et de pots-de-vin. Les points de vente sont, pour la plupart, des magasins d'Etat qui distribuent les produits du marché noir clandestinement, et donc les directeurs et les comptables et les employés doivent recevoir leur part et une corruption massive doit tenir à l'écart les inspecteurs et les agents de la police. Et bien sûr, il est nécessaire de s'arranger avec les bureaucrates qui sont au-dessus des inspecteurs et des agents. Bref, l'empire communiste doit être une masse grouillante de corruption politique. Et après toutes ces dépenses commerciales, les promoteurs accumulent d'énormes profits et deviennent immensément riches.

(42. Quand Franklin Roosevelt jacassait sur les « quatre libertés » pour distraire les crétins pendant la Croisade Juive Contre l'Europe, les « New-Dealers » cultivés définissaient les Quatre Libertés comme étant le pourcentage, le pot-de-vin, le « faire cracher », et l'arrangement [*rake-off, pay-off, shakedown, and fix*]. Il y a des différences techniques entre ces quatre aspects du gouvernement dans une « démocratie », mais nous n'avons pas besoin de les définir ici.]

Les « dizaines de milliers d'usines », nous dit-on, sont surtout à Moscou, Odessa, Riga, Tiflis et d'autres grandes villes où sont concentrés les Juifs se trouvant aujourd'hui en Russie –

quelque trois millions, d'après les sources juives, qui sont maintenant « discriminés » par les Soviétiques, ceci n'expliquant pas pourquoi ils sont seulement moitié moins nombreux que les Juifs qui étaient « discriminés » par le régime tsariste, sous lequel ils possédaient la moitié de l'industrie de la Russie. Nous pouvons supposer que la libre entreprise fournit de bons revenus pour une grande part des trois millions, peut-être pour la plupart d'entre eux, d'une manière ou d'une autre.

En dépit de la corruption massive des officiels communistes, quelque chose de plus est requis pour cet immense commerce clandestin, qui doit être mené sans archives écrites, et où des sommes pouvant se monter à des centaines de milliers de roubles passent de main en main sans documents ni témoins, « dans une atmosphère de confiance complète », telle qu'elle ne pourrait jamais exister entre des hommes d'affaires normaux dans ce pays. L'explication est donnée par l'auteur : c'est « le sens de l'identité nationale parmi les hommes d'affaires clandestins juifs », qui ne sont peut-être pas impatients d'émigrer vers la capitale de leur race en Palestine, mais qui « ressentent une relation charnelle avec elle » et lui envoient des contributions financières (en monnaie américaine !). Si l'honnêteté commerciale qui est dictée par un sens de la solidarité raciale, que les Aryens ne peuvent qu'envier lorsqu'ils réfléchissent avec honte à la vénalité égotiste et à l'opportunisme financier de leur propre peuple, est renforcée par les tribunaux raciaux juifs, les *kahal*, dont quelques auteurs antijuifs affirment qu'ils sont secrètement maintenus dans les colonies juives, l'auteur n'en donne aucune indication (42a).

(42a. Les Juifs nient avec véhémence l'existence des *kahal* et dénoncent comme « antisémite » le Juif Jacob Brafmann, qui écrivit la description la plus complète et la plus détaillée des tribunaux raciaux quasi-religieux. Son ouvrage a été traduit en allemand, avec un commentaire érudit du Dr. Siegfried Passarge, *Das Buch vom Kahal*, 2 volumes, Leipzig, 1928. Voir aussi l'ouvrage de l'auteur argentin, Hugo Wast, dont l'essai et roman, *El Kahal*, est aussi publié au Mexique (Editorial Diana, 6^e édition, 1964). Wast décrit le fonctionnement du tribunal juif dans l'Argentine moderne, et dit : « El Kahal es un soberano invisible y absoluto », qui règle la vie entière des Juifs, « comercio, politico, religion, vida privada en sus detalles más minuciosos ». Il dit que les pouvoirs disciplinaires sont assignés à un tribunal secret, le *Beth Din*, qui, je suppose, fonctionne avec les pouvoirs sommaires et le secret de la Sainte Vehm westphalienne du XIII^e au XVI^e siècles, ce qui sera familier pour beaucoup de lecteurs d'après la description, sans doute amplifiée et romantique, de Sir Walter Scott dans *Anne of Geierstein*. Le *kahal* suprême des Juifs, ayant juridiction sur toutes les colonies de la race internationale, siège à New York, d'après Wast. Les avocats américains qui ont traité des litiges entre des Juifs ayant tenté de s'escroquer l'un l'autre sont certains qu'aucun *kahal* ne fonctionne aujourd'hui, mais remarquent une étrange convention dans ce domaine, par ex. un Juif amèrement offensé et lésé ne dénoncera pas son adversaire pour contrebande ou fraude fiscale, même s'il en possède les preuves.)

Une limitation à la félicité des capitalistes juifs en Russie est le besoin d'observer une certaine discrétion dans l'exhibition publique de leur richesse, car un excès d'ostentation a valu à certains d'entre eux l'attention des autorités communistes ne se trouvant pas sur leur livre de comptes, avec de tristes résultats. Les financiers prudents limitent leurs dépenses publiques à ce qu'ils peuvent justifier par leurs revenus légitimes, par ex. par des numéros gagnants dans une loterie d'Etat, et convertissent leur richesse en or, bijoux et articles similaires qu'ils peuvent dissimuler facilement. L'argent étranger peut être obtenu, mais ne présenterait aucun avantage en Russie. Nous pouvons supposer que les banques Rockefeller en Russie aident probablement les capitalistes à transférer à l'étranger les avoirs dont ces derniers pourront

profiter lorsqu'ils décideront de « faire défection » et de quitter la Russie. L'auteur suggère que les énormes investissements en or et en bijoux, s'ils ne sont pas faits pour le simple plaisir avare de les posséder, sont peut-être faits pour anticiper « la chute du régime soviétique ».

Si nous acceptons le récit de Simis concernant l'immense richesse des Juifs soviétiques et la corruption omniprésente du gouvernement soviétique dans toutes ses fonctions, incluant la police secrète, il sera évident que l'ingéniosité, le secret et la corruption qui maintiennent les affaires clandestines des capitalistes pourraient aussi favoriser une clandestinité révolutionnaire secrète et formidable, capable de frapper soudainement et peut-être d'une manière décisive. Et cela modifiera toutes nos estimations concernant l'avenir probable de l'Union Soviétique et de sa capacité à mener une guerre majeure. Nous nous demandons aussi si on ne peut pas accorder une certaine crédibilité à certains rapports concernant des « clandestins » efficaces et ostensiblement chrétiens à l'intérieur de l'Union Soviétique. Les rapports jadis produits si assidûment par les évangélistes qui prétendaient collecter des fonds pour de telles organisations peuvent être écartés comme de simples hameçons pour les gogos, mais si Simis a raison, de telles organisations pourraient exister (42b).

(42b. Si nous en croyons Paul R. Vaulin, *The Regiment of Kitezh* (Mobile, Alabama, 1977), la Russie est maintenant noyautée par une formidable conspiration de chrétiens, qui ont pénétré la bureaucratie soviétique et même la police secrète, ayant placé ou enrôlé des agents secrets aux postes stratégiques, et capable de provoquer la révolte d'« un quart de milliard d'hommes [russes] » quand l'heure viendra. Deux collègues de l'auteur à la faculté de l'Université d'Alabama du Sud certifient que le récit « décrit des événements réels », a été écrit par « un agent américain » qui a été parachuté en territoire soviétique en mai 1972, et a été copié d'après son manuscrit, qui « a été sorti d'URSS par un étudiant américain ». Ils certifient aussi que Satan a empêché la publication du livre par un éditeur commercial, de sorte qu'il dut être publié à titre privé « sans la permission de Satan ». S'il y a du vrai dans cette histoire, la police secrète soviétique est devenue désespérément inefficace et stupide. Cela implique que le dieu des chrétiens a rendu la conspiration invisible aux yeux des communistes, et il semblerait que Satan n'ait pas été capable de réveiller le Politburo.)

Nous ne pouvons ni confirmer ni nier l'exactitude de l'histoire de Simis. Si ce numéro de *Fortune* a atteint la Russie, son rapport a probablement été dénoncé dans la *Pravda* comme un « scandaleux mensonge fasciste » et peut-être même comme « antisémite », avec de nombreuses « preuves » de sa fausseté ; s'il ne l'a pas été, il le sera, du moins quand son livre sera publié. Tout ce que nous pouvons faire est de dire que l'histoire est étonnante, et la placer comme un point d'interrogation de plus autour de l'énigme.

DEVANT LE MUR DES LAMENTATIONS

Nous devons admettre que les preuves de la supposée perte d'autorité des Juifs en Russie sont maigres et peu solides. Les « kremlinologues » (!) autoproclamés nous exposent les intentions se trouvant derrière certaines politiques soviétiques, mais la télépathie est toujours une affaire hasardeuse. Il est vrai, par exemple, que la Russie a fourni quelques armes aux pays sémitiques et largement sémitiques qui sont menacés par la constante agression et l'implacable haine des Juifs (les Arabes et leurs alliés, à propos, doivent toujours payer les Soviétiques cash, alors que les Juifs ont seulement à réquisitionner tout l'équipement qu'ils veulent à leurs serfs américains). On nous dit que la Russie a la claire intention d'entraver le plan, dont les Juifs se vantent ouvertement, de faire de Jérusalem la capitale d'où la Race de

Yahvé gouvernera le monde entier ; mais, pour autant que nous le sachions au contraire, les esprits subtils des dirigeants de la Russie prévoient peut-être d'arnaquer les Arabes et de finalement les trahir, de même que les Américains, par exemple, ont trahi Tchang Kai Chek.

Le gouvernement nominalement américain de Washington s'angoisse fiévreusement concernant la triste situation supposée des trois millions de membres du Peuple-élu-par-lui-même se trouvant en territoire soviétique, et affirme gaspiller les ressources américaines en pots-de-vin pour les Russes afin d'accroître les privilèges accordés aux Juifs (mais à aucune autre race), dans l'espoir que bientôt les trois millions entiers suivront les 200.000 qui ont récemment fui l'Union Soviétique et qui, après avoir touché terre en Israël, se sont précipités aux Etats-Unis, à part une minorité qui, après avoir flairé l'odeur de leurs frères de race en Israël, sont promptement revenus dans leurs foyers soviétiques (43). On ne peut pas être impressionné par les raisons ostensibles d'une politique dont le résultat net est d'augmenter encore plus les subsides américains fournis aux Soviétiques tout en aggravant simultanément la saturation de notre pays par les Juifs.

(43. Il est vrai que les Russes ne semblent pas impatients de les accueillir à nouveau. *Le Daily World* du 8 janvier 1979 rapporte que 300 Juifs, qui avaient quitté l'Union Soviétique, ont fui en Italie après avoir eu un bon aperçu de la fourmilière en Israël. Ils ont fait appel aux « Nations Unies », manifestement dans l'espoir que les clowns de ce cirque interviendraient et leur obtiendraient la permission de revenir à la maison.)

L'autre indication, c'est que cela fait beaucoup de bruit et très peu de faits, ceux-ci ne valant pas mieux que ceux sur lesquels est basée l'assurance donnée par les Juifs aux Britanniques comme quoi aux Etats-Unis les vilains « néo-nazis » sont sur le point de pousser dix ou vingt millions de chéris persécutés de Dieu dans les crématoires (44). Les Américains ont eu l'affreuse audace d'enquêter sur un canular juif plutôt grandiose mais typique, et de dénoncer son absurdité (45). Je ne sais pas si les Britanniques pourraient être assez stupides pour le croire, mais l'imminence d'un véritable « holocauste » aux Etats-Unis sera considérée comme improbable par les malheureux Américains, qui rampent devant la Terreur juive ; qui voient les maisons des gens qui osent douter du canular assiégées par des foules de Juifs réclamant leur mort et menaçant de les brûler eux et leurs familles dans leurs maisons ; qui savent que les présidents et les vice-présidents des Etats-Unis qui ont osé émettre *en privé* quelque manque de respect pour les Juifs ont été chassés de leur poste et obligés de démissionner ; qui savent qu'aucun homme d'affaires n'ose offenser nos maîtres, pas même en s'abonnant à un journal qui n'a pas l'approbation kasher, car même s'il arrive à une boîte aux lettres sous un faux nom, les espions apprendront son identité et les Juifs détruiront furtivement ou ouvertement ses affaires et peut-être sa famille... Il serait oiseux de continuer à énumérer ce qui est connu de quiconque s'aventure à lever les yeux et à regarder cela. Ma remarque est que les Américains devraient savoir que le fait que le Pr. Butz n'a pas encore été assassiné et que tous les exemplaires de son livre n'ont pas encore été détruits par le FBI n'est pas une preuve satisfaisante que les Etats-Unis soient en train de persécuter le Peuple de Dieu. Et il ne serait pas inutile d'examiner les lamentations juives concernant la Russie avec de l'intelligence critique plutôt que de la foi.

(44. Voir plus haut, p. 73.)

(45. Sur le canular concernant les « six millions de Juifs » dont on dit qu'ils ont été exterminés en Allemagne avant d'émigrer aux Etats-Unis et dans quelques autres pays et de commencer à soutirer de l'argent pour leurs morts à l'Allemagne qu'ils avaient ruinée,

l'ouvrage pionnier fut celui de Paul Rassinier, qui avait lui-même été un détenu d'un camp de concentration allemand et qui passa plus tard des années à parcourir vainement l'Europe à la recherche de quelqu'un qui avait réellement vu l'une des fameuses « chambres à gaz », pour lesquelles la base, bien sûr, était seulement les tentatives des Allemands pour contrôler avec des désinfectants les épidémies de typhus amenées dans les camps par les Juifs et leurs poux. Voir le livre de Rassinier *Le mensonge d'Ulysse* (Paris, 1950) et ses suites *Ulysse trahi par les siens* (Paris, 1961), *Le véritable procès Eichmann* (Paris, 1962), et *Le drame des Juifs européens* (Paris, 1961). Une traduction anglaise du dernier de ceux-ci a été publiée par Steppingstones, Silver Spring, Maryland, 1975, qui a publié l'année suivante une traduction du livre sur le procès Eichmann (que Rassinier voulait d'abord intituler judicieusement : « Les maître-chanteurs de Nuremberg »), maintenant publié par Historical Review Press, Chapel Ascote, Ladbroke, Southam, Warwickshire. Je crois que les traductions de plusieurs livres de Rassinier sont rassemblées dans *Debunking the Genocide Myth*, publié par l'Institute for Historical Review, Torrance, Californie. La démolition la plus complète et la plus systématique de l'infâme canular, qui a été utilisé pour extorquer quarante milliards de dollars ou plus au malheureux peuple de l'Allemagne, est l'ouvrage magistral du Pr. Arthur R. Butz, *The Hoax of the Twentieth Century*, publié par la Historical Review Press, s.a. (1976), et disponible chez Liberty Bell Publications ; une édition américaine est publiée par l'Institute for Historical Review en Californie. Un ouvrage en allemand particulièrement notable est *Der Auschwitz Mythos* (Tübingen, Grabert, 1979 ; disponible chez Liberty Bell Publications) par le juge Wilhelm Stäglich, qui s'attira ainsi une vengeance pseudo-légale de la part du gouvernement fantoche des Juifs à Bonn, qui le fit passer en jugement pour le ruiner et qui réussit à le priver de la moitié de son maigre revenu. L'auteur d'un plus petit volume sur le même sujet est maintenant en prison en Allemagne pour avoir osé contredire la Race Supérieure de Dieu. Un livre très utile et très bien illustré est celui de William N. Grimstad, *The Six Million Reconsidered*, s.l.&a. (1977), qui a été réimprimé par la Historical Review Press en Angleterre et aux Etats-Unis par l'Institute for Historical Review. Peut-être l'aspect le plus remarquable du canular des « six millions » est-il le mépris des falsificateurs pour les Aryens simples d'esprit : ils n'ont même pas pris la peine de rendre leurs fictions plausibles ou cohérentes. L'important, bien sûr, est que les Aryens doivent être entraînés afin que leurs esprits se figent et que toute pensée s'arrête chez eux dès qu'un membre du Peuple de Dieu parle aux rustres.)

Une preuve citée par Wilmot Robertson est la publication par l'Académie des Sciences ukrainienne (en 1963) d'un livre qui parlait des Juifs d'une manière irrespectueuse, et il ajoute que les autorités soviétiques ne supprimèrent pas le livre avant que l'« opinion mondiale », fabriquée par les journalistes juifs, ne commence à hurler. La suppression, cependant, ne satisfait pas les Juifs, qui s'indignent maintenant que son satanique auteur fut, après un certain temps, autorisé à revenir à son emploi, au lieu d'être liquidé ou réduit à la famine (46).

(46. Voir, par ex., l'article du Dr. Spier que je cite plus loin.)

Bien que jusqu'en 1979 les Juifs s'assuraient encore dans certaines de leurs publications raciales que leur tribu prospérait en Union Soviétique et que 400.000 d'entre eux bien installés à Moscou seulement étaient joyeux (47), ils racontent maintenant dans leurs propres publications, ainsi que dans « notre » presse (qu'ils possèdent ou contrôlent), que le peuple international est « persécuté » par les vilains Russes, dans le pays desquels ils ont choisi de résider. Le volume de cette propagande est énorme, et ce serait une perte de temps de noter les légères différences de ton dans ce qui n'est qu'un seul hurlement incessant, mais, si nous

osons être mauvais au point de regarder quelques spécimens intelligemment, nous pourrions en tirer certaines indications.

(47. Un habile tour de propagande fut utilisé par Aaron Vergelis, directeur du périodique en yiddish qui est généreusement financé par les Soviets. Dans sa tournée dans ce pays en janvier 1979, il assura à ses audiences juives d'une côte à l'autre que « les Juifs soviétiques construisent une nouvelle et heureuse vie dans leur patrie multinationale [*sic* !] », et que la propagande selon laquelle les Juifs ne vivaient pas comme des nababs en Union Soviétique est en fait une forme d'« antisémitisme » répandue par les « anticomunistes » pour inciter à l'hostilité envers les Soviets et pour encourager les sales éléments « antisémites » aux Etats-Unis. L'« antisoviétisme », proclama-t-il avec une subtilité talmudique, « est le plus grand antisémitisme ». Ses discours furent largement repris dans la presse franchement juive et résumées dans le *Daily World* le 30 janvier 1979.)

Un cri d'alarme de Kevin Klose dans le *Washington Post*, le 15 juillet 1979, intitulé « Les Juifs soviétiques craignent l'antisémitisme croissant », nous apporte la nouvelle choquante que beaucoup plus de Russes obtiennent maintenant des postes dans les universités russes et d'autres « institutions de haute éducation où les Juifs ont traditionnellement excellé ». Un livre publié en seulement cinq cent exemplaires « appelle le sionisme 'la pire forme de fascisme' » – une affirmation qui doit bien faire rire, même en Russie. Un autre, dont 45.000 exemplaires ont été imprimés, « affirme que 'les centres sionistes' contrôlent les médias occidentaux ». On conclut que les Russes ne devraient pas être informés de la domination presque totale des Juifs sur la presse et les chansonnettes aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en France, et dans d'autres nations occidentales. Parmi les principales horreurs qui donnent des palpitations nerveuses aux trois millions de Juifs, il y a deux lettres qu'un ou plusieurs Russes diaboliques ont pu produire sur une ronéo et qui sont clandestinement distribuées à quelques « membres de l'intelligentsia de Moscou ». L'une de ces horribles lettres déclare qu'« au Sénat US tout comme au Comité Central du Parti Communiste il y a un puissant lobby sioniste ». Les Américains connaissent le Sénat et le reste de « leur » gouvernement à Washington, où, d'après la presse du 26 juillet, Reagan « a ordonné personnellement » qu'on cesse de critiquer les bombardements terroristes juifs du Liban et le massacre des Sémites qui ne comprennent pas que les Juifs ont un droit sur leurs maisons et leurs vies – des actes que quelques égarés pensaient peu délicats au moment même où les Etats-Unis étaient sur le point de livrer un autre gros chargement de nos meilleures armes à Israël, pour lequel Reagan a « une affection très particulière ». Nous nous demandons, cependant, si la lettre ronéotypée était aussi exacte sur la Russie que sur le pays qui était jadis le nôtre. Une seconde lettre, furtivement tapée à la machine et polycopiée, dit que la femme de Brejnev est une Juive – comme chacun le sait depuis longtemps en Russie et en-dehors – et qu'il y a seulement trois « vrais Russes » parmi les treize membres du Politburo régnant. Il n'y a pas d'affirmation que la seconde déclaration soit également vraie, mais Klose rapporte une rumeur selon laquelle les « russophiles », des gens si méchants qu'ils aiment leur propre pays, s'attendant à ce que Brejnev quitte bientôt ce monde, manœuvrent « dans des 'cercles supérieurs' secrets du parti [communiste]... pour augmenter l'antagonisme russe traditionnel et chasser les Juifs des postes de pouvoir et d'influence qu'ils détiennent aujourd'hui ». Comme si le Peuple de Dieu n'avait pas un droit prescriptif au « pouvoir et à l'influence » sur les races inférieures !

Ce qui nous intéresse est l'affirmation, dans la feuille ronéotypée qui est clandestinement distribuée à quelques Russes, que les Russes ont seulement trois représentants au Politburo. Le journal fondé par le défunt A.K. Chesterton, *Candour*, a publié dans son numéro de nov.-déc. 1978 une liste, obtenue auprès de sources russes, des membres du Politburo. Celle-ci

montre vingt-et-un hommes à côté de Brejnev, et le score est : Russes, 6 ; race incertaine, 1 ; Juifs, 14, incluant le ministre de la Défense, le ministre des Affaires Étrangères, le chef de la police secrète, et deux autres, qui sont parmi « les hommes les plus puissants en URSS » (48). La date et le lieu de naissance sont donnés ainsi que les vrais noms des Juifs, dont la plupart opèrent sous des pseudonymes en public, selon leur coutume. L'informateur de *Candour* ajoute que « 90% des ambassadeurs soviétiques sont des Juifs », et énumère douze exemples. Comme je suis malheureusement privé des révélations divines qui permettent à tant de gens de la « droite » de *savoir* tout ce qu'ils veulent croire, je ne puis affirmer ni l'exactitude ni l'inexactitude de la liste de *Candour*, mais si la liste ne contient qu'un léger pourcentage de vérité, il semblerait que la race internationale se soit prématurément précipitée devant son Mur des Lamentations, peut-être par la pure force de l'habitude.

(48. Il est étrange que *Candour* et la feuille ronéotypée clandestine qui fait peur aux Juifs en Russie ne reconnaissent que Kossyguine comme loyal Russe. La source de *Candour* n'avait pas d'informations sur Romanov, et, ce qui est très remarquable, Souslov, qui est l'un des trois « vrais Russes » sur la feuille ronéotypée, est identifié dans *Candour* comme un Juif, né en 1902 dans la principale ville d'Azerbaïdjan, dont le vrai nom est Suess et qui est le principal représentant en Russie de la B'naï B'rith qui opère aux États-Unis et surveille le bétail aryen. Cf. note 41a plus haut.)

TOD UND VERKLÄRUNG

La plus sobre des lamentations actuelles est un long article de Ruben Ainsztein dans le périodique britannique bien connu et très influent, le *New Statesman*. Sur la couverture du numéro du 18 décembre 1978, qui est illustrée par un montage photographique montrant la vilaine face d'Hitler derrière la vilaine face de Staline, l'article est intitulé : « L'Union Soviétique aujourd'hui : l'antisémitisme institutionnalisé », au-dessus de l'article lui-même apparaît le titre apocalyptique : « La fin du marxisme-léninisme ». L'auteur ne manque naturellement pas une occasion de réitérer le grand canular juif de l'« Holocauste », et il nous assure que « seule la mort mystérieuse [!] de Staline a sauvé de l'annihilation les Juifs qui avaient survécu à la Solution Finale de Hitler ». Il parle ensuite de l'affreux livre que Robertson mentionnait, mais sans nous dire qu'il fut interdit en 1963. Sa preuve figurée, cependant, est un mémorandum confidentiel distribué à certains comités du Parti communiste, soi-disant écrit par Valery Nikolaïevitch Yemelyanov, et probablement tapé à la machine ou ronéotypé, dont les agents juifs réussirent à voler une partie en janvier 1977 (49). Dans ce mémorandum, Yemelyanov n'aurait pas seulement dit des choses désagréables sur la race sacro-sainte, mais aurait même proposé la formation d'une organisation internationale pour unir les hommes civilisés de l'Occident pour empêcher et peut-être éviter la consolidation du contrôle juif sur la planète entière.

(49. D'autres informations sur le mémorandum que Yemelyanov espérait garder confidentiel sont données dans une dépêche de Jérusalem publiée dans le *Daily Telegraph*, le plus grand journal conservateur de Grande-Bretagne, le 9 mars 1978. L'un des ministres du gouvernement israélien se plaignait que le mémorandum volé était « une déclaration de guerre à outrance contre les Juifs » de la part de l'homme qui l'avait écrit.)

Je ne puis naturellement pas dire si Yemelyanov a vraiment exprimé des pensées aussi mauvaises, mais je note que dans un long article de la *Jewish Chronicle* (Londres), le 25 juillet 1980, le Dr. Howard Spier remarque complaisamment que le « paranoïaque » Pr.

Yemelyanov a été chassé de son poste académique et enfermé dans un « hôpital psychiatrique » (50). Cela me semble indiquer que les Enfants de Dieu avaient encore une influence en Union Soviétique, mais cela n'empêche pas le Dr. Spier de bavarder avec crainte de la probabilité des pogroms parce que, bien que « l'antisémitisme déclaré » ne soit pas possible en Russie aujourd'hui, il y a des Russes qui regrettent qu'il ne le soit pas et qui osent même écrire des articles avec des « accents raciaux », qui sont « de l'antisémitisme à peine déguisé » et donc choquants pour la Race Supérieure de Yahvé.

(50. Le pauvre Yemelyanov a dû être relâché de sa maison de fous après l'article de Spier, car quelques lignes dans la presse espagnole en janvier 1981 rapportèrent qu'il avait été arrêté et emprisonné pour « racisme », probablement peu de temps avant. Comme Yemelyanov est, autant que nous le sachions, le seul homme en Union Soviétique qui ait osé suggérer (dans un mémorandum confidentiel) une opposition réelle aux Juifs, il faut supposer que s'il était crucifié en public, les trois millions de membres de la tribu en territoire soviétique, qui en ce moment tremblent de peur, pourraient dormir la nuit.)

Parmi les innombrables cris d'alarme de la Fée Juive, aucun n'est mieux écrit ni plus cohérent que l'article de Robert Wistrich sur la méchanceté de Staline dans la *Jewish Chronicle* du 22 février 1980. Comme Ainsztein, Wistrich identifie Staline au serpent qui est apparu dans l'Eden soviétique et qui, après avoir séduit l'Eve slave en identifiant noblement l'irrespect pour les Juifs au cannibalisme et en le rendant passible de mort, mit finalement en œuvre les mauvaises pensées qu'il nourrissait secrètement dans son âme noire depuis longtemps et lui vendit sournoisement la pomme mortelle du patriotisme. L'article est remarquable pour la relative absence de l'hystérie habituelle et pour le respect de son auteur pour la logique, et spécialement parce qu'il identifie, comme le faisait Yockey, la pendaison des onze Juifs de Prague comme le tournant de la politique de Staline : « pour la première fois, l'antisémitisme et l'antisionisme fusionnèrent ouvertement ». Les procès de Prague furent un premier pas vers « la propre Solution Finale de Staline à la question juive – la déportation de masse en Sibérie... Le plan fut déjoué [*sic!*] » par la mort opportune de Staline. La politique de Staline fut inversée, il est maintenant discrédité, et ses monuments « ont été démolis », mais le plus terrible est que « les héritiers de Staline... évitèrent soigneusement de mentionner l'antisémitisme dans le catalogue de ses crimes ». Et cela signifie, oh horreur ! que nous « devons compter avec le retour des traditions de pogrom de l'Etat tsariste sous un mince vernis de verbiage marxiste-léniniste ».

Deux des meilleurs articles, que j'ai mentionnés, et de nombreux autres, affirment que Staline nourrissait l'idée de résoudre le problème juif de la Russie soit en transportant les étrangers en Sibérie, soit en les exterminant, comme l'affirme Ainsztein, probablement en trouvant des ingénieurs et des chimistes qui pourraient surmonter les obstacles pratiques concernant la construction et le fonctionnement de « chambres à gaz », telles qu'elles sont célébrées dans le grand canular des Juifs sur les « six millions » (51). Les preuves que Staline avait *in petto* un plan pour devenir l'Antéchrist (52) sont à la fois minces et en conflit avec toute sa carrière avant l'âge de soixante-treize ans, mais nous devons nous souvenir que Djougachvili débuta sa carrière comme étudiant en théologie et acquit sans doute très tôt les arts de la dissimulation et de l'hypocrisie, dans lesquels il avait dû se perfectionner. Il ne peut y avoir aucun doute qu'il était un homme supérieurement intelligent, donc il est hors de question qu'il ait pu prendre au sérieux la religion marxiste, qu'il utilisa pour manipuler les inadaptés, les simples, les idéalistes et autres cinglés grâce à qui il se hissa au pouvoir, et pour doubler ses compagnons voyous (53). Un homme aussi talentueux aurait pu dissimuler même aux Juifs son opinion d'eux, mais il est aussi possible que, comme Luther et beaucoup d'autres, il ait

fait confiance aux Juifs pendant la plus grande partie de sa carrière et qu'il ait changé d'avis seulement à la fin de sa vie.

(51. Le choix de ce chiffre a peut-être une signification particulière. Dans les premières années de ce siècle, et spécialement pendant l'administration du Président Taft, les fouineurs américains étaient dans tous leurs états à propos de la détresse supposée des *six millions* de chers Juifs qui étaient « emprisonnés » dans la Russie tsariste parce qu'ils préféreraient ne pas la quitter.)

(52) Il faut se rappeler que le terme « antéchrist » ne se réfère pas spécifiquement au christ appelé Jésus qui est le héros du « Nouveau Testament ». Un christ est, bien sûr, un Roi des Juifs divinement désigné, qui conduira sa race à une solution du problème « gentil » en exterminant les Aryens et le reste, sauf quelques-uns qui pourraient être épargnés pour servir d'esclaves. Les apocalyptiques fantaisies des Juifs appellent à l'apparition d'un « antéchrist », c'est-à-dire un *goy* particulièrement irrespectueux et méchant, avant l'apparition du véritable christ, qui remettra les races inférieures à leur place. Un « antéchrist », par conséquent, est un puissant adversaire des Juifs, sauf bien sûr dans la terminologie chrétienne.

(53. Il va sans dire que les dirigeants communistes ne croient pas au communisme. Un jeune Américain perspicace, Duane Thorin, qui avait été intensément interrogé alors qu'il était prisonnier, a exposé les faits d'une manière concise dans *A Ride to Pannunjom* (Chicago, Regnery, 1956) : « Les intellectuels qui n'avaient pas pu voir clair dans les faussetés du communisme étaient tellement handicapés qu'ils étaient seulement d'un usage limité dans l'Etat totalitaire ». Czeslaw Milosz dans *The Captive Mind* (New York, 1953) consacre un chapitre à la pratique du *ketman* par les professionnels communistes plus intelligents lorsqu'ils jouent des coudes pour avoir une place sur l'échelle : comme les théologiens musulmans et chrétiens, ils feignent de croire en la doctrine orthodoxe de leur secte et tentent de s'éliminer les uns les autres en concevant des arguties talmudiques comme des pièges pour obtenir des aveux qui justifieront une accusation d'hérésie.)

La meilleure preuve que Staline était ou était devenu inamical envers le Peuple-Elu-par-lui-même est qu'une bande de médecins juifs tenta de l'empoisonner quelques semaines avant qu'il ne meure soudainement, soi-disant d'une « hémorragie cérébrale ». Ils n'auraient pas fait cela sans une bonne raison. Il est vrai que certains croient à l'histoire selon laquelle les médecins étaient innocents, mais ils le croient pour les raisons habituelles que les Juifs sont des gens « vertueux », et sans réfléchir que rien ne pourrait être plus vertueux que de tuer des *goyim* qui se mettent sur le chemin des Elus de Dieu. Comme tous les chrétiens le savent bien, c'est la leçon qui est enseignée dans tout l'« Ancien Testament », qui ressemble à un épouvantable récit de crimes pour ceux qui le lisent sans avoir la Foi (54). La supériorité presque infinie de leur race est prise comme allant de soi et ouvertement avouée par les Juifs aujourd'hui (55). Des membres du Peuple Saint, par exemple, n'hésitèrent pas à se vanter à la radio française de leur habileté à empoisonner un millier d'officiers allemands en mettant sournoisement de l'arsenic dans le pain qu'ils cuisaient pour eux (56). Et, comme chacun sait, Begin, qui est maintenant en train de lâcher des bombes sur la population civile du Liban pour préparer la conquête et l'annexion de ce pays sans défense, se distingua précocement par son efficacité pour tuer les *goyim*, comme les hommes, femmes et enfants anglais qu'il fit sauter en posant une bombe dans leur hôtel. Pour ces vaillantes actions il est parfois critiqué défavorablement par les « antisémites », qui ne comprennent pas que ses victimes n'étaient que des cochons d'Anglais qui devaient être mis à mort de toute façon (57).

(54. Les chrétiens, si je comprends bien, trouvent spécialement édifiante l'histoire qui est racontée sur Moïse dans l'*Exode*, 2.11-15, 19; 4.19-20. Ayant vu un Egyptien traiter durement un Juif, Moïse trouve l'occasion d'attraper le goy seul, et, après avoir regardé tout autour pour s'assurer que personne ne pouvait les voir, le liquida, probablement en le surprenant et en le poignardant dans le dos. Moïse dissimula le corps dans le sable, mais lorsqu'il s'aperçut que quelqu'un l'avait vu quand même et risquait de moucharder, sa chutzpah lui manqua et il passa la frontière pour aller dans un pays étranger où, se faisant passer pour un Egyptien, il fit profil bas pendant plusieurs années jusqu'à ce que Dieu vienne le chercher et lui dire qu'il faisait moins chaud en Egypte et que les flics ne le recherchaient plus.)

(55. D'après la presse, le Dr. Michael Wyschogrod, professeur de philosophie à l'Université de New York, déclara franchement dans une conférence sponsorisée par la Conférence Nationale des Chrétiens et des Juifs qu'il y avait une immense différence entre faire du tort à un Juif et tuer les *goyim*, parce que « ce qui arrive aux Juifs n'est pas du tout la même chose » que ce qui arrive aux autres, au sens où il y a « un élément du divin » dans l'histoire juive qui la rend spéciale. Il admit que les « humanistes » et autres personnes non-religieuses considéreraient la distinction raciale comme « un scandale » mais c'est parce qu'ils ne « saisissent pas l'unicité de l'histoire juive ». Le Dr. Wyschogrod indiqua aussi à son audience ce qui fait cette unicité : le fait qu'un Juif est toujours un membre détaché de sa race et seulement secondairement un individu. « Je suis d'abord un membre du peuple juif », déclara-t-il, « et seulement ensuite Michael Wyschogrod ». C'est bien sûr quelque chose qu'un Aryen ne pourra jamais comprendre, car s'il peut ressentir une loyauté ou un devoir envers une classe ou une nation, il ne peut le faire que *comme un individu*, et même le plus grand effort d'imagination ne lui permettra pas de penser qu'il a avec sa race la même relation qu'un membre de son corps a avec lui. La conférence a fait l'objet d'un compte-rendu dans *The Christian News*, 30 avril 1981, p. 15.)

(56. Voir le *Toronto Daily Star*, 9 mars 1968.)

(57. Cf. note 38 plus haut.)

Les héroïques médecins, comme le Lopez qui était le médecin personnel de la reine Elizabeth 1^{ère} et qui tenta de l'empoisonner, furent attrapés, mais nous ne saurons jamais s'ils avaient des collègues qui eurent plus de succès. Il n'est bien sûr pas inhabituel pour des hommes de l'âge de Staline de mourir de causes naturelles, mais une mort soudaine qui survient si rapidement après une tentative manquée d'assassinat, et qui survient si opportunément – devons-nous dire si providentiellement ? – pour les ennemis mortels d'un homme, soulèvera toujours des doutes.

Lorsqu'un grand monarque meurt, il y a toujours une violente lutte pour le pouvoir entre les *diadochi*, et d'après ce que nous savons des communistes et étant donné l'impossibilité de diviser l'empire, nous pouvons être certains que la lutte en Russie fut particulièrement brutale, mais les faits essentiels la concernant demeurent secrets. Finalement Khrouchtchev, quels que soient ses antécédents (58), parvint au sommet, ayant séduit ses comparses en vitupérant l'homme qui avait sauvé la Russie, les Soviétiques et le communisme face à l'invasion allemande. En 1961, il éjecta ignominieusement de sa tombe le corps de l'architecte de la position de la Russie comme puissance mondiale, fit détruire ses monuments et mémoriaux, et poussa même la haine post-mortem jusqu'à changer le nom de Stalingrad, le site de la victoire la plus célébrée de la Russie. Le fait de cracher ainsi sur un héros national et la pure furie de la vengeance posthume exercée contre lui devaient avoir un motif plus profond qu'une simple

recherche de popularité parmi les serfs, comme cela arrive parfois dans les pays « démocratiques ». En fait, la dénonciation venimeuse de Staline pour « tyrannie » était une manœuvre quelque peu hasardeuse, puisqu'elle pouvait encourager le mécontentement pour cette tyrannie, qui se poursuivait avec seulement des changements superficiels. Mais nous ne pouvons pas déterminer ce qu'était le motif : il était peut-être connu seulement du cercle intérieur du Politburo et doit rester une énigme pour nous.

(58. Je refuse de débattre de la question délicate de savoir si Khrouchtchev était ou non un Juif se présentant faussement comme un Slave. Les preuves des deux cotés de la question sont suspectes.)

En résumé, donc, les preuves se trouvant devant nous conduisent à la conclusion que pendant une période d'environ six mois – du début novembre 1952 jusqu'au 5 mars 1953 – Djougachvili-Staline montra ouvertement une certaine hostilité envers les Juifs, qu'il avait sans aucun doute méditée pendant quelque temps avant de la mettre en pratique (59). Il est raisonnable de conjecturer qu'il avait peut-être voulu ou souhaité mettre en pratique les principes déclarés du sionisme. Durant ces six mois ou plus, les Juifs semblent avoir perdu le pouvoir de contrôler la politique russe, et il se peut qu'ils n'aient pas retrouvé ultérieurement leur domination sur celle-ci (60). Il y a des indications selon lesquelles les Russes sont maintenant autorisés à occuper dans les universités et dans la bureaucratie des postes désirés par les Juifs.

(59. Les premières étapes de l'affaire qui atteignit son apogée avec la pendaison des onze Juifs de Prague sont incertaines. Le plus important de ces Juifs, Rudolf [joli nom germanique, gothique hrüth-wulfs !] Slansky, fut arrêté sur l'accusation de trahison le 27 novembre 1951, mais le responsable tchèque qui avait formellement ordonné l'arrestation, Köpriva, fut lui-même arrêté le 23 janvier 1952, produisant ainsi une grande confusion pour laisser planer le doute.)

(60. Le traitement de loin le plus complet et le plus objectif que je connaisse concernant cette question est le livre du défunt Andrey Diky, *Jews in Russia and in the USSR*, s.l.a. [1978 ?]. Quand j'en ai entendu parler dernièrement, des exemplaires pouvaient être obtenus chez L. Volovlikoff, P.O. Box 8082, Ottawa, Ontario. Cet ouvrage est basé sur des sources russes et ukrainiennes difficilement accessibles, particulièrement des périodiques, et son auteur fait tous les efforts pour être gentil et plus que gentil avec les Juifs, leur donnant le bénéfice de tous les doutes. Dans un appendice, pp. 297-319, l'auteur énumère les officiels des onze principaux organes du gouvernement soviétique de 1932 à 1939. Voici les totaux : Juifs, 447 ; non-Juifs, 68 ; race indéterminée, 34.)

Pour le reste, nous pouvons seulement noter qu'il n'y a pas la moindre indication que le présent régime en Russie ait l'intention d'accepter la théorie du sionisme, ainsi qu'il le ferait sûrement s'il souhaitait débarrasser son territoire ses Juifs. Hitler, sans aucun doute, accepta le sionisme et fit de grands efforts pour l'encourager, et les Juifs ne lui pardonneront jamais de les avoir pris au mot, mais néanmoins un régime qui est réellement antijuif ne négligerait jamais l'énorme avantage qu'il obtiendrait en soutenant officiellement le sionisme (61).

(61. Comme nous le savons tous – ou devrions le savoir –, la prémisse sur laquelle le mouvement sioniste fut fondé, et sur la base de laquelle le soutien en sa faveur (incluant la Déclaration Balfour) fut sollicité, était que les Juifs et les Européens représentent des races et des cultures incompatibles, et que la présence des étrangers en Europe provoquera toujours

une tension et des animosités irrémédiables, pour le malheur de tous les gens concernés. La seule solution, par conséquent, était la création d'un « foyer national » vers laquelle tous les Juifs pourraient émigrer et où ils pourraient former une nation qui aurait une unité géographique correspondant à son unité spirituelle. Voir les écrits du fondateur du sionisme, Theodor Herzl, dans son *Tagebücher* (Berlin, 1922-23) et les passages qui furent supprimés dans l'édition allemande mais restaurés par Marvin Lowenthal dans sa traduction d'extraits (New York, 1956). Les carnets de Herzl racontent ses négociations avec divers monarques et premiers ministres européens et ses réactions à leurs attitudes, et je ne puis trouver dans ses écrits aucune indication qu'il n'était pas sincère dans son but. En 1903, il obtint du gouvernement britannique l'offre de l'Afrique de l'Est comme patrie désirée, et fut amèrement déçu quand le Congrès Juif rejeta l'offre. Comme cela est bien connu, le gouvernement national-socialiste de l'Allemagne fit de grands efforts pour obtenir un foyer national pour les Juifs en Palestine, à Madagascar, et dans une grande partie du territoire de l'ancien Empire russe ; ces efforts furent successivement frustrés par la Grande-Bretagne, la France, et la défaite de l'Allemagne en 1945. – Il est un peu amusant que Kevin Klose, dans l'article sur l'« antisémitisme » en Union soviétique, que j'ai mentionné plus haut, cite une rumeur que quand les Russes accordent des visas de sortie aux Juifs souhaitant émigrer, ils donnent perfidement la préférence à ceux qui se dirigeront vers les Etats-Unis au lieu de rester dans le ghetto national, où ils pourraient jouir de la réunification « familiale » [c.à.d. raciale].)

Nous nous intéressons ici à Yockey. De ce qui précède il apparaîtra que, plus éveillé et plus perspicace que d'autres observateurs, il avait raison dans son analyse de la situation en Europe et dans le monde en 1948-52, lorsqu'il écrivit *L'ennemi de l'Europe*. Il ne prévoyait pas la mort soudaine de Staline, et on peut avancer que si Staline avait survécu quelques années après 1953, le pronostic de Yockey se serait pleinement vérifié et l'histoire de l'Europe et du monde entier aurait pris une direction bien différente.

Yockey ne vécut pas pour assister au dénigrement et à la diffamation officiels de Staline qui commença en 1961. On peut se demander quelles conclusions il aurait tiré de ce stupéfiant renversement de la propagande russe, et s'il aurait révisé ou pas *L'ennemi de l'Europe* pour le prendre en compte.

LES MOURANTS ET LES MORTS

Si Yockey n'avait pas été pourchassé jusqu'à la mort par les Juifs et s'il était vivant aujourd'hui, aurait-il refait, sans varier, le serment qu'il fit en 1946 lorsqu'il quitta Wiesbaden, où il ne pouvait plus supporter le spectacle obscène des meurtres horribles que les Américains commettaient pour plaire aux Juifs ?

Je parcourrai ma chère Europe d'un bout à l'autre. Je sais bien que je ne traverserai qu'un cimetière, mais je sais aussi que ce cimetière m'est cher, très cher. Des morts aimés sont enterrés ici. Chaque pierre sur eux, chaque cratère de bombe contenant les ossements pulvérisés de ces morts, me parlent d'une vie autrefois si ardemment vécue, d'une croyance si passionnée en ses propres réalisations, sa propre vérité, ses propres batailles, sa propre connaissance, que je sais, même maintenant je sais, que je me laisserai tomber et que j'embrasserai ces pierres, ces ruines sans fin, cette terre sacrée abreuvée de sang, et que je pleurerai.

Mais je sais sûrement aussi qu'ensuite, malgré une rage convulsive envers les responsables de ce crime, je me tiendrai à nouveau debout sur ce cimetière européen et je ferai le serment solennel que jusqu'à mon dernier souffle je combattrai bec et ongles contre ceux qui ont tenté, à coup sûr en vain, de détruire le berceau de notre Culture Occidentale, avec ses réalisations inégalées, avec ses actions uniques dans les annales de l'Humanité. Cela, moi, Francis Yockey, je le jure solennellement !

Les hommes meurent-ils d'avoir le cœur brisé ?

Les cicatrices physiques du Suicide de l'Occident ont été effacées. Les ruines ont été remplacées par des restaurations ou des structures nouvelles qui souvent ne montrent pas la vulgarité grotesquement antihumaine de l'art juif. La dévastation intellectuelle et spirituelle, cependant, non seulement demeure mais s'accroît rapidement. Cela nous rappelle l'anticipation de la guerre nucléaire par H.G. Wells : les bombes atomiques qu'il imaginait produisaient une réaction en chaîne continue, de sorte que leurs cratères devenaient toujours plus grands et plus larges, rongeant la campagne, kilomètre par kilomètre. Ou peut-être qu'une meilleure analogie serait une maladie endémique qui détruit lentement mais sûrement une race en diminution ou mourante.

Même un survol hâtif de l'Europe aujourd'hui nécessiterait un volume, mais nous nous permettrons quelques aperçus rapides.

En Allemagne, les Juifs n'insistent pas sur leur plan d'origine, exposé par Theodore Kaufman dans *Germany Must Perish !* (62), comme quoi après que leurs Huns auraient submergé l'Allemagne, les Allemands survivants seraient tous chirurgicalement stérilisés pour assurer la prompte extermination d'une nation qui a offensé les Fils de l'Alliance. Cette Solution Finale aurait pu sembler contestable pour les « antisémites ». Donc le bon travail fut confié, en Allemagne comme dans d'autres nations aryennes, aux effets démoralisants et désintégrant de ce que Yockey appelle « déformation-de-la-culture », « démocratie » (c.à.d. gouvernement par le crime organisé), « éducation » (c.à.d. sabotage des esprits des enfants), usure, piraterie financière, addiction à la drogue, promiscuité, métissage, abâtardissement, promotion de la superstition et de l'irrationalité, et les autres bienfaits dont les Américains jouissent maintenant. Cela marche très bien en Allemagne. Un statisticien a calculé que si les choses continuent de cette façon, dans quatre-vingt-dix ans les derniers Allemands vivants seront sénescents et auront passé l'âge de la reproduction.

(62. Newark, New Jersey, 1941 ; réimprimé *s.l.&a.*, et disponible chez Liberty Bell Publications. Le livre de Kaufman est un excellent et très instructif spécimen de la pensée juive. Il écrivait avant que sa tribu ait inventé l'Holocauste, et donc il peut seulement hurler que les Allemands sont militaristes et ont produit des philosophes aussi horriblement méchants que Nietzsche ; cela fait d'eux « un peuple exécrationnel » et ils doivent être exterminés, jusqu'au dernier. Il s'enorgueillit de son cœur tendre, qui lui fait recommander qu'au lieu de massacrer tous les Allemands immédiatement, les survivants, hommes, femmes et enfants doivent être rassemblés en troupeau et sexuellement mutilés par des chirurgiens (il calcule même combien seront nécessaires pour ce travail divin) afin qu'ils ne puissent pas reproduire leur maudite espèce. Dans *Schuld und Schicksal* (Munich, 1962), J.G. Burg, un Juif qui était né en Allemagne et qui vécut toute la guerre en Allemagne ou dans les territoires adjacents, pense que le livre de Kaufman faisait partie d'un effort concerté des meilleurs cerveaux juifs pour exaspérer les Allemands et ainsi inciter à des pogroms pour aider à créer l'« opinion publique » pour une guerre contre l'Allemagne et pour la dépossession des

habitants de la Palestine au profit des Juifs, et Burg appuie sa conclusion par des reproductions photographiques de documents en allemand et en yiddish. Il cite (p. 72) Chaïm Weizmann comme ayant dit *en 1934* : « Je préférerais voir *l'annihilation des Juifs en Allemagne* plutôt que l'échec à faire d'Israël un pays pour les Juifs ». En octobre 1934, Weizmann (qui devint le premier président d'« Israël » lorsque celui-ci fut finalement établi en 1948) mobilisa la pression juive sur le gouvernement britannique pour que la Grande-Bretagne s'oppose à la proposition de Hitler pour que les Juifs souhaitant quitter l'Allemagne soient autorisés à aller en Palestine ou n'importe quel endroit de leur choix, en emportant un millier de *livres sterling*s et de biens pour la valeur de 20.000 marks, le reste de leurs biens (si tel était le cas) devant être payé par des versements réguliers durant une période de quelques années. Plusieurs efforts ultérieurs de Hitler pour aider les sionistes à atteindre leur but professé furent frustrés par la Grande-Bretagne et ses alliés, manifestement en obéissance à des commandements juifs. C'est l'échec à exaspérer les Allemands au point qu'ils auraient recouru à des pogroms qui rendit nécessaire l'invention du canular de l'« Holocauste ». Il est remarquable qu'à l'exception de Burg et de très peu d'autres, les Juifs ne semblent pas regarder comme immoraux les efforts de Weizmann et d'autres Sages de la Juiverie pour procurer l'« annihilation des Juifs en Allemagne », qui étaient au nombre d'environ 500.000 ; le sacrifice de ces Juifs auraient probablement été « bon pour le peuple juif », et c'est tout ce qui importe.)

En Allemagne, comme dans d'autres nations occidentales, les Juifs ont recours au terrorisme pseudo-légal aussi bien qu'à la violence de la populace pour imposer la croyance en leur canular de l'« Holocauste », et ils s'engagent plus ou moins en faveur de la version négligée de l'histoire qu'ils utilisèrent comme prétexte pour les meurtres obscènes et sauvages commis par les Britanniques et les Américains à Nuremberg. Cette fiction était une amélioration sur des versions antérieures (63), mais elle se basait sur le faux serment d'un traître allemand qui avait été un espion américain durant toute la guerre, et elle fut arrangée si imprudemment qu'elle ne put résister à l'examen critique (64). Depuis la révélation publique du grand canular, il y a eu une tentative tardive pour produire des « témoins », qui, je suppose, sont aussi nombreux que les individus, pour la plupart aryens, qui ont raconté leurs vacances à bord des « soucoupes volantes » ou leurs conversations avec des petits hommes verts ou cerise venus de Mars ou d'ailleurs. Le principal argument des tentatives pour imposer la croyance en l'incroyable, cependant, est la doctrine selon laquelle c'est une « insulte pour le peuple juif » de ne pas croire à tout ce qu'ils veulent raconter aux races inférieures.

(63. D'après le *Courrier du Continent*, un précieux petit bulletin publié à Lausanne, dans son numéro de mai 1981, une délicieuse version antérieure du canular de l'« Holocauste » fut donnée par un Juif résidant en Suède, le Dr. Stefan Szende, dans un livre publié à Zurich en 1944. D'après cette version, des centaines de milliers de Juifs furent exterminés par les cruels Allemands à Belzec (une petite ville à environ 35 kilomètres au sud-est de Lublin), où les Allemands avaient construit une vaste installation souterraine, incluant des salles immenses, entièrement construites en métal, avec des planchers qui pouvaient être levés ou abaissés par une machinerie. Chaque plancher était un triomphe d'ingénierie, si grand que plusieurs milliers de chers Juifs pouvaient y être entassés, nus, en même temps. L'élévateur descendait ensuite jusqu'à ce que les Juifs soient immergés dans l'eau jusqu'à la ceinture, puis un puissant courant électrique était introduit dans l'eau, les électrocutant instantanément. Puis l'élévateur montait jusqu'à une station où une autre application de l'électricité incinérât et probablement vaporisait les milliers de corps, et la machine était prête pour un nouveau groupe de plusieurs milliers. Cette version fut probablement considérée comme trop élogieuse pour le fameux talent allemand pour l'ingénierie et la science appliquée, et de même les

affirmations selon lesquelles les Allemands avaient exterminé quarante ou douze millions de Juifs furent considérées comme un peu hasardeuses mathématiquement et le chiffre fut réduit à six millions dans la version actuelle.)

(64. Voir les ouvrages cités dans la note 45, *supra*.)

Nous ne devons pas nous tromper, comme le font beaucoup d'auteurs antijuifs, en interprétant ce terrorisme juif d'après notre propre mentalité et en le considérant ainsi comme une fraude consciemment méchante. Comme plusieurs Juifs le dirent à la Conférence Nationale des Chrétiens et des Juifs, « les standards éthiques normaux [c.à.d. aryens] » sont « non-pertinents » dans de telles questions (65). Je ne prétends pas comprendre la mentalité juive, mais il se pourrait que l'un de ses aspects ait été révélé par le Pr. Eric Goldman de l'Université de Princeton, s'il a été cité correctement en prétendant que l'histoire est une « arme » qui doit être employée pour « déterminer les idées et les attitudes du peuple », et qu'un historien respectable a la « responsabilité... de s'assurer qu'il écrit l'histoire d'une manière telle qu'elle amènera le genre d'actions qu'il veut ». Le Pr. Goldman fit même la déclaration effrayante selon laquelle cette identification de l'histoire et de la propagande est la vision de « la plupart des historiens [!] » (66). On ne peut pas imaginer un contraste plus total par rapport à la conception aryenne de l'histoire, laquelle est un effort pour retrouver aussi exactement que possible la vérité absolue sur ce qui est réellement arrivé : le fameux standard d'une description parfaitement objective du passé par Von Ranke : *wie es eigentlich gewesen wäre*, et l'addendum de James Harvey Robinson selon qui l'histoire doit aussi déterminer objectivement, si possible, *wie es eigentlich geworden wäre*. Il est très possible que pour la mentalité juive ce qui est réellement arrivé apparaisse complètement non-pertinent, et notre intérêt pour l'établissement de la vérité historique pourrait sembler être une manifestation étrange supplémentaire de notre infériorité mentale. La seule chose qui compte, c'est ce que vous pouvez faire croire à vos sujets, incluant, peut-être, la masse de votre propre race. Pour nous, cela ressemble à une tromperie répréhensible, mais il est très possible que pour la mentalité juive, la « vérité » soit tout ce qui est bon pour le Peuple de Dieu (67). C'est peut-être pourquoi les falsifications et les canulars juifs nous semblent si étonnamment imprudents, et nous nous demandons pourquoi leurs inventeurs ont dédaigné la quantité relativement faible de travail qui aurait été requise pour rendre leur fabrication cohérente et plausible : il leur semblait évident que les gens *devaient* croire ce qui est bon pour le peuple juif, sans réfléchir. Les histoires de l'« Ancien Testament », par exemple, sont des tentatives de simulations d'archives historiques, mais les rabbis ne semblent jamais avoir pensé à les rendre intérieurement cohérentes et moins absurdes (68). Et leur nonchalance apparaît aujourd'hui. Quand l'exposé magistral du Pr. Butz concernant le Saint Canular des Juifs sur les Allemands fut publié pour la première fois, les Juifs résidant aux Etats-Unis et détenant des postes de professeur dans les universités américaines, qui doivent sûrement avoir appris par l'observation de leurs collègues *goy* ce que nous considérons comme étant les standards académiques de l'intégrité, commencèrent immédiatement à dénoncer comme « un mensonge infâme » un livre dont ils n'avaient encore jamais vu un exemplaire, et firent cela sans même prendre la peine de s'assurer de son titre, qu'ils indiquèrent comme étant « La fabrication d'un canular » ou « L'Holocauste n'est jamais arrivé », et demandèrent qu'une telle honte pour la profession académique soit « éradiquée » et probablement exterminée. La haine venimeuse est, bien sûr, très naturelle, mais ce qui est significatif, c'est que les savants professeurs ne prirent même pas deux minutes pour passer un coup de téléphone par lequel ils auraient appris le titre du livre qu'ils dénonçaient si hystériquement. Pour nous, Aryens simples d'esprit, cela semble étonnant.

(65. Rapporté dans *The Christian News* ; voir note 55 *supra*.)

(66. Goldman est cité par le Pr. James J. Marin dans sa section de l'impressionnant monument biographique, *Harry Elmer Barnes* (Colorado Springs, Myles, 1968), p. 241. Que Goldman puisse avoir raison concernant la majorité des gens qui s'appellent historiens est suggéré par le fait que la jadis respectée American Historical Association, qui ramasse un centime de temps à autre en louant sa liste de membres, a rampé sur son ventre jaune pour se mortifier et s'humilier lorsqu'il apparut qu'elle avait loué la liste à l'Institute for Historical Review in Torrance, Californie, qui conduit méchamment des recherches historiques qui ne portent pas le sceau d'approbation kasher.)

(67. Cette attitude nous ramène, bien sûr, aux religions judaïques, comme le christianisme avec sa répudiation ostentatoire de la « sagesse de ce monde » et son exaltation du crétin croyant qui est placé au-dessus des chercheurs rationnels et savants de la vérité. Un bon exemple est Augustin, qui devait savoir qu'il mentait (selon des standards « païens », du moins) lorsqu'il assurait à sa congrégation bouche-bée que lui, en tant que missionnaire, avait sauvé les âmes d'une nation entière d'Africains, qui avaient des yeux dans la poitrine et une bouche à la place du cou, mais pas de tête, un organe dont les bons chrétiens n'ont probablement pas besoin. Le même esprit apparaît chez les nombreux ecclésiastiques qui, au Moyen Age, dotaient une cathédrale, un monastère ou une église d'un des nombreux prépuces coupés à l'enfant Jésus lorsqu'il fut circoncis, ou une bouteille du lait de la Vierge Marie ou un autre Saint Suaire. L'inventeur de l'imposture pouvait se dire, peut-être sincèrement, qu'il aidait à sauver les âmes de nombreux péquenauds en stimulant le commerce du tourisme et en augmentant ses revenus.)

(68. Il est vrai que quand les histoires de l'« Ancien Testament », sous la forme qu'elles avaient vers le début du premier siècle avant J.C., furent traduites de l'hébreu et de l'araméen en dialecte *koinè* du grec, formant ainsi les Septante, les traducteurs firent quelques efforts superficiels pour effacer quelques absurdités en plus de convertir les histoires en monothéisme. Par exemple, l'auteur du mythe d'Esther donne au stupide roi perse le nom d'Assuérus ou d'Ahasvérus ou quelque chose comme ça, un nom purement fictionnel et non-perse. Les traducteurs en firent Artaxerxès, ce qui était assez raisonnable, puisqu'il y avait trois monarques perses de ce nom, qui régnèrent entre 484 et 337 av. J.C., et cela semblait plausible à des gens qui n'avaient pas de réelle connaissance de l'histoire perse. Dans l'histoire de la tentative infructueuse de Dieu pour tuer Moïse (*Exode*, 4.24), les traducteurs comprirent qu'il était indigne pour le créateur du Ciel et de la Terre de rôder dans une auberge du désert, et ils firent donc du terroriste « un agent du Seigneur », ce qui est certainement moins grotesque. Le texte hébreu subit une légère censure après la rédaction des Septante ; par exemple, dans l'histoire d'Esther il y eut plusieurs suppressions, incluant le passage où Esther explique à Yahvé combien est répugnant pour une Juive un coït avec un homme non-circoncis, bien que, bien sûr, elle reste fidèle à son devoir de manipuler dans l'intérêt de sa race le *goy* qu'elle a attiré sexuellement.)

La réécriture continuelle de l'histoire, si bien décrite dans le *1984* de George Orwell, peut sembler pour la mentalité raciale des Juifs rien de plus qu'une provision de sens commun pour assurer la « justice sociale » et le reste. Par exemple, un Juif a récemment écrit un livre pour prouver qu'aucune tribu de sauvages n'a jamais pratiqué l'anthropophagie : toutes les histoires de cannibalisme, sauf dans quelques cas de grande famine (par ex., la Donner Party en Californie [en 1846-47]), ont été inventées par le triste « préjugé racial » des salauds d'Aryens (69). Je ne sais pas si cette affirmation est importante pour les desseins juifs, mais si

elle l'est, c'est sûrement une preuve des maux du « racisme » qu'on ne puisse pas encore faire disparaître tous les livres d'histoire et d'ethnologie mentionnant les cannibales dans un « trou de mémoire » situé dans des incinérateurs brûlant en permanence dans toutes les bibliothèques du monde. Autant que je sache, cette attitude envers les faits historiques n'a jamais été systématiquement examinée, mais Samuel Roth, l'éminent et courageux Juif à qui nous devons tant, en parle dans ses références à l'« Ancien Testament » (70). Mais, je le répète, nous ne devons pas être trompés par les excès émotionnels d'auteurs qui haïssent les Juifs et ne peuvent pas examiner le problème objectivement. Même si cela nous apparaît comme une falsification des faits, nous devons nous rappeler que pour les Juifs c'est simplement une expression de leur vertu, si mal que nous puissions comprendre une telle attitude. Elle est strictement comparable aux mentalités, également étrangères et mystérieuses pour nous, que le Pr. Haas a étudiées dans son ouvrage fondamental, *Destiny of the Mind* (71).

(69. Professor W. Arens, *The Man-Eating Myth* (Oxford University [!], 1980.)

(70. Voir note 29. Roth discuta des expurgations et des falsifications des histoires aux pp. 25-51, 57-62 de son livre. Ces chapitres et une partie d'un chapitre furent omis dans la réimpression pour éviter de mettre des saints hommes chrétiens dans tous leurs états.)

(71. Voir plus haut, p. 17. n. 19.)

Il y a beaucoup à dire pour expliquer la récente imposition de la vertu en Allemagne. Le gouvernement fantoche de Bonn a ordonné à ses tribunaux de trouver que c'est une infraction criminelle de douter même des parties les plus impossibles du canular de l'Holocauste, pour le motif qu'un tel doute « nie à chaque Juif le respect auquel il a droit » (72). Des hommes effectuent aujourd'hui de longues peines de prison pour avoir osé exprimer de tels doutes, et récemment la Police de la Pensée du gouvernement de Bonn a fait des descentes au domicile de près de 500 Allemands qui étaient suspectés d'avoir en leur possession des livres, des pamphlets ou des tracts que la Race Supérieure désapprouve. C'est aussi une infraction criminelle en Allemagne de douter de l'« authenticité » du « Journal d'Anne Frank », un faux inventé avec un tel mépris pour l'intelligence aryenne qu'il contient des contradictions internes si flagrantes qu'il ne pourrait pas s'imposer à un lecteur qui a un minimum d'intelligence critique (73). Et l'exercice d'une intelligence normale est une infraction criminelle même si le propre laboratoire criminologique du gouvernement de Bonn a découvert que le manuscrit avait été entièrement rédigé à la main par un seul auteur, qui a fait beaucoup de ses révisions avec un stylo qui n'avait pas été fabriqué avant le « martyr » supposé de la jeune Juive qui est supposée l'avoir écrit. Et des rumeurs disent que les Juifs demandent que tout courrier entrant en Allemagne soit ouvert et censuré, de peur que quelque vilain correspondant à l'étranger dise quelque chose qui pourrait provoquer des ratiocinations dans la *dumm Kopf* d'un Allemand servile. Telle est la triste situation de l'Allemagne aujourd'hui.

(72. La décision de la Cour Suprême allemande est citée dans le périodique « intellectuel » des Juifs, *Patterns of Prejudice*, janvier 1980, pp. 32f. L'article continue en demandant une législation plus rigoureuse en Allemagne pour « combler les failles » dans les lois existantes et s'assurer que les rustres aryens ne puissent même pas avoir de mauvaises pensées.)

(73. Si vous voulez vous assurer de n'avoir manqué aucune des ridicules contradictions de l'histoire, voir la brochure incisive de Ditlieb Felderer, *Anne Frank's Diary* (Torrance, Californie, Institute for Historical Review, 1979).)

Les Britanniques ne sont pas encore tombés aussi bas, mais on a des inquiétudes pour l'avenir. Ils ont détruit leur empire, sacrifié les vies de 357.000 personnes, appauvrissant définitivement leur vitalité raciale par la perte d'une grande partie de leur meilleur sang, et infligé des blessures douloureuses et souvent irrémédiables à 370.000 autres ; ils ont semé la confusion dans leur société et démoralisé toute leur population ; et ils se sont appauvris, eux et leurs descendants, peut-être pour toujours. Ils ont fait tout cela pour punir les Allemands pour avoir voulu avoir un pays à eux, et je me demande si beaucoup d'Anglais s'attendaient à de la gratitude de la part des Juifs. Si oui, quels furent leurs sentiments lorsqu'ils lurent récemment dans le livre de William R. Perl, *The Four Front War*, que parmi les ignobles persécuteurs de la Race de Dieu les vilains Britanniques arrivent en seconde position derrière les vilains Allemands ? Maurice Samuel avait raison : *rien* de ce que les Aryens *peuvent* faire ne satisfera jamais cette race insatiable.

Les Américains, se souvenant de la vieille tradition britannique des gentlemen, ont coutume de supposer que les politiciens britanniques doivent être d'une manière ou d'une autre supérieurs aux gangsters du grand syndicat du crime organisé qui gouverne les Etats-Unis. C'est une erreur : la seule différence est que les gangs subordonnés, qui mettent en scène la compétition aux niveaux inférieurs, sont appelés « conservateurs » et « travaillistes », au lieu de « républicains » et « démocrates ». Leurs activités correspondent, même en détail, à la trahison et au pillage que James Farrel a clairement décrits dans son livre *The Judas Syndrome* (74).

(74. San Francisco, Fulton-Hall, 1980. L'auteur esquive prudemment le problème racial, mais il note la pure folie consistant à importer dans notre pays surpeuplé des hordes toujours plus grandes de sauvages noirs, de métis de Porto Rico, de Cuba et du Mexique, et de Mongoloïdes de l'Asie du Sud-est sous le déguisement de « réfugiés ». Le résultat évident sera forcément une situation comme celle décrite dans l'« effrayant roman » de Jean Raspail, décrivant « la fin du monde blanc », *The Camp of the Saints*, dont la traduction anglaise, publiée par Scribner en 1975, se vendit si bien qu'elle est maintenant épuisée dans les deux éditions, reliée et brochée (devinez pourquoi !).)

Les Britanniques, non moins que les autres nations aryennes, sont conduits par le désir de mort qui a été implanté si profondément et peut-être irrémédiablement dans leur subconscient. Non contents d'avoir liquidé leur empire, ils commencèrent à importer dans leur île déjà surpeuplée des hordes d'anthropoïdes venant du monde entier, depuis les sauvages noirs jusqu'aux Asiatiques en turban. Tout homme rationnel aurait pu prédire depuis le début les conséquences inévitables de l'importation massive d'ennemis raciaux, mais maintenant, alors que des foules bien organisées, dirigées par talkies-walkies, font irruption dans de grands quartiers des villes britanniques, brûlant et pillant et tuant, les crétins anglo-saxons et celtiques sont stupéfaits et écoutent bouche-bée les traîtres de leur gouvernement qui parlent du « chômage » et qui, avec une effronterie presque incroyable, affirment qu'il n'y a pas de « connotations raciales » dans les émeutes raciales. La solution, bien sûr, sera de donner à la racaille encore plus de sang pris aux veines des serfs contribuables, qui ne semblent même pas se souvenir qu'ils avaient jadis un pays à eux. Personne, autant que j'ai entendu, n'a même osé suggérer ce qui serait évident même pour les écoliers : les architectes de la politique qui a importé les ennemis raciaux, et les saints hommes et « humanitaires » éloquentes qui ont approuvé et appuyé cette politique sont (a) des traîtres conscients, qui souhaitaient les conséquences de leurs actes, ou bien (b) si incapables et faibles d'esprit qu'ils doivent désormais être exclus de toute participation à une politique nationale.

Les traîtres ont imposé aux Britanniques désorientés un « Race Relations Act » pour s'assurer que la population blanche, qui est en train de se faire déposséder, ne proteste pas ouvertement contre les hordes d'envahisseurs étrangers. Des Anglais sont maintenant en prison pour avoir osé affirmer que leur race a le droit de vivre. Et bien que les Britanniques, qui sont encore une majorité sur ce qui était jadis leur île, soient harcelés par des pressions économiques et assourdis par les clameurs de leurs derviches et des autres hordes d'améliorateurs-du-monde, leur acceptation bovine de leur dégradation conduit à se demander si les hommes emprisonnés ne se trompaient pas dans la croyance qu'ils exprimaient. On doit s'attendre, bien sûr, à ce que les chrétiens obéissent au commandement du Juif qu'ils adorent : « Aimez vos ennemis et massacrez les *nôtres* » (*Luc*, 6.27 & 19.27). Mais les chrétiens sont une minorité en Grande-Bretagne, estimés par des observateurs compétents à moins d'un cinquième de la population blanche. Et l'autre minorité qui devrait être dominante, la minorité intellectuellement supérieure qui a joui des avantages incomparables des écoles publiques britanniques et d'Oxford et de Cambridge ? Ils ne font pas preuve de plus de compréhension de la réalité que les religieux. Les dieux rendent d'abord fous ceux qu'ils veulent détruire. Et nous ne pouvons que regarder avec une douloureuse catharsis la tragédie d'une nation qui avait jadis un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais, et qui, dans une folie herculéenne, se réduisit à une masse de moutons apeurés, blottis les uns contre les autres sur une petite île sur laquelle le soleil se couchera un jour pour la dernière fois.

Le « Race Relations Act », bien sûr, présente quelques failles, et les Anglais qui louent des experts-conseils compétents pour de telles questions peuvent encore faire appel aux faits et à la raison sans aller en prison, bien que, bien sûr, ils s'exposent à une punition subreptice. Les Juifs, inutile de le dire, font campagne pour une législation qui « comblerait les failles » dans la tyrannie existante.

Comme exemples du mode de vie anglais d'aujourd'hui, nous pouvons noter ce qui suit. Les Juifs ont brûlé l'imprimerie d'Uckfield, Sussex, qui avait imprimé des magazines et des livres qui ne portent pas le tampon d'approbation kasher. L'un des incendiaires, attrapé à cause de son excès de confiance en lui, plaida le privilège de sa race à détruire ses ennemis, mais découvrit que l'incendie volontaire, même avec des motifs aussi nobles, était encore techniquement illégal en Grande-Bretagne, et il reçut, de la part d'un magistrat contrit, la peine minimum. On découvrit qu'il n'était pas un débutant au service de Yahvé, ayant été identifié comme l'un des cambrioleurs qui, munis de fausses références comme réparateurs téléphoniques, « surveillaient » l'appartement de David Irving, l'auteur de *La destruction de Dresde*, et qui se firent plus tard attraper en plein cambriolage, équipés d'outils venant des postes britanniques. La presse quotidienne en Grande-Bretagne supprima la mention de l'arrestation et du jugement déplorables de lu noble incendiaire (75).

(75. Le jugement fut brièvement rapporté dans le journal local *Sussex Express*, le 17 avril 1981. Le journal, espérant sans doute qu'on lui jette un os, interpola la remarque : « Dire que les publications remises au juge [pour justifier la pieuse action des incendiaires] étaient 'infâmes et mauvaises' était une sous-estimation magistrale ». L'incident fut aussi rapporté dans la petite publication hebdomadaire *Focal Point* (Londres), le 30 mai, qui observe *inter alia* que puisque l'enquête et le jugement eurent lieu hâtivement et sans que les victimes de l'incendie le sachent, les exemplaires supposés de leurs publications qui furent exhibées au juge et au journal pourraient bien avoir été des faux. Cela serait bien normal ! Ma connaissance de l'incident que je cite plus loin vient d'un document préparé par le conseil de la victime et de lettres d'amis.)

Les maîtres de la Grande-Bretagne ont naturellement leur propre corps de terroristes, de police spéciale, sans doute des Anglais prêts à faire n'importe quoi pour un petit salaire payé par les contribuables bovins. Le 16 avril 1981, ces hommes de main firent une descente dans l'appartement d'un Anglo-Saxon de Brighton qui, dirent-ils, était suspecté d'avoir en sa possession une petite brochure qui ne montrait pas le respect approprié pour la Race de Dieu. Comme il était à son travail, ainsi qu'ils le savaient sans doute, ils fracturèrent la porte de son appartement et mirent tout sens dessus-dessous, recherchant vainement l'horrible brochure. Frustrés dans leurs suspicions, ils repartirent avec un gros paquet qui contenait sans doute sa caméra, l'argent qu'il avait laissé dans un tiroir de son bureau, et d'autres objets revendables, laissant la porte brisée et ouverte, afin de pouvoir prétendre que quelqu'un devait être entré dans l'appartement après eux. Aux dernières nouvelles, la victime, un simple Anglo-Saxon, bien sûr, a vainement demandé réparation.

La Grande-Bretagne a en effet été bénie par la vertu. La maison d'un Anglais était autrefois un château ; maintenant c'est son chenil.

Il faut traverser la Manche et aller dans *la belle France* pour avoir l'idée la plus précise de l'Europe aujourd'hui. Dans le pays historique de la *liberté*, le Pr. Robert Faurisson de l'Université de Lyon, défendant la tradition à présent archaïque de l'intégrité intellectuelle dans les milieux académiques, déclara publiquement que l'infâme canular des Juifs concernant les « six millions » était un faux ridicule (76). Des équipes de Juifs l'attaquèrent sur le campus et firent irruption dans ses classes pour qu'il ne puisse plus donner ses cours, pendant que les autorités de l'université faisaient part de leur approbation. Lui et ses éditeurs et même des journaux qui avaient publié ses réponses à leurs diffamations furent poursuivis devant les tribunaux français pour avoir « insulté » la nation juive en doutant de l'un de ses mensonges par lequel elle exhibe ostensiblement sa solidarité raciale en tant que super-organisme. Il a été attaqué par de multiples poursuites devant les tribunaux français, et il a jusqu'ici été condamné à une rétractation publique de sa véracité et à des amendes qui se monteront à un million de francs dans la nouvelle monnaie (cent millions dans l'ancienne). Ses économies totales en tant que professeur d'université avec une famille, dit-il, sont d'environ deux mille francs. Et d'autres poursuites sont en cours. Le système judiciaire français espère sans doute qu'il peut pousser le chien aryen au suicide, mais si ça ne marche pas, il sera probablement plus sage que l'Inquisition qui permit à Galilée de survivre, et fera arroser Faurisson de gas-oil et le fera brûler en public, pendant que les Juifs danseront joyeusement devant le bûcher.

(76. On dit que l'Institute for Historical Review publiera des traductions anglaises des principaux articles du Pr. Faurisson dans un numéro de son *Journal*. Il le fera probablement, à moins que les Juifs, qui ont déjà tenté de brûler l'immeuble abritant l'Institut, ne réussissent dans une nouvelle tentative.)

C'est une douce ironie que le seul soutien au Pr. Faurisson, autant qu'on le sache, vienne d'un Juif, qui a désobéi à sa race, et de quelques « gauchistes » français. Il aurait sans doute été soutenu par le Pr. François Duprat, si les Juifs, ainsi qu'ils s'en vantent ouvertement, n'avaient pas préféré punir cet homme pour sa négation du Saint Canular en faisant exploser son automobile dans laquelle il se trouvait avec sa femme. La « Nouvelle Droite » en France, à propos de laquelle nous avons autrefois entretenu quelques espoirs (77), a reçu une leçon des Juifs, qui firent irruption dans l'une de ses conférences et les tabassèrent, handicapant un homme à vie, pendant que la police française regardait avec bienveillance. Les quelques

champions français de la science et de la rationalité occidentales se glissent maintenant hors de leurs universités ou de leurs maisons pour se réunir, presque furtivement, dans des coins reculés de la campagne, redoutant les raids des Juifs ou de la police française ; et ils font de leur mieux pour prétendre qu'ils n'ont jamais entendu parler du Pr. Faurisson. C'est gênant, mais *courage, mon ami, le pauvre diable n'est pas encore mort, mais il le sera bientôt.*

Il est facile de prévoir l'avenir. La sortie la plus simple devant le fait déconcertant que tant des « six millions » que les Allemands ont exterminés sont vivants et bien visibles dans des postes tels que celui de la présidente du « Parlement Européen » sera de clamer que les Allemands les ont réellement tués, mais que, étant les chéris de Yahvé, ils sont naturellement ressuscités d'entre les morts après trois jours ou quelque autre période de temps appropriée.

La prochaine étape est facile. Comme Douglas Reed l'observa dans *The Controversy of Zion*, pour les Juifs « la terre est encore plate et Juda, son héritier, est le centre de l'univers (78). Il ne peut sûrement pas y avoir de plus grande insulte à la nation juive que de douter de la parole de son dieu, qui fit du monde un gâteau de boue plat et qui plaça au-dessus de lui le soleil et la lune, des boules de feu flottant dans l'atmosphère supérieure, afin qu'il puisse les stopper dès qu'il voudrait aider son Peuple Saint à massacrer les habitants d'un pays dont ils voudraient s'emparer. Les tribunaux français réprimeront sûrement les vilains « racistes » qui jettent le doute sur les paroles de Yahvé, et quelques amendes de quelques millions de francs, appuyées par le brûlement de quelques Français incorrigibles sur le bûcher, établira la justice dans tout le beau pays où l'ouïe résonne.

(78. Voir plus haut, note 4. Le passage que j'ai cité survient à la p. 105 et continue « La secte dominante a réussi, dans une large mesure, à imposer sa théorie de la vie aux grandes nations de l'Occident, de même qu'à ses débuts elle infligea la Loi aux Judéens eux-mêmes ». Reed poursuit en remarquant que la mission des Juifs dans ce monde est basée sur la promesse que Yahvé fit à Israël : « Je détruirai tous les peuples que tu rencontreras » (*Exode*, 23.27). Le livre de Reed est, dans l'ensemble, excellent, gâté seulement par quelques efforts charitables pour tempérer le vent soufflant sur les brebis de Jésus. Incidemment, il fait l'intéressante suggestion (p. 207) que Herzl, le fondateur du sionisme moderne (voir note 51, *supra*) que Samuel Roth décrivit comme étant « probablement le premier Juif honnête dans la vie publique du monde en deux mille ans », aurait pu être éliminé par les Juifs qui voulaient s'emparer de son mouvement sioniste, et le pervertir.)

Et ensuite une étape de plus. Yahvé dit à Moïse : « J'ai fait de toi un dieu devant Pharaon [c.à.d. le roi non-nommé des *goyim* égyptiens] ». Maintenant il est tout à fait normal que les « Fils du Dieu Vivant » deviennent les dieux des races inférieures et soient adorés par eux. Il n'y a pas besoin d'un grand effort d'imagination pour se représenter des milliers de Français rassemblés à Notre-Dame, obéissant aux ordres de leurs tribunaux et de leur gouvernement, pour adorer des rabbis aux pieds nus assis sur les autels (79). Et le chœur chantera les paroles inspirées de la prophétie : « Et Israël règnera sur le monde pour toujours ».

(79. Ralph Perier dans *Liberty Bell*, en novembre 1980, p. 22, a attiré l'attention sur l'extraordinaire fixation émotionnelle des Juifs, telle qu'elle apparaît dans les passages qu'il cite d'après l'*Ancien Testament* et les Manuscrits de la Mer Morte, qui demandent non seulement que les autres races, et spécialement les Aryens, deviennent leurs esclaves abjects, mais qu'ils montrent leur soumission en utilisant leur langue pour léchant la poussière des pieds nus des Juifs. Aucune autre race, autant que je le sache, n'a jamais exprimé ce désir bizarre. Perier cite aussi : « Israël règnera sur le monde pour toujours », d'après la traduction

des Manuscrits de la Mer Morte par Gaster, texte où ce règne représente la conclusion d'une guerre imaginaire durant laquelle les Grecs et les Romains (c.à.d. les Aryens) sont *totale*ment exterminés, mais survivent quand même pour procéder au léchage désiré.)

Fantastique ? Moins que ce qui se passe actuellement en Allemagne, en Grande-Bretagne et en France, et qui aurait semblé incroyable avant le Suicide de l'Europe.

Telle est une vue d'ensemble rapide du continent qui était, pour Yockey, « le sol sacré de l'Europe », le foyer de notre civilisation. Il était encore jeune lorsqu'il fut pourchassé jusqu'à la mort, et il ne vécut pas pour voir l'Europe d'aujourd'hui. Peut-être devrions-nous dire de lui, comme Tacite a dit d'Agricola : *felix opportunitate mortis*.

L'EPITAPHE

Les espoirs et les efforts de Yockey semblent vains et futiles devant la désolation actuelle. Il en appelait à une virilité et à une intelligence qui étaient morts sur un millier de champs de bataille et qui sont devenus des spectres désincarnés, flottant dans les brumes mouvantes du temps. Mais on se rappellera de lui – s'il reste quelqu'un pour se rappeler de lui – comme d'un homme qui tenta de faire renaître l'Europe et qui, finalement, donna sa vie pour les morts. Sa mémoire sera honorée dans le futur – si nous avons un futur – comme celle d'un homme dont l'esprit lucide lui permit de voir la fadeur du verbiage sur la « paix mondiale », la « fraternité », les « droits de l'homme », et le reste des fictions hallucinatoires qui sont utilisées par les évangélistes, les politiciens et autres escrocs pour embrouiller les esprits de leurs victimes. C'était un homme qui eut le courage de dire la sinistre vérité selon laquelle la survie d'une nation dépend de sa cohésion spirituelle et de sa volonté-de-puissance – de la puissance nue, non-déguisée, pure, de la puissance sur les autres.

Une nation, une civilisation, une race qui a perdu la volonté de conquérir et de dominer a perdu sa volonté de vivre – a perdu la vitalité qui la rend apte à vivre dans un monde où les lois inexorables de la nature stipulent que seul celui qui est fort et résolu survivra. Yockey appela notre race à abandonner ses pipes d'opium et à sortir de son refuge de rêves pour regarder le monde réel, dans lequel elle n'aura bientôt pas d'autre choix que de combattre tardivement ou de périr ignominieusement. Ce n'était pas sa faute si les esprits drogués ne pouvaient pas répondre, ne pouvaient pas comprendre.

Après la réédition de *Imperium* par *The Truth Seeker* (New York) en 1962, l'ouvrage de Yockey, qui avait été presque complètement supprimé et qui était connu seulement des quelques individus qui avaient eu la chance de trouver, et les moyens d'acheter, des exemplaires de livres qui étaient devenus extrêmement rares, devint beaucoup plus connu et accessible à ceux qui souhaitaient le connaître. Il inspira les esprits libres.

A la fin des années 1960, quelques jeunes enthousiastes formèrent la Francis Parker Yockey Society, et, comme cela ne fut pas gardé secret, bien qu'étant une poignée, ils alarmèrent les crétins de plus d'un journal local, toujours à l'affût d'un réveil du sens commun. L'intention des jeunes hommes était d'ériger un monument à Yockey, et, après de longues délibérations, ils décidèrent qu'il devrait porter ces mots :

A LA MEMOIRE DE
FRANCIS PARKER YOCKEY

AUTEUR DE *IMPERIUM*
QUI MENA LE JUSTE COMBAT JUSQU'AU BOUT

Eo sent Rodlanz que la mort l'entreprend,
Sour l'erbe vert si s'est colchiez adenz,
Dessoz lui met s'espede e l'olifant.

Les lignes de la grande *Chanson* peuvent être traduites ainsi :

*Et alors, quand Roland sentit la mort venir sur lui,
Il s'étendit sur l'herbe verte, plaçant son épée et son cor
Sous son corps, et avec sa face contre terre.*

EPILOGUE, LES ERINYES

En 1945, dans le pays dévasté et désolé d'une nation de héros, l'armée américaine força un médecin allemand à sauver la vie d'un captif qui avait tenté de se suicider. Le pauvre homme, qui s'était rendu en croyant à tort qu'il se rendait à des êtres humains civilisés, avait réussi à trouver un bout de fil électrique et à l'entortiller autour de sa gorge dans l'espoir d'échapper aux longues, persistantes et minutieuses tortures que les sadiques autosatisfaits lui réservaient.

Le médecin allemand fit sombrement ce qu'il était obligé de faire, mais c'était un homme. Il regarda l'officier dans les yeux et lui dit calmement : « Vous les Américains, vous avez fait plus que violer la loi des nations. Vous avez commis l'hubris. Dieu vous punira, et si Dieu n'existe pas, la Nature le fera ».

Oui, la Nature le fera.

Pour les Américains qui ne se réjouissent pas de mener une existence précaire et dégradée dans la saleté et la puanteur d'une société multiraciale, il leur semblera que la Nature l'a déjà fait. Mais, comme on dit vulgairement, ils n'ont encore rien vu.

Quand le syndicat du crime organisé qui gouverne les Américains stupides et invertébrés commença à taxer les serfs pour « aider » les « nations sous-développées », fournissant de la nourriture et de l'aide médicale pour accélérer le taux de reproduction déjà prodigieux des sauvages, leur donnant des équipements et des ingénieurs américains pour industrialiser leurs jungles, et les incitant naturellement à violer et tuer les Aryens coincés dans les « nations » nouvellement indépendantes, les conséquences inéluctables de cette politique furent évidentes pour tout homme pouvant faire de simples calculs arithmétiques.

Je ne faisais qu'énoncer un fait patent, connu depuis longtemps des observateurs lucides, quand, dans un article publié en 1963 (80), j'écrivais : « Au rythme actuel, le globe, quelque part entre 2000 et 2005 apr. J.C. –, c'est-à-dire, *dans quarante ans* – sera infesté par cinq milliards de créatures anatomiquement humaines, le chiffre maximum pour lequel on pourra fournir de la nourriture même par la culture la plus intensive. Et *alors*, pour garder le monde habitable à ce niveau de simple subsistance, il sera nécessaire de tuer *chaque année* plus de gens qu'il n'en vit aujourd'hui aux Etats-Unis – de les tuer avec des bombes atomiques ou des gourdins, comme il conviendra ».

Ce sera dans moins de vingt ans maintenant.

(80. *American Opinion*, décembre 1963, p. 23. Le fait était évident d'après l'accroissement « exponentiel » de la population non-aryenne du monde et de la situation géographique de la quantité de terres arables sur la planète. Mais le processus inéluctable de la nature aurait pu être, et fut, prévu longtemps avant que l'« explosion démographique » ne survienne réellement. Il y a soixante-sept ans, avant la Première Guerre mondiale et alors que la supériorité et la domination absolues de notre race sur la planète semblaient assurées pour toujours, le grand et oublié philosophe américain, Correa Moylan Walsh, écrivit dans le premier volume de son *Climax of Civilization* : « Un retour se produira du fait de la pression réactivée de la nature sur l'humanité... La lutte pour l'existence redeviendra vive et violente... Mais malheur au peuple qui n'a pas des hommes qui se lèveront et combattront sans fléchir. Les pays où le déclin moral sera allé le plus loin, où la souche endurcie aura disparu et aura fait place à une souche faible, où la plus grande effémation des hommes aura eu lieu (car la masculinisation des femmes ne sera pas une compensation), où les forts et les sages et les habiles ne gagneront pas plus de richesses, de pouvoir et d'influence que les faibles, les idiots et les incompetents, tous étant égaux – ces pays trinqueront. Et quand ce sort aura frappé la plupart de nos pays d'hommes blancs occidentaux, notre cycle de civilisation sera terminé ».)

Cependant, les Américains, désireux de montrer qu'ils ont des cœurs d'éléphants et des cerveaux de canaris, importent dans leur pays déjà surpeuplé et souillé des hordes d'ennemis raciaux qui se vantent ouvertement qu'ils vont s'emparer d'Etats entiers et de groupes d'Etats, expulsant ou tuant les stupides Aryens, pour la générosité stupide desquels ils ont un mépris suprême et justifié. Pour plus de détails, je dois à nouveau vous renvoyer au livre de James Farrell, *The Judas Syndrome* (81).

(81. Voir plus haut, note 74. Puisque les sauvages se déversent constamment en Floride *en venant* d'Haïti, je ne puis m'abstenir de remarquer un fait historique peu connu. Abraham Lincoln, qui n'était pas un homme dépourvu de prévoyance et de conscience, bien qu'il présida à la fratricide guerre d'agression qui mit fin à la République américaine, commença en fait à mettre en pratique sa détermination à expulser tous les Noirs hors de ce pays. Le 31 décembre 1862, il approuva des contrats avec des *entrepreneurs*, venant principalement des milieux financiers de New York, pour déporter 5.000 Nègres *vers* Haïti et les réinstaller là, au coût pour le gouvernement de cinquante dollars par tête. Les contrats furent remplis, mais beaucoup des Noirs furent plus tard ramenés dans ce pays par des « bonnes âmes » impatientes de causer du tort à la population blanche.)

Et maintenant les promoteurs de l'« aide » aux « nations sous-développées » ont découvert ce qu'ils savaient déjà tous, c'est-à-dire qu'ils ont hâté une catastrophe contre laquelle l'opium de la superstition et de la sentimentalité larmoyante ne fournira aucun refuge. Le Club de Rome, qui s'occupait de favoriser la « compréhension » internationale et le pillage international, a payé des experts de l'Institut de Technologie du Massachusetts pour faire un rapport sur « la difficile situation de l'humanité », et publié les résultats dans *Les limites de la croissance* (Londres, 1972). Ce qui émerge du rapport est un espoir désespéré que la catastrophe pourra être retardée en désindustrialisant les « nations émergentes » et en trouvant des moyens d'éliminer une grande partie des anthropoïdes prolifiques, afin que la famine mondiale ne commence pas en l'an 2000. Il y a de nombreux graphiques pour montrer les effets possibles de miracles : si, par exemple, le rendement de nourriture sur les terres arables était *doublé* par quelque moyen inconcevable, la famine pourrait être retardée jusqu'en 2024.

Le choc pour les esprits tendres est amorti par des spéculations sur l'invention de moyens « parfaits » de contrôle des naissances, qui deviendront disponibles pour tout le monde – « disponibles » étant un euphémisme pour rendre l'usage de tels moyens obligatoire, ce qui, étant impossible, signifie des avortements obligatoires, qui sont également impossibles à appliquer aux races les plus prolifiques – et cela fait un non-sens de la terne supposition selon laquelle toutes les races sont égales et doivent être également réduites. Parler de réduire le taux de natalité au niveau mondial est du simple verbiage : quiconque connaissant un peu les races non-blanches (sauf les Juifs) sait que le seul moyen pratique de contrôle requiert un énorme accroissement du taux de mortalité.

Le rapport du Club de Rome faisait aussi des projections qui ignoraient simplement la question cruciale de la nourriture, et celles-ci montraient que même si la manne tombait des cieux, essentiellement la même crise et la même lutte pour la vie surviendraient à peu près au même moment du fait de l'épuisement des ressources naturelles de notre terre follement exploitée et ravagée, et aussi que si ce facteur était écarté, la planète est en train d'être si polluée par ses parasites anthropoïdes que, dans peu de temps, elle cessera de soutenir leur vie.

Une certaine lueur de réalité a traversé même le brouillard de Washington et produit le rapport Global 2000, qui, officiellement approuvé par le Secrétaire d'Etat, appelle à l'élimination de deux milliards d'êtres humains en l'an 2000 pour empêcher le chaos autrement inévitable. Le rapport provoque naturellement les hurlements des saints hommes, qui aiment parler du jour où Jésus sortira des nuages et déchaînera l'Enfer, mais ne peuvent naturellement pas supporter de penser à la réalité, et d'une large variété d'autres, qui trouvent de telles idées mauvaises pour leurs affaires (82). Beaucoup de choses peuvent être critiquées dans le rapport, mais pas les statistiques qui provoquent des négations hystériques pour la raison qu'elles sont déplaisantes. Le gang de Washington tente, bien sûr, d'utiliser le rapport à ses propres fins, mais c'est une tout autre question.

(82. Un cri particulièrement étrange d'indignation aveugle est la brochure *Global 2000*, publiée par le « Comité de Politique Démocratique Nationale » = « Parti du Travail US » = les opérations mystérieusement financées de Lyndon LaRouche. La brochure est digne d'être lue pour ses sophismes.)

Une chose est tout à fait certaine : la population du globe va être considérablement réduite dans les vingt prochaines années, quand la lutte pour la vie commencera dans l'urgence. Les chrétiens continueront sans doute à bêler sur « le caractère sacré de la vie humaine », particulièrement ses formes les plus inférieures, mais ils pourraient aussi bien expliquer cette idée stupide, que seule notre race a prise au sérieux (83), à un typhon ou à un volcan en éruption. Les forces de la nature n'écoutent pas les bavardages. Ni les mammifères qui doivent tuer ou être tués – à moins qu'ils ne soient dégénérés et qu'ils aient perdu la volonté de vivre.

(83. La doctrine encore plus absolue du « caractère sacré de toute vie » apparut dans les religions « orthodoxes » de l'Inde et du bouddhisme, à l'époque où les Aryens dominaient encore. Dans l'Inde polyphylétique d'aujourd'hui, les individus qui évitent humainement de blesser le pou qu'ils enlèvent de leurs cheveux s'associent aux individus qui sont des dévots de Kali et qui croient que le plus haut mérite religieux s'obtient par le meurtre déloyal d'un homme dont ils ont habilement gagné la confiance. Telle est la charmante diversité d'une société multiraciale.)

La population du globe va être considérablement réduite, et au cours de cette réduction, il est presque certain que les races inférieures s'éteindront, comme Darwin l'avait prévu, bien que ce ne sera pas de la manière attendue (84). La seule question est de savoir quelles sont les races qui ne survivront pas à l'inévitable guerre pour la survie.

(84. Voir plus haut, note 3.)

Chaque espèce de mammifère capable de pensée consciente se considère d'une certaine manière comme supérieure, mais une prétention à la supériorité raciale est particulièrement agréable à notre race, qui en avait depuis longtemps la preuve avec sa maîtrise du monde entier, maîtrise qu'elle a rejetée d'une manière suicidaire. Les Aryens se glorifient encore de la supériorité de leur civilisation, et elle est indubitablement supérieure, esthétiquement, moralement, intellectuellement, c'est-à-dire d'après ses propres valeurs, et donc cette « supériorité » est simplement une tautologie. Nous devons affronter le fait brutal que la seule vraie supériorité est biologique, et qu'elle est montrée par l'aptitude d'une espèce à survivre et à s'accroître aux dépens des autres.

Les races de couleur se multiplient naturellement comme des lapins. Dans la future lutte pour la survie, ils pourraient se dévorer les uns les autres, s'ils sont à court de viande blanche, mais ils se reproduiront si rapidement qu'ils survivront, à moins qu'une puissance supérieure ne fasse un effort intensif pour les exterminer.

Les Juifs, dont la cohésion raciale a fait un super-organisme, sont indubitablement une espèce supérieure. Commençant comme un misérable gang de maraudeurs, en seulement 2.500 ans, ils se sont répandus dans le monde entier tout en conservant avec une concentration obstinée l'unité supra-organique de leur action, et sont parvenus à la quasi-maîtrise du globe. Qu'on désapprouve leurs méthodes ou leur caractère est hors de propos. Ils ont donné la preuve de leur supériorité biologique. On se demande si cette supériorité leur permettra d'atteindre leur triomphe total ou si le super-organisme est trop inflexible, ses instincts trop fixés et trop rigides pour s'adapter à une situation entièrement nouvelle, de sorte que l'organisme complexe périra dans le chaos qu'il a créé, triomphant peut-être dans la destruction totale dans laquelle il sera aussi détruit.

Autant qu'on puisse extrapoler à partir du présent, en dédaignant nos pathétiques espoirs d'un miracle psychologique et biologique, il y a une seule race qui, par sa propre fatuité et sa propre dégénérescence, semble devoir s'éteindre moins d'un siècle après avoir été maîtresse du monde.

Ce texte est originellement paru dans le magazine Liberty Bell.